

# La sagesse d'un grain de sable

Nguyen Chien Cong

*Pour ceux qui osent se regarder dans le miroir, sans peur ni jugement...*

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Prologue</b>	<b>1</b>
<b>La pensée et l'illusion du devenir</b>	<b>15</b>
<b>Le temps et la réalité du néant</b>	<b>43</b>
<b>Le vide et la liberté d'être</b>	<b>75</b>
<b>La compassion et l'intelligence de l'amour</b>	<b>106</b>
<b>Épilogue</b>	<b>149</b>

## PROLOGUE

Qui suis-je ?

Au fil des vies, les roches se brisent. Les pluies, les vagues, les animaux rongent petit à petit, broient la roche pour former des grains de sable. Dérivant avec le vent, ils flottent dans les airs. Naviguant au gré des ruisseaux, descendant les rivières, ils atteignent l'océan. Des siècles d'errance les ont peut-être façonnés en rond, soi-disant pour être plus légers à voyager. Dans chaque grain de sable se cache l'histoire d'une roche vieille d'un million d'années, tout comme l'histoire de la Terre. Parce que même la roche la plus dure succombe à l'érosion et finit par se transformer en sable. Avec le temps, les montagnes se dissolvent en grains. Et ainsi, avec le temps, les particules sont reconstituées en roches. Ramenant tout son passé en chemin. Parmi tous ces grains de sable, qui planaient sans fin à travers d'innombrables paysages et scènes, l'un d'entre eux glissait par hasard dans l'oreille de C, un enfant d'un an porté dans les bras de son père, lors d'une occasionnelle promenade estivale sur la plage. L'enfant pleurait tellement que cela irritait son oreille, et à partir de ce moment, le père lui donna le surnom de *grain de sable*, aussi petit soit-il, tout comme le grain qui glissait dans son oreille droite. C a grandi dans une famille de classe moyenne, il avait un frère aîné. Ses pa-

rents se sont accidentellement tombés enceintes de lui, assez tard vers la quarantaine et ont finalement décidé de le garder. Forts de l'expérience d'élever déjà leur premier-né, les parents de C l'ont nourri avec peut-être plus de dévouement et moins de discipline. En outre, quarante ans et plus étaient favorables à l'avancement professionnel, et ils pensaient que leur relative vieillesse devait être compensée par un investissement supplémentaire dans l'enfant. La conscience de soi lui est venue progressivement avec du retard, lui laissant le temps de jouir d'une existence sans but.

Les gens disaient parfois que C était quelque peu différent, mais au fond, il savait d'une manière ou d'une autre qu'il n'était ni plus ni moins spécial que n'importe quel autre enfant. Peut-être parce qu'il n'était pas dominé par la peur, il était capable d'être curieux et d'explorer différentes possibilités de la vie d'enfant. C'était peut-être le grain de sable qui lui murmurait un certain scepticisme à l'oreille. Ou peut-être que le grain de sable n'est qu'un fragment de son imagination, et que c'était simplement lui depuis le début. Parfois, étrangement, son instinct intérieur lui disait de faire les choses différemment des conventions de la société ou même contre sa propre famille. Des signes évidents d'enfantillage qui reflétaient son manque de compréhension de lui-même, mais aussi le manque d'attention et d'explications de la part des adultes également. Désarmé, il ne parvenait parfois pas à comprendre comment les gens se comportent et agissent. La plupart des explications ont été données pour que l'enfant se conforme à ne plus poser de questions et qu'il s'arrête. Les justifi-

cations avancées étaient tantôt inventées pour effrayer, tantôt des moeurs et des règles aveuglément acceptées de génération en génération, tantôt des préjugés repris par les adultes au cours de leur propre formation, et bien sûr un tas de tous les autres prétextes possibles. Tout enfant sensible serait capable de discerner le faux derrière tout cela et serait perplexe en soi-même.

Ainsi, C a grandi confus entre sa propre perception de la réalité et les autres soi-disant réalités, celles de sa famille, de ses amis, de ses professeurs, de ses sociétés, etc. Plus il voyageait avec ses parents, plus il était exposé à d'autres cultures et traditions. Il était la plupart du temps le seul étranger dans sa classe. En même temps, la complexité constante de l'exposition à toutes sortes d'explications de la vie était la raison qui expliquait sa préférence pour se réfugier dans sa propre solitude. Croyances, attentes, cultures, normes, étiquette, convenance, tout ce conditionnement a conformé l'enfant en une personne qu'il ne connaissait pas, un étranger à lui-même, une image à devenir, mais encore à comprendre. Tous ces changements forcés ont poussé l'enfant à concevoir un monde qu'il ne connaissait pas encore et ont configuré sa vie autour de ce monde mal perçu qui ne reflétait pas la réalité telle qu'elle était. Cela a en quelque sorte créé une mini-série de crises d'identité dans l'esprit de l'enfant, et il a dû y faire face selon ses propres conditions. Plus largement, il semble exister un broyeur invisible qui a créé tant d'enfants négligents ; un enfant négligent est un enfant qui oublie de rire. C'est peut-être ainsi que l'innocence est écrasée, et qu'un enfant négligé devient un jeune

adulte négligent, perdant en chemin son acuité d'esprit.

C ne faisait pas exception au conditionnement. Il avait oublié la joie de vivre en grandissant et était en effet devenu un adulte quelque peu négligent. Arrivé à la fin de son adolescence, il s'est lancé dans les jeux perfides de la société. Il voulait être sur un pied d'égalité, voire au-dessus de ses amis et de ses pairs, il voulait être admiré et il voulait être félicité par sa famille. Sa source de motivation venait uniquement des gratifications. Mais témoin de la misère des autres, tout en étant dans une position relativement privilégiée, il a voulu changer le monde pour le meilleur. Cependant, il n'était pas conscient de sa perception limitée. Il devait créer une image de lui-même pour chacun des différents groupes qu'il fréquentait. Il était pris dans toutes sortes d'idéalismes. Des idéaux sur le succès, la société, l'amour, la vie, pour n'en nommer que quelques-uns, et cela a commencé à façonner sa pensée et son comportement envers les autres. Pour lui, il ne semblait y avoir aucun mal à cela, car les gens autour encourageaient cet idéalisme ou aspiraient au même genre d'idéaux, même si cette même façon de penser peu originale est à la base de ses actions. En un sens, la gentillesse est devenue un moyen d'atteindre un but, quelque chose d'autre. De nombreuses questions surgissaient, mais le mouvement constant des pensées, des désirs et des événements de la vie l'empêchait de s'interroger sur lui-même. Il avait l'impression de ne jamais avoir assez de temps pour ces questions, toujours occupé à faire autre chose. De plus, aucune réponse ne pouvait être trouvée et les gens autour de lui ne savaient

même pas vraiment comment gérer les choses par eux-mêmes. La patience était trop courte pour une société en évolution rapide qui se concentrait sur l'aspect pratique. Il a été attiré par le désir malicieux de devenir quelqu'un d'important pouvant avoir un impact sur le monde. Mais au fond, toutes ces tentatives sont en conflit les unes avec les autres. Il a donc grandi pour devenir un jeune adulte conflictuel. Vouloir apporter au monde une bonté bâtie tout en nourrissant un caractère égocentrique pour justifier l'objectif final, c'est un conflit en lui-même. La bonté peut-elle vraiment naître d'une ambition égoïste? C'est peut-être ce que les adultes appellent un compromis. Selon une connaissance sociétale commune, pour changer le monde, les hommes et les femmes doivent lutter pour concrétiser leurs idéaux. Les gens doivent travailler dur, souffrir pour atteindre le sommet. Ils doivent faire face à l'opposition du monde et endurer la lutte avant de pouvoir récolter les fruits. Une expression banale qui traduit l'idée est : *on n'obtient rien sans peine*.

Cela montre que l'humanité s'est engagée dans ce cycle continu de lutte depuis apparemment toujours. En regardant soi-même, on peut observer un chagrin personnel, et on a tendance à le qualifier de personnel, car il se limite à une seule personne. Le chagrin personnel peut être la douleur de la solitude, de la peur, du désespoir, de la perte, de la déception, qui sont bien trop communs à tout être humain depuis des milliers, voire des centaines de milliers d'années. Mais « mon » chagrin n'est pas plus grand que « votre » chagrin, ce n'est fondamentalement pas si différent. Alors



pourquoi l'appelle-t-on « le mien » ou « le vôtre »? Est-ce parce qu'on est si égoïste? Lorsque la conscience ne s'occupe que d'elle-même, elle est tellement occupée qu'elle ne semble pas troublée par le malheur des autres. Alors, peut-il y avoir de la compassion en cas de chagrin personnel? Peut-il y avoir de l'amour s'il y a de la peur? L'un peut-il exister tandis que l'autre existe? Psychologiquement, l'homme d'aujourd'hui n'est pas différent de tout être humain du passé. On est toujours confronté aux mêmes problèmes de la vie, tout comme le reste de l'humanité. Le chagrin est un fait, la souffrance est un fait qu'on ne peut nier. C'est courant, au-delà des cultures, des frontières et des couleurs de peau. L'esprit humain pourrait tenter d'y échapper par la recherche du plaisir, par Dieu, par la discipline, par l'épanouissement personnel, par l'expansion personnelle. Mais le chagrin est toujours là, il refait surface dès la fin de l'expérience et il recommence à s'intéresser à soi-même. En s'échappant et en cherchant constamment, l'esprit devient isolé, compétitif, ennuyeux, surchargé, toujours préoccupé par ses occupations. Un esprit égoïste est un esprit névrotique, il ne peut pas percevoir la réalité et, par la fuite, il nie la réalité. Un esprit ennuyeux est toujours motivé, toujours à la recherche de sécurité dans les limites de ses schémas de pensée, dans les limites du connu. Un tel esprit ne peut conduire qu'à des actions préméditées qui sont synonymes d'actions limitées, et il agit donc de manière à diviser. L'évasion de son chagrin intérieur a abouti à des actions qui ont changé le monde extérieur. C'est un mouvement motivé de devenir, pour échapper à l'état actuel de ce que l'on est.

Près d'une décennie s'est écoulée, après les nombreuses formes de lutte dans la vie de C, notamment les concours académiques, les activités amoureuses, les opportunités de carrière, les querelles familiales, entre autres, il est arrivé un moment où un sentiment de doute profond a bouillonné dans ses tripes. Des questions ont surgi, la confusion s'est ensuivie, les vérités ont été brisées ; ce doute profond a commencé à remettre en question tous les sens ou significations que pouvaient avoir nos actions. C'était comme s'il y avait un sérieux démantèlement de tous les idéaux. Une par une, toute croyance, voire toute connaissance a priori, devait être mise à l'épreuve. Le doute a joué le rôle important de précurseur de la négation du faux. En sautant dans ce doute profond, cette entrée dans l'abîme du néant, en dépassant les convenances communes et la moralité sociétale, C a découvert qu'il existe intrinsèquement un conflit ontologique intérieur chez chaque individu. Il y a un conflit à la base de la nature du soi. La plupart des gens pensent qu'il peut y avoir une volonté ou un désir de faire le bien. Mais au fond, il y a un mécontentement à l'égard de l'état actuel de leur propre existence, et c'est pourquoi il y a un sentiment de devenir qui est motivé par une volonté d'échapper à un état d'impuissance. Ce mécontentement à l'égard de sa propre existence se traduit par un mécontentement à l'égard du monde et façonne ainsi le désir de faire le bien. C'est le désir de rendre le monde meilleur, plus adapté à soi-même et à ses propres intérêts, pas nécessairement à ceux des autres. Fondamentalement, il s'agit d'un problème intérieur qui s'est transformé en efforts extérieurs, qui ont non seulement façonné d'innombrables esprits humains, mais aussi l'envi-

ronnement qui les entoure. Ces pensées contradictoires ont des conséquences conflictuelles sur le monde réel. En d'autres termes, les actions peuvent être corrompues par les nombreuses lignes de pensée. La bonté comme fin et le devenir comme moyen ne peuvent pas vraiment coexister.

Depuis des milliers, voire des centaines de milliers d'années, l'humanité a toujours aspiré à résoudre ses problèmes par la connaissance, mais n'y parvient toujours pas. La connaissance comprend les technologies, les philosophies, les religions, les idéologies, etc. Les problèmes humains sont toujours présents : les guerres, les conflits, l'exploitation, l'oppression provoquée par la division se produisent toujours autour de nous. Ils changent simplement de forme. Il faut trouver la cause de cette division si l'on veut percevoir une manière de vivre qui ne crée pas de conflits, une manière de voir totalement libérée de ses conditionnements. De nombreuses philosophies, religions et idéologies transformées en systèmes ont tenté de s'attaquer à ce problème, mais jusqu'à présent, aucune d'entre elles n'a réussi. En fait, on peut voir que les religions organisées, qu'il s'agisse de l'islam, du christianisme, du bouddhisme ou de tout autre type de système endoctriné, ont causé d'énormes souffrances dans leur mise en oeuvre, ou que des idéologies comme le communisme ou le capitalisme ou autre ont également conduit à d'innombrables conflits et à la misère. S'accrocher à une doctrine de l'« isme » aboutit toujours à la division, car elle n'inclut qu'une vision partielle de la vie, et se concentrer sur une perception partielle de quoi que ce soit engendrera inévitable-

ment de la division. La division implique le chagrin causé par les conflits et les querelles. Ainsi, partout où il y a une division, entre « moi » et « vous » ou « nous » et « eux », il y a fragmentation et la bonté ne peut pas exister. Parce que *bonté* est l'état de non-division et que le mot lui-même signifie étymologiquement *complet, indivisible*.

Alors pourquoi y a-t-il un profond mécontentement à l'égard de sa propre existence? Est-ce à cause d'un manque de bonté dû à un manque de désir de faire le bien? Toutes les misères et par conséquent tous les grands efforts des prédicateurs, des innovateurs, des empereurs, des conquérants, des libérateurs, des messies et même des hommes et des femmes du commun commencent toujours par une idée de ce que devrait être la bonté. Chacun aspire à être bon, pour soi-même, pour les autres, voire pour Dieu ou tout autre idéal. Essentiellement, le conflit et ses conséquences reposent sur une fausse compréhension de ce qu'est réellement la bonté. Mais peut-on élever le bien en cimentant son propre devenir? Les gens sont encore très superstitieux et ignorants, que leurs croyances reposent sur des ambitions personnelles, des religions organisées, des théories philosophiques, l'expansion économique, le tribalisme politique ou un dogmatisme scientifique aveugle. Ce n'est pas parce qu'une petite tribu est devenue un pays moderne, puis un empire international qu'elle cesse d'être tribale. Donc, fondamentalement, l'homme actuel est confronté aux mêmes problèmes que ses prédécesseurs. Toute la misère, le chagrin, la lutte de soi et du rapport à l'autre, et plus gé-

néralement envers tout être, se résument toujours aux mêmes enjeux. Tous ces problèmes existent encore de nos jours. Changeant de forme, le contenu superficiel peut paraître différent, mais les fondements sont toujours les mêmes. Intrinsèquement, on ignore encore sa nature et sa conscience, c'est donc toujours un problème de conscience de ses propres pensées et sentiments. Cette ignorance fondamentale se propage à une myriade de problèmes liés au psychisme de l'homme et, dans une plus large mesure, à la société. Cependant, les efforts ne manquent pas : de nombreux penseurs, notamment des psychologues, des philosophes, des éducateurs, des idéologues, des scientifiques et d'autres théoriciens, ont mis au point des systèmes pour définir ce qu'est la pensée. Ils ont même inventé des systèmes pour contrôler la pensée. Ce ne sont que des tentatives pour que la pensée se conforme à des systèmes, des plans ou des doctrines, la rendant encore plus confuse. C'est ainsi que les théories prennent la forme de ce que la réalité est censée être. Néanmoins, une théorie comme *theoria* n'est qu'une spéculation, une façon de voir, de regarder ; certainement pas la vérité.

Comme la cause première du désordre en soi est la recherche d'une réalité promise par un autre, il devient alors impératif pour l'humanité de se connaître elle-même, afin de voir la réalité comme ce qui est et non comme ce qui devrait être. Toutes ces idées, des archétypes sur le psychisme et puis, quand on s'analyse selon ces schémas, ça peut être amusant, mais ce n'est encore qu'un jeu de pensée. On pourrait avoir un semblant de compréhension de

son passé et de sa frustration. Certes, c'est comme se justifier soi-même pour ses actions, admettre que l'on s'est écarté de la norme commune et que l'on a besoin de se recalibrer selon le modèle, mais ce n'est pas une mesure de santé que de s'adapter à une société malade. Tout cela est tellement superficiel, comme simplement jouer sur le rivage plutôt que de véritablement nager dans l'océan. Regarder quelque chose de mort et d'aussi vague qu'un souvenir pour référence ou pire encore, fouiller dans un livre fabriqué plein de prétendues vérités, c'est comme être coincé dans la boue du mensonge. Cela ne résout pas le mécontentement profond, car ce type de méthode se heurtera toujours à un problème sans issue. Il n'y a pas de cause première à la maladie et la recherche sera sans fin. La pensée peut-elle se rendre compte qu'elle est malade, irrationnelle, sans revenir interminablement sur le passé pour en trouver les causes?

Si l'on devait se retirer d'une activité constante pour réévaluer tous les aspects pertinents de sa vie, notamment la famille, les relations, le travail, le pays et même la spiritualité, on serait considéré comme un évadé. Peut-être est-ce parce qu'on est fatigué de tous ces efforts? L'homme moyen dirait qu'il est plus important d'atteindre un objectif et que toutes les luttes en cours de route en valent la peine. Mais est-il plus raisonnable de se reposer quand on est épuisé, physiquement et mentalement? Bien sûr, en s'éloignant de toutes les activités banales, on deviendrait personne, une sorte de paria. Socialement, on est rejeté des cercles qu'on fréquentait. Comme n'étant rien, on peut se sentir exclu

lorsque tout le monde a un titre, un rôle, un but, un objectif à brandir. Alors, comme la plupart n'aiment pas être traité comme personne et veulent participer en tant que membre actif, on se sent obligé de devenir quelque chose et on se replonge dans l'action. Mais n'est-il pas important d'être plutôt « inactif » pour reconsidérer la lutte constante avec la vie ? Si l'on prend réellement la vie au sérieux, ne faut-il pas s'arrêter un instant pour s'interroger, pour réfléchir attentivement aux problèmes et à la véritable cause de ses problèmes ? Pour que l'action soit non conflictuelle, non génératrice de misère, c'est-à-dire complète, faut-il repenser la confusion dans laquelle on vit ? Être actif dans le but de devenir quelque chose sans reconsidérer ces questions existentielles est-il vraiment actif ? Une action qui ne mène nulle part, une action qui aggrave les choses, une action qui crée des conflits en interne et en externe. Est-ce vraiment une action ou est-ce en fait une inactivité ? Ainsi, le véritable évadé n'est pas celui qui prend le temps de remettre en question ses actes, mais plutôt celui qui agit avec confusion. Confus, incertain, aveugle, superstitieux, on est piégé dans la croyance qu'on réforme le monde en rejoignant un certain type de groupe, en suivant certains idéaux, avec toutes les ambitions et les promesses creuses qui cheminent.

Il semble que ce soit ce que le grain de sable a murmuré dans l'esprit de C ou est-ce autre chose qui a poussé C à enquêter sur les absurdités de la vie ? Est-ce vraiment important ? Ou est-il plus essentiel de comprendre comment la pensée peut atteindre le sentiment sous-jacent, mais réel d'absurdité de la vie ? Et pour pouvoir

réellement enquêter sur soi sans filtres ni préjugés, faut-il dépasser toutes les conventions ? Cela signifie-t-il dépasser toute la moralité de la société, les traditions des ancêtres, les devoirs des nations, la convenance des cultures, les enseignements des religions organisées ? Il s'agit de remettre en question toutes les connaissances pour tirer des enseignements de l'observation de la pensée afin de voir le fonctionnement de la subjectivité de son esprit. Dérangé par les vains mouvements constants de la vie quotidienne, au point que C ressentait un mépris latent pour ce qui est superficiel, vain et dédaignait ce qui pue la fausse morale ; ces choses se produisaient avec une telle régularité qu'on pourrait aspirer à devenir indifférent à leurs manifestations. Envahi par ce sentiment caché d'absurdité, on pourrait en effet être tenté par la misanthropie.

En doutant de tous les aspects de sa vie et en approfondissant son sens, on se retrouve confronté au néant alors qu'on commence à voir les absurdités de la vie. À titre d'exemple : est-ce que mourir pour son pays a un sens ? Qu'est-ce qu'un pays après tout ? Des questions comme celles-là révèlent l'irrationalité qui se cache derrière l'esprit d'une personne attachée à l'image de son pays. On commence à peler couche par couche la fausseté et l'illusion de nos efforts. Ce n'est qu'à travers cette négation profonde que la connaissance peut être remise en question et que tous les aspects de la vie peuvent être examinés. La négation prend un tout autre sens et est synonyme de l'action la plus positive. Peut-être, on ne peut commencer à être rationnel que lorsqu'on est conscient de sa



propre irrationalité. Même la première, et peut-être aussi la dernière chose à laquelle on peut s'accrocher, qu'est la pensée, devrait être examinée. Il faut commencer l'enquête avec la chose la plus proche de soi, qui est notre pensée et ainsi, de nombreuses questions surgissent dans l'esprit de C. Cela a commencé comme un examen existentiel de l'esprit pour découvrir la pensée, le soi, puis cela est devenu une exploration de la vie et peut-être en chemin, pour comprendre après tout ce qu'est la bonté. Existe-t-il une relation fondamentale entre la compréhension de soi et la réflexion sur la véritable nature de la gentillesse? Y a-t-il une différence?

## LA PENSÉE ET L'ILLUSION DU DEVENIR

Qu'est-ce que penser ?

Dans une quête pour se connaître soi-même, C a commencé à s'interroger sur la nature de la pensée. Se souvenant de tant de situations pratiques de la vie, qu'elles soient familiales, scolaires, universitaires ou professionnelles, C a toujours ressenti une pression constante pour rivaliser avec les autres. C'était comme une influence continue qui affecte la pensée et donc tous les aspects de la vie. Peut-être était-ce dû au désir d'être meilleur que les autres ? Ou, paradoxalement, est-ce du désir d'être désiré, inclus, d'appartenir quelque part ? C'est peut-être ainsi que se forment les groupes ; appartenant à l'un et excluant les autres. Mais comment se justifier comme étant meilleur que les autres ? Est-ce qu'on se regroupe par compatibilité, avec les mêmes schémas de pensée ? En fin de compte, il semble y avoir un écart entre sa propre pensée et celle des autres et c'est peut-être ainsi que se façonnent les conflits et les affinités. Étonnamment, C s'est rendu compte que tout le monde n'a pas la même faculté en matière de mémoire : certaines personnes peuvent enregistrer des événements très rapidement, d'autres peuvent imaginer des images très clairement, certains peuvent même se souvenir fortement d'une odeur en pensant, etc. Une question se pose dans l'esprit de

C : les autres voient-ils, entendent-ils, sentent-ils, imaginent-ils, ressentent-ils et perçoivent-ils la même réalité? Cette question a une immense répercussion sur le mode d'être de chacun, car elle remet en question l'unicité de sa pensée.

De l'avis de C, le monde de l'école et puis celui du milieu universitaire semblait très particulier. Un exemple est lorsque les gens chantent des louanges à propos de poèmes. Au fond, lorsque les professeurs obligent les élèves à apprendre par coeur un poème acclamé par beaucoup, C ressentait un malaise à l'idée de devoir mémoriser quelque chose qu'il n'arrive pas à imaginer ou quelque chose qu'il n'a pas encore vécu. À cet égard, il y a une similitude avec l'éducation religieuse et l'endoctrinement. Lorsque C fermait les yeux, tout ce qu'il pouvait voir était un écran vide, pas de formes, pas de couleurs, seulement des idées prenant la forme de concepts s'entremêlant les uns aux autres. Il semblait que C était incapable d'imaginer des images dans son esprit; une condition découverte plus tard comme aphantasie. Pendant ce temps, au fil des années, malgré son incapacité à former une imagerie mentale, C a reconnu qu'il avait une aptitude à traiter des concepts abstraits et c'est pourquoi l'étude autodidacte de la philosophie est devenue un pivot dans sa vie. C'était comme si C baignait dans un environnement propice avec uniquement des mots et des concepts, liés entre eux par la logique de la raison. Apparemment, le processus de réflexion semble être lié à la notion d'idée. Si oui, comment naît une idée? Pour qu'une idée existe, il faut donc qu'il y ait une faculté d'exploiter le contenu de la mémoire, qui inclut toutes

les connaissances. Si l'on n'avait pas de mémoire, y aurait-il une pensée ? Dans cette mesure, la pensée peut être considérée comme un continuum d'événements neurologiques déclenchés par la mémoire ou par contact via les perceptions sensorielles ; la pensée ressemble à une réaction, comme n'importe quelle réaction chimique lorsqu'elle est déclenchée. Et en tant que réaction, la pensée dépend toujours de la mémoire. La connaissance et l'expérience, qui font essentiellement partie de la mémoire, constituant le contenu et l'activité de la conscience, sont à la base de la pensée. Le cerveau est un organe humain composé de millions de cellules appelées neurones, interconnectées au sein d'un vaste réseau. Les cellules, en tant que matière, dans certaines régions du cerveau remplissent des fonctions spécialisées telles que la vision, l'audition, l'enregistrement, etc. Lorsqu'un souvenir est enregistré, cela implique des modifications du réseau neuronal du cerveau. Les neurones du cerveau sont reliés par des synapses, liées entre elles par des neurotransmetteurs. La récupération est l'étape de la mémoire au cours de laquelle les informations enregistrées sont rappelées, que ce soit consciemment de manière intentionnelle ou inconsciemment dans le cadre d'un rappel plus passif. Un signal de récupération est un stimulus qui initie la mémorisation ; il peut être externe, comme une image, un mot ou un parfum, et il peut également être interne, comme une pensée, un sentiment ou une sensation en rapport avec la mémoire. En outre, l'acte même de se souvenir modifie la façon dont les souvenirs sont ensuite encapsulés. Les souvenirs chargés d'émotion ou les informations qui ont été extraites de la mémoire à plusieurs reprises, par le biais

de routines ou de répétitions, ont tendance à être relativement faciles à retenir; ces souvenirs peuvent sembler très vifs. Mais avec le temps, les souvenirs peuvent devenir moins précis. Et la malléabilité des souvenirs au fil du temps signifie que des facteurs internes et externes peuvent introduire des erreurs. Ainsi, les connaissances et les attentes concernant le monde ainsi que les suggestions trompeuses d'autrui peuvent altérer la mémoire. Partout où il y a une attente, il y a une direction et cela crée le penseur interne. Ainsi, la pensée semble être simplement un processus matériel, né de la mémoire stockée dans la matière des cellules et évoluant au fur et à mesure des connaissances acquises. C'est essentiel pour le sens de soi et permet à l'homme de tirer des conclusions d'expériences antérieures. Et en tant que mécanisme matériel, la pensée peut être observée comme toute autre matière et la capacité d'enregistrer est essentielle à son existence. S'agit-il simplement d'une machinerie très compliquée pilotée par un mécanisme dépendant de la mémoire?

Les gènes sont également un ensemble de mémoire enregistrée; ce sont des conclusions de l'évolution physique, des expériences des ancêtres. Les gènes déterminent les traits physiques de l'apparence d'une personne, notamment la couleur des yeux, la taille, les traits du visage, etc. Chimiquement, les gènes sont au centre de tout ce qui fait l'homme, responsables de la production des protéines qui font fonctionner tout le corps. Pour la plupart, chaque cellule du corps contient exactement les mêmes gènes, mais à l'intérieur des cellules individuelles, certains gènes

sont actifs tandis que d'autres ne le sont pas. Lorsque les gènes sont actifs, ils sont capables de produire des protéines. Lorsqu'ils sont inactifs, ils sont silencieux ou inaccessibles à la production de protéines. Le cerveau possède la plus grande proportion de gènes exprimés dans toutes les parties du corps. Ces gènes influencent le développement et le fonctionnement du cerveau et, en fin de compte, contrôlent la façon dont on bouge, pense, ressent et se comporte. Les protéines forment la machinerie interne des cellules cérébrales et le tissu conjonctif entre les cellules cérébrales. Ils contrôlent également les réactions chimiques qui permettent aux cellules cérébrales de communiquer entre elles; les neurotransmetteurs sont des produits chimiques qui transmettent des informations d'un neurone à l'autre. Ils sont importants pour établir des connexions physiques qui relient divers neurones en réseaux. Certaines protéines agissent comme des fonctions de ménage dans le cerveau, maintenant les neurones et leurs réseaux en bon état de fonctionnement. L'environnement de la cellule, son exposition aux cellules environnantes, aux hormones et à d'autres signaux aident à déterminer les protéines produites par la cellule. Ces signaux issus du passé d'une cellule et de son environnement agissent en permanence à l'intérieur de la cellule. Une variation ou mutation génétique est un changement permanent dans le séquençage qui constitue un gène. La plupart des variations sont inoffensives ou n'ont aucun effet. Cependant, d'autres variations peuvent avoir des effets néfastes conduisant à des maladies et, étonnamment, certaines ont des effets bénéfiques. Il est clair qu'il existe une interaction complexe entre les gènes et l'en-

vironnement qui influence la cellule et c'est le processus matériel qui se produit. Grâce à la prière, à l'hypnose ou à une certaine sorte de méditation ou de contemplation avec une direction, là où se trouve un centre de pensée, un certain déclenchement de sensations peut se produire ; l'activité du lobe frontal et du lobe pariétal, impliqués dans les fonctions de la conscience, pourrait diminuer. De tels effets peuvent également être rapidement déclenchés par l'utilisation de substances pharmacologiques telles que les psychédéliques. Pourtant, rien ne colle, ce ne sont que des mesures temporaires, limitées par le temps et la matière, où l'on tente de s'échapper un instant et où lorsque les effets cessent, on revient à l'état antérieur, pas une transformation radicale finalement. De plus, il ne s'agit pas de passer d'un modèle à un autre. La recherche de quelque chose à travers un processus matériel reste une expérience. Malgré tout cela, les cellules du cerveau peuvent-elles provoquer en elles-mêmes une mutation radicale ? Ce qui correspond à : la pensée peut-elle se rendre compte que quelque chose est désordonnée et qu'un changement radical est nécessaire ?

Dans ce sens, faut-il se demander ce qu'est la conscience ? Après tout, on vit avec et on n'en est toujours pas sûr. Comment la conscience naît-elle de la matière inconsciente ? Pourquoi a-t-on des sentiments ou des jugements ? La conscience semble être une conscience de son propre être. En ce qui concerne la pensée, la conscience est la conscience de soi ; certains la définissent comme le sentiment de ce que signifie être quelque chose. Il y a d'abord l'expérience, qui est enregistrée par le cerveau, avec une conclu-

sion bien sûr ; que ce soit agréable, douloureux, triste, bon, mauvais ou autre, cela façonnera la conscience et celle-ci deviendra un processus de jugement, de filtrage et de classification. La pensée est le flux, l'idéation, la verbalisation de ce processus. Par exemple, on voit un oiseau pour la première fois, on se demande probablement ce que c'est, le cerveau enregistre alors l'image, le nom et d'autres caractéristiques de cet oiseau particulier et si on revoit l'oiseau, il y aura une réponse de mémoire pour reconnaître l'oiseau. La conscience est donc le processus total qui inclut l'enregistrement des expériences et le mouvement de la pensée. Dans un sens, la conscience équivaut à la pensée. Le processus de pensée, qui semble privé et personnel, pourrait inciter le penseur à lui faire croire que la conscience pourrait être indépendante de la pensée. La conscience de soi sépare le penseur de la pensée. Intérieurement, on pourrait penser que la pensée est issue de cette conscience soi-disant séparée et indépendante qu'est le penseur. Mais si la pensée repose entièrement sur la mémoire, peut-il vraiment y avoir une pensée indépendante?

Il semble y avoir ce débat de longue date concernant la dualité corps-esprit ; le dualisme est l'idée selon laquelle l'esprit est irréductible au corps physique. Certains vont même jusqu'à dire qu'il existe une âme éternelle en dehors du corps. Et selon cette lignée de pensée, l'expérience est irréductible aux systèmes physiques tels que le cerveau. Cela signifie que pour certains, la pensée ou la conscience est quelque chose au-delà du processus matériel, ce qui signifie que l'expérience va au-delà de la matière.



Mais est-ce vraiment le cas ? La conséquence d'un tel état d'esprit est une accumulation et une idolâtrie de connaissances et d'expériences. Dans ce schéma, on est meilleur que les autres parce qu'on a accumulé davantage. Elle est ainsi sujette à la concurrence, à la division et aux conflits. Mais, de façon réaliste, peut-il y avoir conscience si le cerveau ou le corps dans son ensemble ne fonctionne pas ? La conscience, la pensée et l'expérience ne sont possibles que parce que le corps fonctionne et que le cerveau fonctionne. Pourquoi a-t-on des expériences subjectives ? Si l'on regarde au-delà du corps individuel, on peut voir comment la pensée se façonne. Non seulement on hérite de la mémoire génétique du conditionnement physique passé des ancêtres, mais, grâce à la transmission des connaissances, on transporte également la mémoire du passé vers le présent. La pensée de chacun est non seulement partiellement influencée, mais en réalité façonnée par le moule de la pensée collective. On naît avec une nationalité, on passe par des modèles d'éducation et on continue de véhiculer des valeurs familiales, communautaires et raciales. Il semble y avoir un héritage de connaissances dans le processus de conditionnement. Si l'on se proclame et se croit Rothschild, britannique, chrétien ou autre, sa pensée est soumise à des obstacles antérieurs. Si la pensée d'une personne est limitée au cadre d'une certaine façon de penser, alors il ne peut certainement pas y avoir d'indépendance. On est conditionné par la famille, par le pays, par l'Église, par les livres, par toutes sortes d'institutions que l'on a créées. Et on trouve du réconfort et un faux sentiment de sécurité dans tout cela, même si ces choses peuvent être déraisonnables,

irrationnelles. Le conditionnement de la pensée a une caractéristique violente inhérente : si un autre ne bénéficie pas de la même forme de sécurité que nous, chacun est toujours programmé pour être prêt à défendre son propre ensemble d'identités jusqu'à tuer l'autre. Une fois encore, on peut constater que la pensée conditionnée est superficielle, limitée, puis irrationnelle et violente. Et les sentiments ? Les sentiments donnent l'impression d'être très personnels, propres à chaque individu. Les sentiments semblent être la base de toute théorie humaniste, celle qui se concentre sur l'humain et ses valeurs, ses capacités ou sa valeur. Un sentiment fait toujours partie de la pensée, ce qui signifie une réaction, une réponse de la mémoire. On est en colère à cause de sa réaction lorsqu'on a été blessé, on se sent gratifié par la satisfaction d'une expérience, on est triste parce qu'on se sent trompé, on a peur à cause des attachements et de la peur de la perte, on est déprimé parce qu'on est perdu et on ne trouve aucun sens ou ordre à l'existence. La liste est longue, et tout bien considéré : qui est le sujet qui expérimente, ressent, pense ? Qui est le penseur, le sujet qui désire s'échapper d'une expérience horrible et se diriger vers une expérience significative et satisfaisante ?

Tout cela concerne non seulement le conscient, mais aussi l'inconscient. Qui est celui qui rêve ? Que sont les rêves ? Qu'est-ce que le sommeil ? Qu'est-ce que le névrosisme, le psychoticisme ? Y a-t-il des moments où le corps fonctionne, mais où l'on n'est pas sûr de sa conscience, de ses tendances, de son contenu ? Même dans le domaine de l'inconscient, la pensée continue de fonctionner parce

qu'elle reste une réaction à la mémoire et à son contenu. Dans son état inconscient, la pensée semble s'ignorer et pourtant elle opère. Ensuite, en approfondissant la nature de la mémoire, on pourra peut-être mieux comprendre l'aspect sous-jacent de sa pensée. Il peut y avoir des couches dans la mémoire en fonctionnement, des couches qui façonnent l'état de la pensée et donc de l'être. L'un d'entre eux est l'état de conscience, dans lequel la mémoire opère sur les tâches apparemment les plus banales de la vie. Ensuite, il y a un état de non-conscience dans la petite enfance, où généralement la conscience de soi n'existe pas encore, et donc le processus d'auto-identification absent. Cet état est également présent à travers un sommeil sans rêves, où généralement le corps se repose et où le cerveau ralentit son activité, se purgeant de son désordre. Le cerveau humain possède une magnifique capacité à se régénérer. Le cerveau et dans son ensemble, le corps et l'esprit ont besoin de repos en cas de besoin. Pendant le sommeil, le liquide céphalo-rachidien circule dans tout le cerveau et le flux sanguin diminue à même mesure que les rivières coulent par une nuit calme. Mais si le trouble que l'on vit quotidiennement est trop constant, trop problématique et si l'on ne comprend pas ce trouble, alors, on peut même amener les problèmes de sa vie dans son esprit, dans son cerveau, au moment où il a besoin de repos. Le trouble perturbe la capacité de régénération du cerveau, conduisant plus tard à de nombreuses formes de troubles psychologiques dans la vie éveillée. L'accumulation constante de problèmes de la vie quotidienne se traduit dans le psychisme d'une personne, conduisant à des dommages non seulement à l'esprit, mais aussi au corps, dé-

clenchant des tendances inconscientes. Et il existe également de nombreuses couches sous-jacentes d'inconscience, qui se situent entre la conscience et l'inconscience, où la mémoire devient vague et donc la perception de la réalité également. Le névrosisme et le psychoticisme sont des états plus ou moins détachés de la réalité, un état de déficience cognitive ou un dérangement fonctionnel résultant de troubles du système nerveux.

La pratique de la psychothérapie tente d'utiliser le contenu de la mémoire d'un individu comme base d'analyse. Mais creuser sans cesse et incomplètement les recoins aberrants de l'inconscient serait une analyse spéculative et incomplète. Il existe même des grilles d'évaluation en psychanalyse, où le thérapeute impose son jugement à l'esprit du patient. Il y a un transfert déformé du contenu de la conscience vers l'analyste et le summum en est le recours à l'hypnose. Mais qui est l'analyste ? L'analyste a-t-il également des problèmes ? Encore une fois, dépendre psychologiquement d'un autre de manière aveugle reflète l'ignorance de soi-même. Et curieusement, parfois, cet accord de confiance repose uniquement sur l'accréditation ou le désespoir. Peut-être est-on obligé par les autres de se conformer pour pouvoir fonctionner « normalement » parmi eux ? En fin de compte, il n'y a pas de compréhension plus claire de soi-même. Et avec l'abus constant de la médecine dans les sociétés occidentales ou toute sorte de rituels de guérison contre les démons, les fantômes dans d'autres parties du monde, on devient vulnérable aux superstitions et donc soumis à la fausseté préconçue se présentant sous le couvert de pré-

tendues vérités. L'esprit devient ennuyeux, insensible et les abus constants rendront le cerveau et tout le reste inutilisables. Voit-on le manque de congruence lorsque l'on dépend de ce que l'analyste a à dire de soi alors que peut-être l'analyste n'a pas non plus compris ce qu'est la pensée après tout ? L'analyse devient paralysie. Et ça devient une activité d'aller chez le psy, le gourou, le guérisseur. Tout comme l'exigence de spiritualité, la vie est misérable, on se comporte mal toute la semaine et le dimanche, en allant à l'église, on s'oblige à bien se comporter. Dans une autre partie du monde, on mange copieusement pendant tout le mois et un jour particulier de chaque mois, on devient végétarien pour ne pas inciter au meurtre. La bonté, qui est la complétude, peut-elle sortir de la fragmentation ? Y voit-on de l'ironie ? On vit déjà de manière inconsciente et irresponsable, même dans la vie éveillée. On est devenu inattentif à la vie elle-même et tellement insensible aux autres. On est déjà dans un état de névrosisme, une perception retardée et mal formée de la réalité de la vie. Expliquer toutes les formes possibles de désir de l'inconscient est une fouille sans fin dans le passé, dans une mémoire obscure et floue et cette pratique est toujours subjective, sujette à des erreurs de perception tant de la mémoire du patient que du thérapeute. C'est comme essayer de comprendre la cause de l'ignorance en approfondissant chaque sujet ; il n'y aura ni début ni fin. Encore une fois, il s'agit d'une demande d'expérience. La pratique contemporaine de la psychothérapie est devenue une expérience, peut-être pour libérer certaines frustrations refoulées. Mais le patient rechutera toujours avec les problèmes de sa vie et manquera fondamentalement de compré-

hension de soi-même.

Dans l'état conscient, à travers le langage, la pensée est verbalisée à partir de la réponse de la mémoire. La musique, les mathématiques, le français, la peinture, entre autres aspects des cultures humaines, sont des langages à ce titre. La pensée s'attarde sur des images ou des représentations abstraites d'une réalité supposée, utilisant les langages comme moyen de rapprochement. Mais traiter de concepts abstraits signifie que l'on doit faire face à la possibilité d'incohérence et d'interprétation erronée. À titre d'illustration, le mot *arbre* définit la connaissance de l'arbre avec toutes les caractéristiques possibles qui vont avec : tronc, feuilles, racines, etc. Pourtant, le mot ne peut pas décrire tous les aspects infinis d'un arbre ; le mot en lui-même est vide, car il ne s'agit pas de la réalité et la pensée a une perception très limitée de cet arbre. En soi, on ne peut pas dire en toute honnêteté qu'on connaît vraiment un arbre. Peut-on en dire autant de soi-même ? Est-on seulement limité par son nom ? En outre, il est toujours difficile d'exprimer sa pensée à travers un langage, car il faut apprendre la réalité à travers les concepts limités du langage. C'est la principale raison pour laquelle les langages deviennent plus complexes en termes de vocabulaire. On apprend à connaître l'arbre de manière très limitée à travers les mots, tout comme on apprend à exprimer certaines émotions avec des notes de musique. Ainsi, on a tendance à affiner l'usage d'un langage pour tenter de combler les écarts entre la pensée et l'expression de soi, pensant que cela comblerait le fossé entre la pensée et la réalité. Mais fondamentalement,

on voit une chose et on en apprend une autre. En ce sens, le langage n'est-il qu'un sous-produit de la pensée? Il y a une profonde incompréhension de la pensée. Non seulement une incompréhension superficielle des mots, mais une confusion plus profonde qui concerne la pensée elle-même. C'est un manque ultime de compréhension de sa pensée. Il semble y avoir un paradoxe dans l'utilisation de quelque chose de limité pour approcher l'incommensurable, qui est la réalité. L'actuel a été remplacé par l'abstraction, le mot. Il y a le conditionnement des cultures et des traditions qui se reflète dans la langue utilisée. Les mots acquièrent des significations connotatives et le langage devient un vecteur important d'auto-identification. Ces mots incluent *nation*, *fierté*, *courage* pour n'en nommer que quelques-uns. Mais le mot est également utilisé pour communiquer un sentiment, même s'il n'est pas nécessairement communiqué extérieurement, il contient le sentiment d'une personne. Ce n'est pas le sentiment lui-même exprimé par le langage qui conditionne le cerveau, mais le concept, l'image, l'idée évoquée par les théories, les conclusions formées par l'abstraction du sentiment lui-même. *La peur* est une réalité alors que *le courage* n'est qu'une abstraction de la peur, une évasion de la réalité, juste une idée. La pensée peut prendre différentes formes, écrites, parlées ou autre, mais l'apprentissage d'une langue reste une accumulation de mémoire, comme tout autre processus d'apprentissage : on enregistre puis lorsqu'on est mis au défi, on agit. Pourquoi l'idée ou l'abstraction est-elle devenue si prédominante dans la vie d'une personne alors qu'elle est la principale raison de la séparation entre les hommes?

Si la pensée est conditionnée et se limite à faire face à la réalité, faut-il s'intéresser à l'origine du conditionnement? Pourquoi un homme, qu'il vienne d'Amérique ou d'Asie, est-il conditionné? Face à un monde d'insécurité, qu'est-ce qui pousse une personne à se conformer à une certaine culture? Est-ce une exigence de sécurité, de sûreté? Un enfant pleure en réaction à l'insécurité; l'homme a l'instinct de se sentir en sécurité physiquement dès les premiers instants. Dans un monde rempli de dangers, le besoin de sécurité physique semble raisonnable. Il semble sensé de se protéger lorsqu'on est confronté à un danger. Mais cet instinct est souvent couplé et confondu avec le besoin de sécurité psychologique et c'est le début de l'abstraction de la peur. On veut éviter les dangers d'un monde périlleux et la peur est l'exigence psychologique de sécurité. Un enfant qui vient de naître n'a pas la peur en tête; il peut pleurer, il peut mourir, mais il n'y a pas de peur. La peur est liée à la connaissance; il ne peut y avoir que la peur du connu. L'enfant n'éprouve de la peur que lorsqu'on lui a appris de quoi avoir peur. La peur est-elle si différente du contenu de la pensée? Et l'enseignement de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il faut valoriser est le même processus de conditionnement; un conditionnement basé sur la perception limitée de la réalité provoquée par les parents, les enseignants, les pairs, les dirigeants, les idoles, etc. À titre d'exemple, les adultes cultivent l'abstraction de la peur lorsqu'ils tentent de décourager les enfants d'être désobéissants, avec des chicaneries ridicules et illogiques, comme si la source de la peur était quelque chose d'extérieur. Et de même, on est conditionné à être nationaliste, à préférer sa propre culture, à avoir peur



des autres, etc. On trouve du réconfort et un sentiment illusoire de sécurité dans les croyances ; une forme d'évasion de la peur elle-même. Les croyances qui ne sont pas examinées reflètent le conformisme aveugle qui met en avant le confort d'esprit malgré la réalité. Élevé comme musulman, on pense que l'on trouverait la sécurité et la force auprès d'Allah, mais on vit toujours une vie misérable, désireuse et malheureuse. Le besoin psychologique de sécurité s'exprime comme un besoin de certitude, de déterminisme, de prévisibilité. Comme il n'y a pas de choses permanentes dans la vie, on a peur de perdre la continuité de ses relations, avec la femme, l'enfant, le tableau, la chanson, la maison, etc.

On veut tout lier, même l'incommensurable, au connu, à l'expérience ironiquement limitée et antinomique à l'infini. Dans son étymologie latine, il existe deux définitions du mot religion, l'une est *religare* qui signifie lier et est le sens que les religions organisées comprennent aujourd'hui. L'autre définition vient de *relegere*, qui signifie relire, se renseigner, réfléchir. Que signifie alors être vraiment religieux ? Ainsi, comme on peut le voir, avec le premier sens qui est maintenant largement utilisé, il y a ce désir de lier même Dieu au besoin séculier de sécurité. Dans toute sa superficialité, cela signifie simplement que l'on croit en Dieu uniquement parce qu'on est craintif et seulement Dieu peut nous protéger. Dans un sens plus illusoire, on veut s'épanouir spirituellement, être en lien avec Dieu, quoi que cela signifie. Il y a un désir d'échapper à la souffrance du monde terrestre et d'entrer dans le royaume de Dieu où l'on serait toujours en paix, libre de la peur. Mais lorsque quel-

qu'un conteste cette idée, aussi ridicule que cela puisse paraître, on prend immédiatement les armes pour défendre ses convictions. Il en va de même pour les idéologies nationalistes, politiques ou autres, chacune s'accroche irrationnellement à sa propre forme de sécurité et se bat pour des idéaux illusoires. La peur devient le principal moteur de nos actions, guidant notre vie à travers tous nos efforts, luttes, regrets et chagrins. La peur est la prédisposition à échapper à la douleur et à aller vers le plaisir, et elle joue un rôle majeur dans les choix de vie et le devenir d'une personne. De même, toute la structure des relations entre les uns et les autres, et dans un sens plus large, avec la société, est basée sur le même schéma de gains et de pertes. On entretient une relation parce qu'elle apporte quelque chose de bénéfique. L'individu est conditionné à un système de récompense et de punition, qui en fin de compte n'est qu'une course folle dénuée de sens. Cela se traduit même dans certaines cultures monothéistes par les concepts d'enfer et de paradis où les gens sont jugés sur leur vie. Bien entendu, les principales questions demeurent : pourquoi a-t-on peur ? La peur est-elle différente de celui qui a peur, de la pensée ? La bonté peut-elle naître de la peur ?

Dépasser toutes les formes de peur, y compris la peur des fantômes, de la solitude, de la laideur, d'être pauvre, d'échouer, de mourir, de perdre un être cher, de ne pas être quelqu'un, de l'ennui, du vide, entre autres, faut-il se demander s'il n'y a qu'une seule racine à la peur ? S'il y en a, qu'est-ce que c'est ? Quel est le facteur commun qui façonne la peur ? Il est essentiel de se demander

quelle est la racine de toute peur. Si la peur découle du contenu de la conscience, elle ne peut pas exister par elle-même, en tant qu'entité distincte. Il n'y a abstraction que lorsqu'on veut fuir la peur, ce qui est en soi un fait, lorsqu'on veut s'évader dans une idée qui reconforte. On a peur d'être pauvre et on veut être riche par exemple. Cela signifie que l'on a créé une abstraction imaginaire et externe de la peur à laquelle on veut échapper. On pense que la peur est quelque chose de distinct de soi, tout comme celui auquel on est habitué par son éducation. Quand on a peur et qu'on ne veut pas affronter ce dont on a peur, on veut que cela cesse, alors on nie sa réalité et on s'enfuit. Tout comme la façon dont les parents disent à leurs enfants d'être plus forts quand ils ont peur de quelque chose, par paresse et ignorance bien sûr. Lorsqu'une personne est blessée, l'activité de la pensée crée un véritable sentiment de peur et déclenche en même temps un désir d'y échapper. Alors, on veut devenir autre chose que la peur, autre que la souffrance ; on veut devenir intrépide, plus sain d'esprit, plus fort, plus riche, beau, prospère, puissant, etc. On crée même Dieu et on le lie au concept d'âme immortelle, afin de pouvoir échapper à la peur. Ainsi, un esprit craintif est ambitieux. Il y a une contradiction dans cette évasion, l'une est la peur, qui est une réalité et veut devenir quelque chose de complètement autre, qui est une illusion, en extériorisant cette peur, en la balayant sous le tapis. La contradiction, qui naît d'un conflit interne, n'apporte que plus de misère, plus de peur, car rien n'est vraiment clarifié. En fait, on devient névrotique et même psychotique à mesure que l'esprit craintif se retire de la réalité et lutte pour faire face à toutes les subtilités

de la vie et des relations avec les autres. Un esprit craintif qui n'a pas conscience de lui-même fera des ravages. De manière caractéristique, lorsque la peur existe, quelle que soit la fuite que l'on tente, elle reviendra toujours hanter. À titre d'illustration, la difficulté de gérer la peur inconsciente reflète cette caractéristique. La peur inconsciente entre en collision avec la vie consciente et interfère avec le repos pendant le sommeil, sous forme de rêves ou de cauchemars, extrêmement difficiles à analyser avec exactitude en raison de leur imprécision. Tant qu'il y aura un désir d'être autre chose au lieu d'une observation directe de la peur, ce qui signifie faire face à soi-même, à sa conscience, à sa pensée et à son conditionnement, la peur persistera et façonnera ses actions, sous le couvert de sa soi-disant propre volonté. On crée farouchement de l'espoir à partir d'idées pour ne pas affronter le désespoir de la peur, et ses espoirs reflètent son désir de devenir ou son ambition. Échapper à la peur par le devenir entraîne de l'ambition et, fondamentalement, des conflits, internes et externes, prenant la forme de comparaison, de compétition, d'envie, de jalousie, de division, de guerre, etc. Par conséquent, il ne peut y avoir de bonté à partir de la peur, ni de complétude à partir de la division. Toute action motivée par l'égoïsme, l'ambition ou la peur finira par conduire à la misère, de l'intérieur vers l'extérieur, car la peur engendre la violence du conflit. Il est ridicule que l'on soit violent et qu'on ait peur de la violence, qu'on poursuive l'idée de non-violence tout en progressant vers plus de violence ; on devient hypocrite et on vit sous la bannière des idéaux. Dans une guerre, on pense qu'il faut se défendre, tuer les ennemis et gagner pour parvenir à la paix. En

temps de trêve, l'un a peur de l'autre, veut que la paix dure, mais prépare néanmoins la guerre pour empêcher l'autre de tuer sa famille et ses amis. En devenant quelque chose pour échapper à la peur, on s'évade de soi et on ferme toute porte à la compréhension de soi. Le devenir sépare le penseur de la pensée, se trompant lui-même sous le prétexte d'une entité séparée, qui fait pourtant partie intégrante de la conscience de manière irréfutable. Mais ce qui a une cause doit avoir une fin et la compréhension de la peur, depuis son origine jusqu'à tout son fonctionnement, est la liberté de s'en libérer. La liberté vient de la perception et non du courage, ce n'est pas un idéal, un espoir, une volonté, une évasion, une illusion.

Et pour s'enquérir sur la peur, il faut aussi se renseigner sur le plaisir, car sans l'une, il n'y aurait pas l'autre. Toutes nos motivations prennent racine dans les principes de peur et de plaisir, conscientes ou inconscientes. On voit un vêtement merveilleux, on apprécie la vue de son design et le toucher de son tissu et il y a du plaisir à cela ; cela semble tout à fait ordonné et raisonnable. Mais quand on le voit sur soi, même si ce n'est qu'une pensée, à ce moment-là, le désir surgit quand la pensée arrive avec l'auto-identification. Il y a d'abord la sensation qui fait partie des perceptions sensorielles, notamment l'odorat, le son, la vue, le goût, le toucher, etc. Mais lorsque la sensation agréable est mémorisée et rappelée, la pensée s'identifie à elle. L'auto-identification se produit parce que la pensée veut réitérer le plaisir pour soi-même. Si la sensation est douloureuse, la pensée ne veut pas s'identifier à

elle. Mais le souvenir est quand même enregistré, on peut avoir du mal à le gérer, et c'est pour cela qu'il y a des traumatismes. Lorsque la pensée veut répéter l'expérience, le désir de continuité du plaisir est un attachement. La pensée veut que le plaisir dure de façon permanente, elle veut la continuité. Bien sûr, l'attachement s'accompagne de peur, car au fond, on craint toujours que l'expérience puisse prendre fin. Partant du plaisir et de la joie d'être simplement témoin de la beauté, la pensée, à travers le souvenir et la conclusion de l'expérience, a établi une abstraction auto-identifiée du plaisir qui soutient et donne au désir son intensité. C'est le conditionnement de la pensée qui se produit. La peur et le plaisir opèrent à travers le désir et le désir est l'établissement de la poursuite du plaisir. Ainsi, l'argent, le prestige, la renommée, la connaissance, le pouvoir, entre autres formes de désir, appartiennent non seulement au domaine du plaisir, mais aussi de la peur. Mais pour comprendre le désir, il faut mettre de côté toute moralité sociale. Juger le plaisir et le désir avec tous les préjugés mettrait naturellement fin à l'enquête et il n'y aurait ni perception, ni aperçu. Si l'on condamne déjà d'avance le plaisir parce que son autorité religieuse ou morale le déclare, on fermerait la porte à ses effets, et donc à sa compréhension. Dans le désir, il y a toujours l'anticipation d'une gratification. Il y a un sentiment d'excitation lorsque l'on attend un résultat satisfaisant et une immense satisfaction lorsque l'attente se réalise. Il y a aussi un caractère d'urgence à y parvenir. L'attente de la réalisation de son désir concerne tous les aspects de la vie, qu'il s'agisse de possession, de connaissance, de renommée, de pouvoir ou même d'accomplissement spi-

rituel. Ironiquement, Dieu, le paradis et le nirvana sont considérés comme les formes de plaisir les plus extrêmes. Ainsi, le désir mène à l'acquisition et plus on acquiert, plus on veut parce que les stimulants ont besoin de force pour se maintenir. C'est comme un feu, il faut continuer à y ajouter de l'huile. On veut des objets de désir plus récents, plus brillants et plus rares. Lorsque le désir dépasse le besoin d'appétit, qui est le besoin physique instinctif, il prend la forme de l'avidité et devient psychologique ; c'est la différence entre avoir faim de nourriture et avoir soif de bijoux de luxe et d'auto-embellissement.

Le consumérisme, promu par les hommes et femmes d'affaires, s'attarde sur cette cupidité de stimuler le désir en offrant l'immédiateté de la réalisation de son désir à travers l'échange d'argent. Ainsi, l'argent devient une représentation du pouvoir dans un monde matérialiste et devient l'objet du désir de la masse. Alors que le désir constant d'accumulation ne concernait autrefois que quelques personnes puissantes et riches, il est désormais devenu un divertissement de masse avec l'avènement du capitalisme. La recherche extrême du plaisir est devenue la norme, en opposition aux enseignements religieux qui prônent sa retenue. On abuse de la poursuite du plaisir, on devient insensible aux problèmes qu'il peut générer, on exploite les autres et on craint son interruption, sa fin. La consommation de masse, la surproduction et l'exploitation excessive ont causé de nombreux problèmes au monde. Ils affectent tous les êtres vivants et l'environnement dans lequel chacun vit et dont on dépend. Mais à ce consumérisme s'oppose l'au-

to discipline, le contrôle de soi, particulièrement présent au sein des communautés religieuses. Les moines veulent renoncer aux désirs mondains pour se consacrer à Dieu, à l'illumination, pour se libérer de la société. Mais fondamentalement, la discipline est une forme de suppression et de contrôle du désir et l'anéantissement du désir est en soi un autre désir, un idéal. Ainsi, tous les processus visant à atteindre cet objectif ne sont qu'une autre quête déguisée du pouvoir. Le désir prend la forme d'un refoulement de la pensée et ici le détachement d'un attachement n'est qu'un attachement au contraire, à autre chose. On a passé toute sa vie à se contrôler, voire à se torturer pour tenter de dominer le désir. En ce sens, on veut faire l'expérience de Dieu ou du nirvana, un pouvoir si suprême qui peut supprimer le désir, un plaisir si ultime qui n'a pas encore été réalisé. Cette vie n'est pas très différente de celle d'un employé en costume dans un bureau. Le processus rend l'esprit simpliste, insensible et ennuyeux. Mais au fond, la peur opère toujours, les disciples ont tellement peur des tentations du quotidien qu'ils doivent s'isoler. Beaucoup, voyant l'insignifiance du retour à la vie mondaine, certains, plus têtus, continuent à se tourmenter, tandis que les autres s'accrochent encore à l'échelle du spiritualisme. En s'isolant, mais en se regroupant absurdement avec des personnes partageant les mêmes idées, on devient insensible à tout, inconscient de la vie, se torturant pour des idées et des idéaux. Après tout, ces gens ne sont pas si différents des gens trop indulgents. Les objets du désir peuvent varier, mais la nature du désir est la même. Dans l'attachement à un modèle, on trouve l'illusion de sécurité et de protection, et donc le désir que



cela dure. Et lorsqu'il y a un obstacle à la réalisation d'un désir, il y a de la frustration sous ses nombreuses formes, qui comprennent la colère, la tristesse, le désespoir et d'autres sentiments négatifs. La frustration, en tant que vide non comblé, agit comme une formidable incitation au devenir personnel, car on ne veut pas rester dans la déception. Et si l'on est honnête avec soi-même, dans le cas où certains désirs sont quelque peu exaucés, il y aura toujours un désir plus profond d'échapper au vide, au néant de soi-même ; on ne semble jamais satisfait des réalisations que l'on a accomplies parce qu'il y a toujours quelque chose hors de portée de nos mains, quelque chose de plus que l'on veut.

Ainsi, motivé par le plaisir et la peur, on vit d'idées, d'images. Les relations deviennent intéressées ; l'un a une image de l'autre. Dans cette image, malgré toutes les attentes, on trouve un sentiment de sécurité. Mais l'image n'est pas la personne réelle, tout comme le mot n'est pas la chose réelle. Ce fait finira par conduire à des divergences puis à des conflits dans la vie. Cela devient la lutte entre mari et femme, parent et enfant, voisins, collègues, factions, nations, etc. C'est comme deux miroirs qui ne peuvent pas se refléter parce qu'il y a une image intermédiaire. Ainsi, il ne peut y avoir aucune compréhension les uns des autres et là où il n'y a pas de compréhension, il ne peut y avoir d'attention, de compassion, de bonté et d'amour. La bonté n'est-elle qu'une pensée positive, une sorte de vœu pieux ? Quand on est attaché à la forme, il y a un obstacle à l'observation de l'autre. La pensée apporte des formes, des idées, des préjugés et des jugements à ce qui est observé. Mais par

nature, la pensée est limitée et la réalité est bien plus que cela ; il n'y a pas d'image, l'autre ne fait pas partie de la pensée, tout comme le nuage qui flotte dans le ciel, l'eau qui coule dans la rivière, les feuilles qui vacillent, etc. Aucune forme, aucune figure ne peut appréhender pleinement ce qui se passe. On a toujours considéré la pensée comme intérieure. Pourtant, est-ce vraiment l'intérieur ? Le mouvement de la pensée, avec ses actions et ses réactions, pourrait faire penser qu'il existe un extérieur à surmonter par l'intérieur. On ressent le besoin de faire preuve de courage pour surmonter la peur. On pourrait penser que la peur est extérieure parce que nous avons généralement peur de quelque chose et que le courage est intérieur. Mais en échappant à sa propre réalité qui est la peur, on ne peut pas voir que le courage est en réalité incité par la peur. Et ainsi, l'intérieur qui est la peur crée l'extérieur qui est le courage. Ensuite, l'extérieur, qui est l'idéal de chacun, façonne l'intérieur ; la pensée a façonné les exigences intérieures en fonction des exigences extérieures. La pensée, en créant une abstraction de la réalité, fait de l'intérieur l'esclave de l'extérieur. Idée toujours en conflit avec sa propre réalité, elle oblige les craintifs à faire preuve de courage. Cela va et vient comme les vagues qui clapotent et reculent sur la plage. Ainsi, le mouvement de l'entrée extérieure est le flux de la sortie intérieure ; les deux sont du même mouvement agité, tout comme le flux et le reflux des vagues transportent la même eau. Cela semble durer depuis toujours et ce processus a créé la société, avec sa morale, ses lois et toutes les pressions extérieures. Pourtant, la pensée ne semble pas réaliser sa propre activité. La pensée peut-elle être consciente d'elle-même,

de ce qu'elle fait? La pensée est un outil puissant, car elle peut se matérialiser avec effort ou par simple volonté en conséquences réelles pouvant affecter le monde extérieur. On en voit le danger, les limites, car cela amène la division. Alors pourquoi y accorde-t-on une telle importance? Quelle que soit la force de l'effort, de la croyance, de l'espoir ou de la volonté, cela ne semble jamais suffisant pour nous en libérer. Est-on condamné à souffrir? Peut-on avoir une idée de la nature de la pensée? Peut-on voir l'aspect commun de sa vie avec tous les autres?

C commence à réaliser que la pensée est plus frivole, plus superficielle que ce que l'on croit. Même avec tout le délire, la grandeur et les recoins de l'esprit, la pensée est encore limitée; toute imagination est toujours l'activité de la pensée. Et il ne peut y avoir de perception de l'incommensurable avec quelque chose de limité. La pensée, qui naît de la mémoire, est figée dans le temps, car le passé est une chose morte. Un esprit qui vit dans le passé, avec toutes ses conclusions, est un esprit conditionné, même avec sa projection du futur. La pensée ne semble pas pouvoir revenir au début de la conscience, lorsqu'il n'y avait rien. Cet esprit ne peut pas renoncer au plaisir, ce qu'il sait, parce qu'il est douloureux d'y renoncer. Et puis parce qu'alors il n'y aura plus rien d'autre et on a peur de ça. Le cerveau a été conditionné pendant des millions d'années par ce processus; on pourrait penser que notre corps est nouveau, mais il a hérité de nombreux conditionnements au fil du temps où il a été façonné, dont on ne peut même pas retracer le début. Par exemple, selon un instinct façonné par de nom-

breuses années de vie dans la nature, lorsque le cerveau confond une corde avec un serpent, le coeur bat plus vite, l'esprit est confus. Mais quand on se rend compte qu'il ne s'agit que d'une corde, l'état d'esprit change, le cerveau se calme et l'activité peut reprendre, car la peur n'est plus englobante. Dans la même analogie, peut-on vivre sans peur ? Comment réalise-t-on que le serpent n'est qu'une corde ? Pour cela, il faut creuser l'origine de la peur. Non pas les nombreuses formes de peur, mais ce qui constitue et rend la peur possible. La peur ne peut exister sans la pensée et son contenu. L'origine de la peur est donc l'origine de la pensée. Et la connaissance, l'expérience et la mémoire, qui constituent la pensée, impliquent du temps. La pensée ne peut donc exister sans temps. Il est uniquement concevable que la conscience appréhende le temps comme un ensemble d'événements, passés ou projetés. Ces événements enregistrés risquent d'être déformés ou mal interprétés. De cette manière, la connaissance du temps est délimitée par la perception des changements, qui est la conceptualisation du processus de changement. Alors, la pensée est-elle du temps ? On pourrait généralement penser qu'avec suffisamment de temps, la pensée trouvera une solution à tous les problèmes. Mais si la pensée dans le temps est la clé de la question de la division, on aurait trouvé depuis longtemps la solution à tous ses problèmes. L'humanité existe déjà depuis si longtemps, elle a déjà eu beaucoup de temps, et pourtant les mêmes problèmes existentiels demeurent, non résolus d'une manière contraire à la croyance au progrès. Il faut se rendre compte que c'est une illusion de penser qu'avec le temps, toutes les solutions viendront. Le temps ne peut pas être

le fondement de l'être. En fin de compte, il faut se demander ce qu'est le temps, car si la pensée est liée au temps, comment peut-on s'en libérer?

## LE TEMPS ET LA RÉALITÉ DU NÉANT

Qu'est-ce que le temps?

La connaissance fait-elle partie du temps? Il faut du temps pour apprendre à marcher, à parler, à jouer du piano ou à acquérir n'importe quelle compétence. L'accumulation psychologique des connaissances demande du temps. Parallèlement aux progrès de la technologie, qui ont commencé avec la matérialisation de la pensée à travers des outils, on se croit supérieur aux prédécesseurs parce que l'on considère la connaissance comme une continuité, tout comme le temps est continu et linéaire par rapport à notre perception habituelle. Avec la pensée, on commence à prendre conscience du passé, du présent et du futur. La continuité du temps est présente dans toute la vie, de la naissance à la mort, avec toutes les expériences, toutes les connaissances que l'on a acquises; la continuité de génération après génération, de tradition, des choses que l'homme a connues et mémorisées. Tout le monde semble avoir soif de continuité. Car sans cela, qu'est-ce que l'homme après tout? Avec le temps, être, c'est continuer. La mort peut venir, il peut y avoir une fin à beaucoup de choses, mais il y a toujours ce désir de continuité et l'homme retourne chercher son identité. Les religions, les idéologies, les traditions, les opinions, les valeurs, les jugements, les conclusions ont tous leur continuité.

Même un arbre, une robe, un livre ou une personne peut avoir une continuité dans l'esprit. Il y a une continuité dans tout ce dont on se souvient. En tant que telle, la mémoire a une continuité, celle des souvenirs de ce qui a été. La psyché entière est mémoire et l'homme s'y accroche désespérément. Ainsi, avec davantage de connaissances et de technologies, l'illusion selon laquelle l'homme du présent doit être supérieur à l'homme du passé a toujours été le sentiment dominant. En tant que simple perception, la connaissance est synonyme de déroulement du temps à l'échelle humaine; sans le temps, la connaissance serait impossible. La connaissance semble donner un sens et une historicité au temps. L'homme fouille même dans les vestiges du passé pour trouver davantage de connaissances. La vie humaine a été marquée par la glorification du passé, de la connaissance, qui bien sûr appartient au temps. La pensée humaine est devenue de plus en plus sophistiquée et compliquée avec l'accumulation d'expériences au fil de centaines de milliers d'années, voire plus. Parallèlement, des cultures et des civilisations se forment. Maintenant, mis à part la connaissance, existe-t-il une chose objective et indépendante, en dehors de la psyché humaine, appelée temps? Contrairement au temps psychologique de l'humanité avec ses significations auto-attribuées, le temps chronologique a une réelle continuité dans le monde naturel. C'est le changement de la nature. Le temps reflète le changement qui se produit à distance entre deux positions dans l'espace. Le temps est donc venu parce que le changement existe. En physique, parce que les choses bougent, il y a du temps et donc si un système ne change pas, il est considéré comme intemporel.

Cette perception du temps concerne aussi la vie d'un homme, car sa vie est limitée par la naissance et la mort. Il y a un changement dans la vie, d'un point de vue physique et physiologique, et grandir vers la mort est ce changement. Un dicton courant de la philosophie grecque antique qui a décrit fidèlement cette essence éphémère du temps est : *aucun homme ne marche jamais deux fois dans la même rivière, car ce n'est pas la même rivière, et ce n'est pas le même homme*. Ce changement constant a-t-il un début et une fin ?

Pour comprendre la réalité du temps, il faut s'interroger sur ce que signifient la finitude et l'infini. Au cours de la vie, le temps a une direction, ne peut pas reculer et semble fini, car il a un début et une fin. Selon le raisonnement conceptuel, la vie est limitée au niveau personnel. Mais d'un point de vue existentiel, l'existence d'une personne semble illimitée. Les atomes d'une personne proviennent essentiellement des mêmes atomes que ceux des étoiles et peut-être même que ces atomes ont un niveau plus fondamental en dessous. De cette manière, l'existence d'une personne semble être la continuation de quelque chose de quasi infini, sinon réellement infini. Si l'on pousse le raisonnement un peu plus loin, on se retrouvera alors confronté à la réalité de la nature du début et de la fin, et donc du temps lui-même. Ainsi, l'essence de la finitude de la vie personnelle réside dans l'infinité de l'existence, du temps lui-même. L'existence physique ne signifie pas ici seulement l'existence d'un corps en tant que support d'une conscience individuelle, mais l'existence de ce dont le corps lui-même est composé. Cela semble être une finitude sans cesse récurrente. Les atomes



prennent de nombreuses formes au cours de ce voyage sans fin à travers le temps. Ainsi, hors du champ subjectif de chacun, qui est lié à sa conscience, l'essence de son existence semble illimitée, au-dessus de toute subjectivité personnelle. Aussi paradoxal que cela puisse paraître dans le domaine de la raison et de la logique humaines, l'essence de la finitude d'une personne pourrait en réalité être infinie. Cela devient moins un casse-tête lorsque l'on comprend que la cognition rationnelle n'est pas séparée de la pensée et fait partie de la conscience de soi. Au-delà de la simple phénoménologie rationnelle, on surgit à l'existence comme une finitude infinie et c'est pourquoi l'essence de l'existence humaine dépasse la pensée conceptuelle du soi. En ce sens, l'essence de l'homme appartient à toutes les formes d'existence qui ont conduit à son existence. Sur le plan biologique, de nombreuses recherches scientifiques tendent à converger vers la théorie selon laquelle toutes les espèces sur Terre semblent évoluer à partir d'un ancêtre commun. L'origine semble remonter au singe, au reptile, au poisson, à l'organisme unicellulaire. L'histoire avant la structure cellulaire est encore incertaine, peut-être s'agit-il des bons mélanges d'éléments dans les bonnes conditions qui ont été initiés par la formation et la mort des étoiles et des galaxies, comme le recyclage cosmique des éléments. Aussi fascinant que soit le sujet, il n'est pas crucial de régresser à l'infini pour comprendre la nature du temps. Quels que soient les progrès réalisés dans le domaine scientifique relatif à la connaissance de l'univers et de ses êtres, une telle fouille dans le passé repousse sans cesse en arrière et ouvre perpétuellement sur le futur, sans jamais pouvoir révéler le secret fondamen-

tal de son origine ou de sa fin. La prise de conscience que l'on n'est pas si séparé des autres formes d'existence devrait relâcher l'emprise des déterminations culturelles de ce que signifie d'être humain. La pensée, existentiellement, dépourvue de tout sens, a du mal à trouver un sens à l'existence simplement parce que lorsqu'il n'y a aucun fondement en vue, il n'y a que de l'agitation et du désespoir. Certains le décrivent comme le néant abyssal qui regarde celui qui le regarde, ce profond sentiment de vide. On flotte sans fin dans le temps. Successivement, le temps en tant qu'histoire dans la pensée, devient une ancre à laquelle l'homme peut s'accrocher. Le temps est devenu abstrait avec l'histoire. Et parce que l'histoire est connaissance, le temps devient psychologique et se transforme en pensée. Si l'histoire n'a aucun sens en dehors du cadre humain, qu'est-ce alors que l'histoire dans la vie d'une personne? Il semble que la compréhension de la nature de l'histoire pourrait aider à mieux comprendre le temps.

L'histoire ne signifie pas grand-chose, mais des événements qui affectent la conscience d'une personne en tant que conséquence du passé et du futur anticipé par l'histoire qui sera façonné par la volonté à travers le devenir. En effet, la conception linéaire du temps comme histoire en devenir conduit à une volonté de puissance. On a une volonté, un désir profond de changer sa condition pour un avenir meilleur. Dans une société, on pourrait penser qu'un changement positif peut se produire extérieurement à travers l'organisation de la société et se laisser croire qu'un jour les problèmes seront résolus de manière collective, en tant que

société ou en tant qu'espèce. Ce faisant, on délègue sa réflexion à l'État, aux dirigeants, aux institutions qui façonnent l'histoire dans leur intérêt. Les ambitieux sont ceux qui prétendent savoir sous couvert de l'image d'un sauveur et pourtant n'ont aucune idée de la vie. C'est comme chercher une solution imaginaire à un problème qu'il s'est lui-même infligé : apporter la paix à travers l'organisation du pouvoir et de la société, tout comme utiliser le passé pour façonner l'avenir. Il participe au mythe de l'évolution de l'esprit en classant les systèmes sur une échelle de société meilleure. Fondamentalement, la paix et le pouvoir ne peuvent coexister, l'un va sans l'autre. S'il y a une ambition de pouvoir, il n'y a aucune possibilité de paix parce que le pouvoir divise, et il y aura toujours des perdants dans la compétition, moindres en comparaison. La mesure existe dans le psychisme de chacun, ce n'est pas seulement la mesure mathématique par la règle qui mesure la vitesse de la lumière ou la hauteur d'un arbre. Ce processus comparatif existe apparemment depuis toujours dans l'existence humaine. On compare toujours et à partir de là, il y a toujours de la concurrence. Elle existe dans tous les aspects de la vie, qu'il s'agisse de la famille, de l'école, de l'université, du travail, du quartier, du pays ou de la foi. Du meilleur fils, du meilleur étudiant, du meilleur employé à l'image d'un patriote, d'un martyr, d'un saint, d'un dieu, etc. On est piégé dans le désir d'être quelque chose de plus, quelque chose de meilleur à cause de sa propre mesure. La mesure, qui semble pragmatique pour chaque homme, comme un rat connaît son égout, conditionne le cerveau à la comparaison, et cela dure depuis des siècles et des siècles. En essayant de mesurer le temps,

l'homme, avec ses limites, a artificiellement donné au temps un sens à travers l'historicité, comme son interprétation du temps. C'est pourquoi la connaissance et l'histoire sont devenues des sujets importants dans la vie de l'homme. Et, par là, il y a une compétition entre les innombrables interprétations du temps et de l'histoire, et cela se traduit par la montée des tribus, des nations, des dogmes, des idéologies, etc.

Piégés dans des illusions et des idéaux, les politiciens, les penseurs politiques et leurs partisans ne comprennent pas leur propre pensée et continuent de promouvoir des façons d'organiser la société et la plupart du temps, basées sur des idéologies inventées par d'autres. C'est dépendre mentalement d'un autre ou en d'autres termes, être piégé dans le passé. Pour les plus virulents, cela peut conduire à toutes sortes d'extrémismes avec leurs conséquences graves. Pour les pragmatiques, c'est un moyen rapide de s'enrichir ou de se forger une réputation tout en essayant de procéder à des réformes progressives. Pour les idéalistes, c'est une manière de rassembler la volonté des refoulés pour lutter pour un nouvel ordre. Tous ne sont pas si différents et dans tous les cas, c'est une manière de tenir le peuple, l'éventuelle opposition sous contrôle ou enchaînés, ou d'organiser une révolution contre le pouvoir en place. En fin de compte, les deux mènent à la division et au conflit parce que c'est l'intérêt personnel qui est en jeu, un groupe contre un autre. Ce n'est pas moins dangereux que la division provoquée par les religions organisées, qui ne sont qu'un autre type de pensée politique. Dans la plupart des religions, par

exemple celles d'origine judaïque, le temps historique est linéaire et déterminé par la volonté d'un dieu personnel. Il ne peut y avoir ni infinité réelle ni finitude réelle dans une telle conception du temps, il est illimité des deux côtés et pourtant l'infini est encadré comme une entité personnelle et limitée, avec sa propre volonté. Ni l'infini ni la finitude ne sont véritablement saisis comme réalité. La vie, comme une tragédie, a un début, une intrigue, une fin et entre les deux, toutes sortes de crises, d'espoirs, de luttes et de sens surviennent. L'histoire est alors liée au soi agissant lui-même comme une personnalité façonnée par les circonstances. De l'homme à Dieu, le moteur sous-jacent reste la volonté. Ironiquement, la volonté de l'homme doit être niée, abandonnée, mais ressuscitée sous la forme de la volonté de Dieu. Dieu n'est alors qu'une projection de l'homme, et c'est pourquoi c'est toujours un Dieu personnel, même si l'on pourrait dire que l'homme, ici Adam fut créé à partir de l'image de Dieu. Dans un tel cas, l'histoire est érigée en quelque chose qui contient en soi un sens, quelque chose d'intrinsèquement anthropocentrique. Dans la Bible, le début et la fin de l'histoire sont décrits comme des moments de punition divine et de jugement ultime ; où la punition et le jugement ne sont que des formes d'usage divin du pouvoir. Ainsi, les actions politiques présentes dans tous les systèmes de pouvoir ne sont que des allégeances politiques, des opinions ou des idéaux d'une personne, d'un parti ou d'un groupe de personnes agissant vers un objectif, qui fixe la structure des relations sociales qui mènent à l'autorité et au pouvoir. Sous couvert de la prétendue meilleure façon de gouverner ou d'organiser la société, elle reste liée au rapport de cha-

cun au pouvoir. Toute cette énergie, gaspillée et corrompue par la quête du pouvoir, a causé plus de malheur que de bien, si tant est qu'il y ait du bien.

La corruption, la contamination de la pureté de l'homme est communément considérée comme un mal par la moralité de la société. Il est souvent considéré comme le contraire du bien, allant à l'encontre de Dieu, qui est lui-même l'idéal du bien. Mais c'est précisément la poursuite d'idéaux qui corrompt les actions. Le désir de faire le bien est alors dirigé par la pensée et l'on s'identifie à certains idéaux. Et comme la pensée est limitée en raison de son égocentrisme, le mal s'actualise par les actions qui divisent et les pensées contradictoires de chacun. Tout mouvement d'énergie est une dissipation, ce qui signifie que l'énergie corrompue doit également être dissipée, non seulement en s'épuisant de sa vivacité, mais aussi en se propageant comme une gangrène, un désordre surgissant de soi. Certains rejettent les fautes de ce désordre sur la société, mais au fond, la société n'est qu'une expression de soi. On a créé la société en y contribuant ; c'est la structure qui, à son tour, nous conditionne à l'idéalisme et donc au mal. Elle est là, on l'a fait, puis on se laisse façonner par elle. Ainsi, la société ne peut être changée que si l'homme change. On est responsable de la médiocrité, de la bêtise, de la vulgarité du tribalisme. C'est une illusion de penser qu'à travers l'adoption de certaines lois, réglementations, réformes, institutions, que ce soit de manière totalitaire ou démocratique, une société meilleure pourrait changer l'humanité. Ainsi, la psyché a produit les lois, la morale et les ins-

titutions de la société et, à leur tour, ces mêmes agents façonnent le cerveau de chaque homme. L'un n'est pas si différent de l'autre à l'autre bout du monde ; on souffre de la même manière malgré les différentes apparences et les origines culturelles. La seule réalité est que l'on est mauvais et que l'on veut y échapper. Il y a effectivement du mal, mais ce mal n'est pas absolu comme beaucoup ont toujours pu le croire. Le mal naît du désordre en tant que mal conditionné, une pagaille que l'on s'est créé soi-même et, par conséquent, il ne peut pas être absolu. On a peur de cette laideur et on s'évade dans la conceptualisation du mal, en rejetant la faute sur quelque chose d'extérieur. Aller tuer dans la croisade pour Dieu est un tel mal qui veut atteindre le bien. Peu importe que ce soit par la volonté de Dieu, la loyauté envers sa nation ou le dévouement envers sa famille. La bonté ne peut tout simplement pas exister là où se trouve le mal ; aucune bonté ne peut résulter de la réalisation du mal. Le mal doit cesser pour que le bien existe. La délégation de son acte irresponsable à un mal absolu imaginé équivaut à une confiance aveugle dans l'illusion du bien, c'est un dualisme et une hypocrisie pleinement affichés. Quand on a créé l'idéal du bien, on a aussi inventé le mal absolu et dans cette contradiction, ce désordre, on devient mauvais en voulant faire le bien. Le désordre est réel alors que l'idéal n'est qu'une illusion. Si on est pris dans cette illusion du bien, on souffre d'être dans le désordre tout au long de sa vie, devenant à la fois victime et auteur du mal tout en désirant faire le bien.

Ainsi, la politique est comme un ranch où les moutons se

conduisent à l'abattoir dans leur propre intérêt. Tout système politique n'est que le reflet du peuple qu'il représente, avec ses divisions et sa fragmentation. Le pouvoir est là où les gens pensent qu'il est. La pensée, qui est le passé à l'oeuvre, joue un rôle crucial dans la formation de la structure du pouvoir, car les affaires de l'État ont un impact sur les affaires du peuple et vice versa. Ainsi, la période dite des Lumières en Europe n'est pas si différente des sombres époques médiévales du dogmatisme religieux aveugle ; c'est juste une question d'opinion et c'est toujours centré sur l'humain où la volonté de pouvoir et de changement est en jeu. L'égo-centrisme humain semble être au coeur du concept de volonté. S'il existe, un changement substantiel est radical et ne provient pas d'un changement superficiel de direction politique, de structure, de système ou de régime ; cela doit venir de l'intérieur de chaque individu. Il ne s'agit pas des révolutions politiques qui ont fait couler tant de sang, mais du changement réel qui se produit à l'intérieur de chaque personne ; un changement dans la nature de la pensée ou une révolution psychologique en soi. Cela nécessite une compréhension de la nature de soi-même. Le pouvoir en place détourne les gouvernés de leur compréhension d'eux-mêmes et les contrôle par l'endoctrinement, le conformisme et même le divertissement. Il semble désormais hors de propos de parler de démocratie, de capitalisme, de libéralisme, de socialisme, de communisme, de nationalisme, de fascisme et de tout le reste. Tant qu'il s'agit de pouvoir, le seul véritable avantage de la philosophie politique pour une enquête existentielle se réduit à l'idée que la fragmentation conduit au conflit. Et, à cet égard, l'étude honnête de



toutes les bêtises humaines de l'histoire serait un sujet plus bénéfique que l'étude de la politique et de l'histoire. Malheureusement, les gens chantent encore l'éloge des empereurs, des conquérants et des dirigeants, qui ont semé un grand nombre des calamités tout au long de l'histoire à cause de leur soif de pouvoir. Les distractions et les ambitions de la politique sont un gaspillage d'énergie là où l'attention est mal orientée. On peut se rendre compte que les sociétés humaines vont et viennent au cours de l'histoire, que l'on se comprenne ou non ; la nature du temps fait que les changements se produisent de toute façon. Peut-on voir le danger de ne pas se comprendre soi-même, de vivre dans l'ignorance en essayant de changer le monde, et éventuellement sous l'autorité d'un autre ? Encore une fois, peut-on s'arrêter un moment pour remettre en question ses actions et ses pensées ? Peut-on voir la répétition et le renouvellement constants sous différentes formes de ce qui nous pousse à l'action ? Est-on condamné à répéter encore et encore les mêmes erreurs ?

De par sa nature illimitée, le temps est totalement lié à toutes les choses de l'existence passée, présente et future dans ce monde. Qu'il s'agisse de la perception de la raison ou de la croyance, qui font toutes deux simplement partie de l'intellect, l'infini n'est qu'un simple concept, quelque chose de totalement abstrait. En tant que concept, le mieux que l'on puisse approcher de l'infini semble être une théorie du processus circulaire et interminable de finitude en jeu. Tout simplement parce que, dans le domaine de la raison, que le fini s'éternise à l'infini est une contradiction logique. Pour que

le temps se répète comme quelque chose d'infini sans début ni fin, il doit être perpétuellement nouveau. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'une théorie, pas la réalité. De nombreuses cultures orientales ont joué avec cette théorie et ont proposé des théories de la réincarnation selon lesquelles l'homme possède une âme éternelle qui passe d'une vie à l'autre. Le danger est que, combinée à la réflexion, une telle idée peut conduire à de nombreuses interprétations ridicules de la vie et devenir un obstacle à la perception de sa propre vie réelle. Ainsi, pour percevoir la réalité de l'infini, où le temps semble dénué de sens, il faut remettre en question sa vie de manière existentielle. Il faut examiner chaque once de son existence. Alors qu'est-ce qu'être vraiment fini? Sans aucune spéculation, croyance, espoir, peur, qu'est-ce que cela signifie réellement quand on meurt? Physiquement, c'est la cessation des fonctions du corps. Mais plus profondément, c'est la fin de tous les attachements; avec la mort, on est séparé de tout ce qui nous est cher, de tout ce qu'on craint, déteste, méprise, envie ou chérie : le corps, le parent, l'enfant, le mari, la femme, l'ennemi, l'ami, le chien, la maison, le jouet, la peinture, les ambitions, les réalisations, c'est-à-dire toutes les possessions de l'esprit, toutes les pensées. La mort est la fin de la pensée, la fin de tout ce que l'on connaît. Sans aucune supposition, la mort est la fin ultime du solipsisme, qui postule que seul l'esprit d'une personne est sûr d'exister. On ne peut simplement pas discuter et négocier avec la mort. À la base, la mort nie tout sens à l'existence et nie ainsi le temps psychologique, qui est la conception de l'infini, la pensée elle-même. Et donc la mort est la fin des temps. Tout ce que l'on sait qui est

du passé et tout ce à quoi on aspire, tout est annulé. L'essence de la finitude n'est révélée que dans la propre enquête existentielle de chacun sur sa fin. Grâce à la vision de la mort, nous sommes confrontés à la réalité du néant, qui est la réalité de la finitude, de l'impermanence ; la fin même de toute forme du connu. Et si la mort est la fin du connu, alors c'est l'inconnu, le véritable nouveau.

Par la pensée, on peut à peine voir une image miroir de cette réalité projetée sur notre intellect en tant que concept. Et à travers des images, qui ne reflètent pas la totalité de la réalité, on est amené à craindre la mort, l'inconnu, le néant, l'anéantissement. La vie est vide et on essaie de lui donner un sens. On nie la réalité de sa vie superficielle et on construit un idéal selon lequel vivre. On essaie de donner à la vie une raison de vivre et par là on veut la prolonger, s'éterniser à travers l'idée, et ainsi, on désire profondément être immortalisé dans son effort héroïque pour atteindre un idéal. C'est un faux infini parce que le désir qui fait partie de la pensée ne peut échapper aux limites du temps, et aussi la poursuite d'idéaux, même à travers ses descendants, ne peut jamais atteindre quelque chose de substantiel. Sa durée est limitée par l'existence limitée de l'humanité. Quelque chose qui surgit de l'infini, dont l'existence est finie, mais qui continue de retarder son inévitable achèvement cyclique, devient illusoire parce qu'il ne veut pas être fini, il veut la continuité, mais ne peut jamais atteindre l'infini. C'est quelque chose d'incomplet, de fragmenté, de source de division. L'homme a conservé des vestiges, des édifices et des

artefacts de dieux morts, ce qui ne fait que refléter son désir de sens, d'infini, d'immortalité hors de ce monde d'impermanence et d'absurdité. C'est lorsque la raison est poussée à ses limites, lorsque la vie semble totalement insupportable, que l'irrationnel, l'absurde et l'absurdité apparaissent et se révèlent comme réalité. C'est le tournant où la vie est sans raison et en ce sens, elle transcende tous les sens auxquels on s'est accroché. Et juste comme ça, parce que la vie n'a pas de sens préétabli, elle pourrait en fait être ouverte au sens. Paradoxalement, la vie est au-delà de tout sens, et pourtant tout sens se constitue en relation avec elle. Le néant n'est pas si loin de la vie, pas loin comme le dieu que l'on a créé comme abstraction, pas loin comme une idée ou un idéal au-delà de cette réalité. Le néant est lié à l'existence elle-même, même s'il nie le sens de toute existence. Tout en rendant vide de sens tout ce à quoi on s'accroche, il s'affranchit aussi des déterminations qui conditionnent l'homme et offre ainsi à l'homme la possibilité d'une existence réelle, au-delà des formes. On peut voir le néant des nations, des religions, des devoirs filiaux, des mœurs, des traditions, des cultures, de la renommée, de la richesse, etc. Et si ce néant est réellement perçu, on peut exister dans le monde libre de soi-même et des propres limites imposées. Par le néant, c'est seulement lorsqu'on prend conscience de son irrationalité qu'on commence à appréhender la raison.

Comme on l'a vu, la pensée trouve du réconfort dans l'ignorance, qui est le fait de ne pas se connaître soi-même. L'ignorance, c'est vivre sans comprendre sa pensée et donc ses actions ; c'est

donc vivre sans comprendre la vie, ou vivre sans vivre réellement. Une telle vie limite la vie elle-même au connu, et c'est une calamité que de limiter quelque chose d'incommensurable, l'infini réel, l'inconnu. L'ignorance existe même avec un immense réservoir de connaissances, une éducation soignée, une culture sophistiquée, une renommée massive ou une richesse monumentale. Essentiellement, l'ignorance est l'aveuglement face à la réalité du néant, qui est la réalité de l'existence d'une personne. Ici, la réalité ne doit pas être comprise comme une simple qualité d'existence, mais comme une perception de la vérité qui donne le ton à l'existence. Toutes les formes d'ignorance naissent de cet aveuglement. Par le conditionnement, on cultive une pensée dotée de sens pour devenir ignorant du néant. C'est la tragédie de l'humanité, car le néant est la seule réalité assurée de l'être de l'homme dans le monde, et il peut être perçu sur le terrain de l'existence. On pourrait inventer une sorte de monisme ou de théisme pour tenter de résoudre le problème du dualisme et compenser le manque d'explication de l'existence des choses face à l'absurdité. Mais ces conclusions de l'esprit humain découlent de sa propre conscience, limitée au domaine du connu. On ne peut pas trouver la vérité de cette façon parce que sa recherche est une activité auto-projetée. On attend un résultat dans cette quête et la poursuite d'un objectif inaccessible par l'effort ne mènerait nulle part sinon à affronter le néant. Ainsi, la métaphysique fondée sur le type de raisonnement qui désire trouver la vérité est en fin de compte limitée par la conscience humaine. Il est voué à être incomplet, car la conscience a besoin de temps pour grandir et avec le temps illimité, son processus jusqu'à son

achèvement ne sera jamais achevé. De nombreux penseurs sont tombés dans ce piège. Si le concept d'origine se résume à l'unicité du monisme, cette unicité où toutes les choses existantes et éventuellement leur essence retournent à une source qui en est distincte n'est qu'une abstraction, car elle n'existe pas, c'est comme un concept ou une illusion de l'esprit humain, pas la réalité de ce qui est. On peut essayer de pousser ce raisonnement intellectuel à l'extrême : s'il existe une *monade* alors la monade ultime, si elle existe, devrait être éternelle, à la fois incréée et auto-existante, mais d'où surgit tout ce qui a été et sera jusqu'à la fin des temps et au-delà. Dans ce cas, cela semble être le fondement de l'être. Mais en réalité, cela n'existe pas, car si c'est le cas, alors ce n'est pas incréé. Si tel est le cas, elle ne peut pas ne pas exister. On pourrait amuser sa pensée avec des théories à cause de son désir d'inventer ou de percevoir une telle monade. Mais finalement, on est toujours confronté au néant de la vie. En définissant cette monade, cela semble contradictoire, car il s'agit d'un cas d'équivoque radicale en logique où une entité prend deux caractéristiques opposées, pouvant conduire à des conclusions non logiques. C'est une antinomie qui donne naissance à un paradoxe fondamental : comment peut-il y avoir quelque chose d'inexistant et pourtant éternel et existant par soi-même et qui en est l'origine, et pourtant indépendant de tout ? Certes, on ne peut pas percevoir une telle entité en utilisant la logique du domaine de la raison. Ou est-ce que ça existe du tout ? Alors, au lieu de fixer une idée sur ce fondement de l'être, de la considérer comme un idéal ou de dire qu'elle est ou qu'elle n'est pas, faut-il plutôt comprendre d'abord la néantité de soi-même ?

Et se lancer dans une étude détaillée de la philosophie occidentale n'aidera en aucune façon à la compréhension de soi-même, car cela ne fera qu'établir davantage d'autorités mentales. Il semble que ce soit une perte de temps que de creuser et d'explorer les complexités de l'esprit de certains gardiens de la pensée occidentale. La plupart des livres philosophiques en consacrent une grande partie à nier les idées de quelqu'un d'autre. Il semble que bon nombre de ses composants ne soient que du verbiage inutile condensé en concepts abstraits compliqués. Cela n'aidera pas l'esprit à mieux prendre conscience de lui-même et compliquera encore plus la vie, le rendant sujet à davantage de conflits possibles lorsque les idées sont mal comprises. Ainsi, les idées anciennes et les idées nouvelles sont mal comprises. Rendre les langues plus compliquées pour un semblant de richesse, de progrès. De nombreuses dualités ont été inventées, de nombreuses séparations se sont ajoutées. De nombreux livres étaient des diatribes plutôt qu'une véritable enquête sur les racines des problèmes. La compréhension ne semble pas être la priorité principale. La recherche de l'originalité, de la renommée et la nécessité de renier ses prédécesseurs semblent prédominer, notamment dans les milieux académiques. Il existe une culture et une tradition de débats qui ne peuvent que conduire à davantage de clivages. Le même problème existe avec les anciennes philosophies orientales où les mots deviennent des anciennes reliques de complications. Cultes, rituels, hymnes, chants, cérémonies se répètent à travers les millénaires. Alors que la compréhension n'est plus là, certains se proposent de préserver les rites et de produire des commentaires et des inter-

prétations pour expliquer le sens de ces rites anciens. Tout cela est transmis de génération en génération, ces canons, vedas, sutras, etc. Mais encore une fois, de nombreuses interprétations, de nombreux malentendus dans le langage conduiraient finalement à des interprétations conflictuelles. Ironiquement, la question cruciale n'est pas de savoir si elles contiennent la vérité ou non, les écritures anciennes sont devenues une tâche impossible pour les adeptes orthodoxes, un sujet de débats philosophiques pour les intellectuels, une source d'autorité accrue pour les paresseux. Comme c'est irrationnel, le mot est devenu plus important que la réalité. Alors que l'essentiel reste à voir, l'humanité est en quelque sorte rattrapée par les concepts, l'abstrait, les ombres, les vestiges, tout cela peut être qualifié d'illusions. Les mots sont lancés sans aucun sens de perception réelle de la chose au-delà du mot, devenant des phrases vides, où la superficialité reflète le manque d'honnêteté, de sérieux. C'est comme une foi de *mauvaise foi*.

Il y a une réalité de la vie que les rituels ne peuvent pas saisir. Et sans cette compréhension, les rituels deviennent des instruments d'hypnose de masse, la drogue des illusions, utilisée pour le contrôle par l'exploitation des superstitions, des activités insensées qui provoqueront un emprisonnement supplémentaire de l'esprit et engendreront par conséquent encore plus de misère. Pourtant, en tant que concept, il semble que la philosophie orientale accorde plus d'attention à l'approche du néant que la philosophie occidentale. Le concept a été récemment importé en Occident par les nihilistes puis les existentialistes. Quelques milliers



d'années de retard pour un sujet aussi intrigant. Il existe une apathie, voire une antipathie, envers le néant dans le monde occidental. Cela est dû à une peur généralisée du néant et de l'impermanence dans les civilisations occidentales, profondément empreinte d'une foi monothéiste qui tend à devenir quelque chose de plus que rien. L'idée du paradis et de l'enfer après la mort est inventée pour combler le vide, poussé par la peur du néant. L'absence de substance ou de sens était inconcevable, car elle discréditerait l'essence qu'est Dieu lui-même et serait donc considérée comme un non-sens, voire une hérésie. Depuis des millénaires, on regarde le ciel nocturne et on voit la danse des corps célestes dans le ciel, un spectacle si majestueux, si digne et si divin. Avec des observations fréquentes, certaines tendances ont été remarquées. Depuis des millénaires, l'humanité a interprété les formes à partir de ces arrangements, créant ainsi un sens à partir de leur emplacement. Ces constellations ont captivé l'imagination. Mais l'élégante complexité, le mystère et la beauté de ces énormes amas ont été réduits à des interprétations ridicules liées à la psyché de chacun. Les problèmes, les troubles, la peur et l'espoir d'une personne ont été rejetés vers des entités extérieures, en dehors de son propre arbitrage. Et ainsi, le paradis est devenu un simple refuge idéal pour l'homme contre lui-même pour échapper à sa réalité. Inventer une signification artificielle pour les milliards d'étoiles et de galaxies situées à des millions et des milliards d'années-lumière les unes des autres. Les superstitions de l'esprit conditionné des religions organisées ont empêché l'observation de l'esprit scientifique qui s'interroge sur la beauté de l'extérieur. Dans certains cas,

le concept et l'utilisation du *zéro* mathématique ont été interdits par l'Église, car ils niaient l'omniprésence de Dieu. Aujourd'hui, à l'époque contemporaine, avec la mondialisation et les progrès de la technologie, on vit dans des sociétés qui tendent au devenir et l'être rien est considéré comme marginal, pauvre ou exclu. Ainsi, l'esprit scientifique a de nouveau été freiné par son désir de donner du sens à la technologie, qui est le reflet d'une volonté de puissance. Les sans-abri, les vagabonds ou simplement ceux sans ambition sont réprimandés par pratiquement toute la société comme des échecs en matière de devenir. Tous les pays et leurs masses croient désormais que le progrès ne peut être réalisé que grâce aux progrès technologiques et à des changements sociétaux progressifs.

Après avoir lu pas mal de philosophie, C se demande pourquoi certains philosophes ont rendu presque tout dénué de sens, et pourtant ils ont encore du mal à regarder dans les yeux de l'abîme. À défaut de se débarrasser de l'absurdité de la vie, certains sont devenus fous en essayant de reconstruire un ancrage de sens, d'autres ont renoncé à leur humanité pour se retrouver dans la solitude, certains ont conceptualisé le suicide comme une évasion, d'autres ont profondément désiré un grain d'ataraxie tout en méprisant la sagesse d'une vie libre de contradictions, certains se révoltaient contre l'absurdité avec l'activisme, d'autres recherchaient secrètement le feu intérieur de la passion dans le chagrin, certains se cachaient derrière les poursuites artistiques, d'autres imaginaient la malédiction de l'insomnie avec de jolis mots, etc.

Le nihilisme désigne habituellement soit l'inexistence de quelque chose ou le vide abyssal. La vie est considérée comme dépourvue de toute signification objective et la réalité n'est qu'une illusion construite. En tant que tel, le néant du nihilisme et de l'existentialisme n'est qu'un *néant relatif*. Dans tous les corpus de philosophie nihiliste, le philosophe a vidé presque tout de sens, sauf une chose : la pensée elle-même. On peut être confronté au néant de la plupart des aspects de la vie sans toutefois être conscient du néant de sa conscience. Et c'est pourquoi on craint encore ce néant comme quelque chose auquel on peut échapper, par pure volonté. C'est le piège du solipsisme, la pensée est considérée comme l'ancre permanente dans une mer agitée. Le néant s'oppose à l'existence, c'est-à-dire qu'il se situe *seul par lui-même* et semble hors de l'existence. Le néant n'est donc rien, aucun sentiment, ce n'est pas une entité dépendante. Pourtant, sur la base de notre propre conscience, cela peut être représenté comme un sentiment en raison de notre réaction au néant. C'est pourquoi beaucoup l'attribuent au sentiment existentiel d'ennui, de nausée, de blasé, d'être isolé, etc. Ce n'est pas un objet d'existence, et pourtant il reste un sens dans lequel le néant est toujours considéré comme un objet de conscience. Par cette qualification, la néantité, qui s'enracine dans l'absence de sens, est encore considérée comme un fardeau, une malédiction jetée sur l'existence plutôt qu'une réalité radicale à la base de tous les objets de l'existence. S'il existait une réalité radicale, elle nierait toute illusion de réalité. Ainsi, cela a toujours été considéré comme quelque chose de loin de la réalité ; un néant abyssal, un concept abstrait, parfois largement mal perçu.

Le temps est une parfaite illustration de la réalité du néant ; il disparaît toujours, affiche une attirance constante vers l'annulation de toute existence durable. Cette caractéristique est l'impermanence. Avec le changement, il y a une création constante de nouvelles choses qui nous poussent toujours en avant, on ressent le besoin d'être dans le temps, d'avoir une sorte d'ancre dans une vaste mer. Même au repos, le changement s'opère, le corps continue à vieillir et on peut encore rêver. L'envie est alimentée en intensité par la peur de l'idée de finitude et on est donc piégé dans le temps. Le temps devient un fardeau interminable, agir devient une tâche de Sisyphe. Alors qu'on a annihilé presque toutes les références, on se préoccupe encore de savoir quoi agir, et en termes plus existentiels, comment vivre. L'individu est condamné, dans le temps, à faire quelque chose sans cesse plutôt que de ne rien faire, et ainsi le temps façonne son être comme un devenir incessant dans l'existence. Cependant, il existe un écart entre la pensée et l'action, entre la pensée et l'acte ; essentiellement un décalage dans le vécu, car avec le temps, qui est la distance, l'acte devient prémédité avec certaines anticipations. Quand on ne voit pas le néant en soi, on est forcément désorienté, nauséeux par l'existence. La peur est à l'origine de la séparation entre la pensée et l'acte, la mort et la vie et sa forme la plus profonde est la peur de n'être rien dans un monde apparemment plein de choses, mais sans sens. C'est comme une existence vide dans l'abîme du néant. Par la peur de la mort, de la finitude, du néant et spécifiquement à travers l'idée de la mort, on est conditionné à craindre la vie elle-même. Et ce faisant, on s'accroche à l'illusion de la vie avec un faux sentiment de sécurité.

Le temps comme changement semble ambigu avec ses caractéristiques opposées. L'impermanence décrit la nature éphémère du temps, mais aussi à cause de la peur du temps, du fait de ne pas le comprendre, il y a une répétition sans fin, une circularité due au désir d'exister éternellement. Pourquoi répète-t-on son passé? Peut-on vivre dans le présent sans les entraves du passé?

Dans le présent se trouve au fond une ouverture infinie, quelque chose sans début ni fin. L'être ne peut pas être saisi dans le temps, peu importe jusqu'où on remonte dans le passé ou jusqu'où on avance dans le futur, on ne peut percevoir le passé et le futur qu'à partir du moment présent. L'essence du temps est le présent. Le passé et le futur n'existent pas réellement, mais seulement en tant que concept dans l'esprit de chacun. Le présent du temps est simultané avec chaque point du passé et du futur. Dans le présent sont enfermées toutes les possibilités de tous les passés et futurs; il contient un nombre infini de possibilités. Quelle que soit la connaissance du passé que l'on puisse acquérir, elle est à jamais incomplète et en la transposant au présent, tout est sujet à des jugements erronés. Et ce que sera l'avenir est totalement inconnu si l'on met honnêtement de côté toutes les spéculations de l'imagination conditionnée. Si l'on veut prédire l'avenir pour son propre intérêt, cela signifie simplement qu'on est pris dans le passé; on désire répéter une expérience déjà arrivée, un souvenir du passé. Derrière l'expérience, source de connaissance et fondement de toute doctrine positiviste ou progressiste, se cache un profond désir d'autonomie, essentiellement une auto-identification à l'idée

de progrès et d'un but à atteindre. Le passé semble être considéré comme une base pour de nouveaux progrès. Le positiviste désire progresser grâce à des connaissances dérivées de la raison et de la logique de l'expérience sensorielle. Et, si l'on ajoute entre autres les théistes, voire les athées existentialistes, cette idée de progrès se limite encore au concept racine de volonté : volonté absolue, volonté divine, volonté de puissance, volonté de vivre, volonté de persister, libre arbitre, etc. Au fond, malgré tout, c'est une volonté qui veut toujours sortir du néant par le progrès, la liberté, le salut, etc. Par là, tout idéalisme du progrès est sujet à l'illusion ; s'éloigner de la réalité et se laisser aller à des illusions. Et lorsque cet idéalisme se propage jusqu'à devenir le paradigme principal ou majoritaire, il devient un conformisme aveugle. Non seulement dans les superstitions des religions organisées, ce désir d'indépendance est également présent dans la sécularisation impulsée par la raison humaine. Fondamentalement, le scientisme n'est qu'une autre forme de dogmatisme. Parce qu'une volonté n'est jamais libre, c'est une antinomie logique que d'appeler quelque chose *libre arbitre*. Il n'y a pas de liberté dans la volonté de l'arbitre, car la volonté repose sur les épaules du désir, même si elle peut donner l'illusion d'une liberté de choix. Lorsqu'on dépend de quelque chose, choisir une forme différente ne signifie pas qu'on en est indépendant. Alors, on préfère se faire croire qu'il existe un libre arbitre pour se sentir à l'aise avec ses décisions. Tout idéalisme du progrès est fondamentalement une forme d'illusion de l'esprit, une utopie inaccessible, car à sa base se trouve un effort égocentrique pour atteindre une liberté impossible et imaginaire. Il en va de même pour la ma-

nière de considérer le temps et l'histoire de la plupart des pays occidentaux, aujourd'hui mondialisée, liée à l'idée que le fondement de l'être humain est la volonté. Dans toutes les principales idéologies de la philosophie occidentale, qu'elles soient religieuses ou non, les questions de temps et d'éternité reviennent toujours au concept de volonté, une illusion du devenir.

Avec l'interprétation ouverte du temps, sans début ni fin réels, la vie est un fardeau infini, idéalisé comme un projet humain ayant un sens ou plus individuellement comme un chemin vers l'accomplissement du vide ; un gouffre sans fond avec une pile inépuisable de tâches à accomplir. L'existence d'une personne devient un processus de décharge de soi. Mais la nécessité de préserver sa vie nous rappelle sans cesse. C'est pourquoi on a peur de lâcher prise, par peur d'une fin réelle, et donc ainsi on rétablit le fardeau lui-même. C'est s'attacher soi-même avec sa propre corde. La nature du devenir incessant fait que chacun des actes qui effacent la dette rétablit une autre dette. Devenir par l'action se renouvelle dans l'existence tout en rétablissant son être dans le temps. Et encore une fois, on est coincé dans le temps. Même les gens qui parcourent le monde et semblent accomplir toutes sortes de bonnes oeuvres conventionnelles, renforçant la moralité, disant aux autres ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, finiront par se retrouver pris dans leurs propres misères s'ils arrêtaient de le faire. Il y a cette constante activité à faire autre chose que la compréhension de soi. On a produit un temps transitoire pour servir son devenir sans comprendre la nature ni de ce devenir ni du

temps. Alors, on vit comme une machine ou un cadavre sans vraiment comprendre pourquoi. La pensée, en tant qu'égoïsme qui s'élève jusqu'à la conscience de soi, est l'élan du temps qui dicte l'être et l'action de chacun. Tout ce qui sort de la pensée est soumis à la même nature évanouissante du temps ; l'impermanence définit la fragilité caractéristique du devenir. En fin de compte, de cendres en cendres, la poussière reste de la poussière. Et c'est un point commun à tous les êtres humains. Au fil du temps, l'existence d'une personne est déterminée par d'autres choses. Chacun est déterminé par son père, sa mère, ses croyances, ses possessions, ses connaissances, sa nation et bien plus encore. Pourtant, on s'accroche à ceux qui font partie de notre identité et qui justifient le sens de notre existence. Et c'est pourquoi la pensée est temps, comme étant dans le temps. En d'autres termes, l'existence d'une personne est conditionnée par des déterminations. Sous un autre angle, à chaque étape de sa vie, on fait du temps le temps psychologique puisque le temps prend un sens à travers la pensée, comme des repères sur l'espace temporel. On amène le passé à s'actualiser dans le présent et à le projeter dans le futur. Ainsi, le temps est pensé. Avec les deux perspectives à l'esprit, de l'universel au particulier et vice versa, la pensée est le temps et le temps est la pensée. Autrement dit, pour être, comme pour être dans le temps, on est obligé d'être en relation avec autre chose que soi-même, comme une dette envers soi-même, une maladie jusqu'à la mort. Certains utilisent le terme de *mauvaise foi* pour définir l'autotromperie qui se fait échapper à la réalité ; c'est-à-dire la croyance que l'existence d'une personne est déterminée par ses déterminations.



tions.

La vie devient un fardeau d'attachements et il semble n'y avoir aucune issue. Accepter ou rejeter quelque chose implique à la fois un attachement à cette chose, on est toujours attaché à l'image de cette chose, que ce soit une image qu'on aime ou qu'on n'aime pas. On continue de se tromper pour le confort plutôt que pour la vérité. Une croyance réconfortante avec laquelle il est plus facile de dormir en tant que forme de fausse sécurité à laquelle on s'accroche est toujours dans le temps, ce qui signifie temporaire et risque à tout moment d'être enlevée. La nature non permanente du temps gardera la peur et le chagrin à proximité. Dans un tel mode d'être, il n'y a pas de liberté puisque l'on est conditionné à penser et agir d'une manière prédéterminée. On est amené au sommeil, à l'autohypnose du confort plutôt qu'à se voir tel qu'on est. Dans la philosophie existentialiste, il existe une *volonté propre* qui est "vraiment" soi et si l'on échappe à une existence authentique, on est voué au désespoir. Dans le cas de l'existentialisme chrétien, les philosophes attribuent encore la négation de soi au respect de la volonté de Dieu. La transcendance du soi, sous la forme de la volonté de Dieu ou de la volonté propre, est utilisée pour décrire la relation du soi au monde en dehors du phénomène de conscience et le soi est donc à nouveau au centre. La relation du soi avec quelque chose, en tant qu'autodétermination, est l'exercice du libre arbitre du soi. Mais encore une fois, on revient à la volonté. Sans aucune illusion, par un sentiment de profonde honnêteté, il n'y a aucun moyen d'éviter de prendre conscience du néant. Conscient de la relation

corrompue avec la vie, l'existentialisme a clairement eu l'intention de s'éloigner de la mécanisation de l'homme, un effort pour sortir du gouffre dans lequel l'homme s'enfonce. Mais le néant ne peut pas se débarrasser du néant lui-même. Là où le soi est au centre, l'action est encore limitée par la pensée ou par le temps et le néant qui découle de la *bonne foi* qui est une forme de volonté, n'est qu'un simple concept d'un *néant relatif*. Dans ce schéma de choses, l'être dans le temps est essentiellement ambigu, jongle entre mauvaise foi et bonne foi, entre existence et néant, là encore des dualités sont en vue. En tant que tel, il n'y a pas de liberté réelle, mais seulement une liberté de choix spontanée face à un devenir incessant. Est-ce un être authentique ? La seule conclusion pragmatique qui en découle est la prise de conscience de l'enracinement profond de l'égoïsme. Le concept de néant de telles philosophies n'est qu'un néant relatif où le soi est toujours, même s'il est caché, dissimulé comme la volonté du soi. On se considère toujours comme un centre. C'est encore une vision très égocentrique de la réalité, où l'homme est toujours au centre de l'existence. Le néant est encore vu du côté de l'existence, avec le néant comme opposition à l'être ou à l'existence phénoménale et c'est pourquoi c'est un néant relatif. On voyage désespérément dans le temps à la recherche de ce qu'on est, mais une existence dans le temps ne révélera jamais l'essence de soi-même. Là encore, la raison humaine est poussée dans ses retranchements avec le paradoxe du néant où l'essence est vide.

Après toutes ces investigations, C constate que l'humanité ré-

pète sans cesse son passé. Cela peut prendre différentes formes, mais la source du contenu est la même, à savoir le soi. L'homme a lutté et lutte encore contre la vie. Face à la réalité du néant, C reconnaît une grande illusion sur l'idéal de bonté de l'homme. Tout semble inutile, et pendant un certain temps, il continue sa vie, se distrayant avec des moments de plaisir occasionnels. La joie passe de part en part sans coller et après, on a l'impression qu'elle n'a jamais été là du tout. C a progressivement perdu sa raison d'être. Mais, de tout son coeur et de tout son esprit, c'est-à-dire *seul*, il sent qu'il y a quelque chose de bien plus dans la vie que toute cette superficialité, ce désespoir. Le mot *sollus* signifie étymologiquement *tout, entier*. Ce sérieux le pousse à se demander : que signifie être bon si cela n'a aucun sens ? Il se demande : qui est C après tout ? C n'est après tout qu'un symbole et cela n'a rien de spécial. C est juste une manière de mener l'histoire. Et cette histoire n'est pas l'histoire de C ou d'un grain de sable, mais l'histoire de l'humanité. Alors, qui est l'expérimentateur de ces sentiments de néant ? Le penseur est-il séparé de la pensée ? Et si le penseur, l'expérimentateur, C devait disparaître ? Le néant, pour chaque phénomène, est le moment où l'existence retourne au néant. C'est l'essence de la finitude. L'existence n'est possible que par rapport au néant, dire que quelque chose est effectivement, équivaut à la négation de son néant. Quelque chose existe, cela signifie que ce n'est pas rien, cela a une forme, une relation causale avec d'autres entités. Mais c'est à retourner au néant, et cela signifie aussi qu'une chose est vide d'une existence inhérente. Il ne peut y avoir aucune chose ayant une existence véritablement indépendante et le temps

s'en assure avec sa nature non permanente. Une existence indépendante doit être hors du temps, éternelle, permanente, simplement parce qu'elle est sa propre cause et n'a aucune autre relation causale. La seule chose, si tant est qu'on puisse l'appeler ainsi, qui puisse avoir une existence indépendante ou une cause en soi, c'est le *néant absolu*. Mais le néant n'est rien, ce qui signifie, dans le sens concevable de la logique, qu'il n'y a rien qui puisse réellement exister par lui-même. Ainsi, l'existence ne s'oppose plus au néant ; il est fondé sur le néant. Le néant absolu dépasse l'opposition conceptuelle entre existence et néant. Alors que la réalité du néant est aussi réelle que l'existence d'une personne et peut être perçue à un niveau phénoménal par la conscience, la réalité du *vide* ou du néant absolu est une réalité transcendante de vérité au-dessus de la portée limitée de la conscience. La réalité ici est la perception de la vérité et pas seulement la détermination de l'existence par la conscience. On ne peut pas le voir dans le champ de vision ou dans tout autre champ de perception sensorielle, on ne peut pas l'accepter ou le nier dans le champ de la raison, et les ténèbres de l'ignorance le cachent. Le vide va jusqu'au dépouillement de soi, à la négation de soi. C'est la prise de conscience qu'il y a un vide dans tous les phénomènes, y compris dans notre propre conscience de soi. C'est réaliser que le fondement de l'existence est le fondement du néant. Avec le néant absolu, toutes choses sont vides d'essence. Cela dépasse le sentiment, la sensation de désespoir du nihilisme, qui est encore une vision du côté de l'existence comme un néant relatif ou une nihilité. Est-il possible de mourir à soi, à ce qu'on sait de soi ? Peut-on vivre avec quelque chose qu'on

ne connaît pas? Ou alors, on est condamné à répéter le passé, l'expérience, le connu, les souvenirs. En cela, il n'y a pas de véritable finitude et l'infini ne peut être saisi. Il est crucial pour son existence de savoir s'il est possible de mourir au connu en vivant. Car ce n'est que libre du connu que la vérité peut être perçue. Alors seulement, on peut vraiment se regarder soi-même, sans aucun préjugé.

## LE VIDE ET LA LIBERTÉ D'ÊTRE

Qu'est-ce qu'être ?

En creusant dans le vide, puisque rien n'a d'existence indépendante, il n'y a rien qui ne soit vide d'essence. L'origine conditionnée des choses découle d'un fondement de vide. Avec le vide comme fondement, ce qui se traduit par sans fondement, il semble soudain raisonnable de comprendre que l'absence d'origine est en réalité notre propre condition originelle. Cependant, le vide n'est pas quelque chose vers lequel on peut se tourner, ce n'est tout simplement pas une *chose*. Et le vide en tant que concept est lui-même vide. Il défie toute représentation, car le lier à quelque chose transforme sa réalité en un simple concept intellectuel abstrait. Le vide ne signifie pas seulement le néant abyssal du nihilisme, qui est un néant relatif. Il ne s'agit pas d'un sentiment égocentrique d'absurdité désespérée lorsque nos idéaux sont confrontés aux absurdités de la vie. Dans cette vie moderne, le néant relatif est la façon dont on se sent comme un rouage dans une machine artificielle, créée pour manipuler l'environnement dans l'idéal du bénéfice collectif ; l'homme a perdu sa raison d'être en devenant un simple composant de cette structure créée par l'homme, sans aucune liberté substantielle. Pour échapper à ce sentiment de nihilisme, on poursuit le désir d'oublier les absurdités de la vie, et

pourtant ce sentiment ne disparaît jamais vraiment. Il ne s'agit pas non plus de lutter contre sa condition par une volonté de pouvoir. Ni une observation égocentrique du néant comme concept de volonté de puissance, mais plutôt une prise de conscience authentique et irréfutable du néant comme réalité de soi. Cela signifie qu'être, c'est être avec le vide. Parce que dans le vide, dans lequel il n'y a pas de division, se trouve au fond une qualité de création où une chose peut surgir de rien pour exister. Cela peut paraître absurde à un esprit double, même le plus logique, mais un tel esprit est limité par la connaissance alors que le vide est du domaine de l'inconnu. Lorsque cet esprit est encore en activité, l'autre ne peut pas être perçu. Dans l'abîme, la néantité nie toute continuité à l'existence ; chaque chose est finie, paraît unique, isolée des autres. C'est pourquoi un tel esprit ne ressentirait que du désespoir. Dans ce cadre, la néantité est une idée du néant, il y a toujours une peur de cette abstraction du vide. Et la volonté de s'en échapper n'est que l'exercice du devenir. Encore une fois, on s'enfonce dans l'idéal du néant. S'il n'y a pas de continuité, qu'y a-t-il ? Il n'y a rien. On a peur de n'être rien. Ses caractéristiques de désolation et d'infinité créent des distances entre les choses ; des distances, c'est-à-dire du temps, qui ne pourront jamais être surmontées s'il y a un centre. Avec un centre, on est toujours isolé des autres êtres. C'est pourquoi il y a du désespoir dans cette solitude égocentrique. Pourtant, avec le vide, les choses, parce qu'elles sont toutes liées sur un fond sans fond, s'ouvrent à la rencontre la plus intime.

Dans la vision laïque et temporelle du devenir, qui est celle de la conscience, le néant est considéré comme une négativité, ce qui signifie un manque de quelque chose. Vu de cette façon, toujours vide, on a le fardeau de constamment remplir le vide de sens même s'il est sans fond. Dans le domaine de la raison, une chose représente la forme sous laquelle elle apparaît à celui qui y pense. En tant que telles, les choses sont souvent liées à leur finalité en relation avec la pensée de chacun. On peut voir l'importance de la pensée et que le culte de la connaissance façonne le sens des choses. Cependant, la pensée est limitée, tout comme la raison, qui, au fond, n'est qu'une partie de la pensée. Même dans sa vision la plus objective des choses, la réalité vue dans sa matérialité à travers la raison est toujours liée au subjectif dans la pensée comme une limitation de la connaissance, déguisée en objectif. Ainsi, encore une fois, tout est lié à soi, identifié à soi et le mode d'être des choses est défini à travers son apparition à la perception limitée du soi. En fin de compte, tous les domaines de la conscience, qu'ils concernent les perceptions sensorielles ou la raison, sont liés au subjectif de la conscience de soi. Au plus profond de l'esprit humain, si l'on est honnête avec soi-même, on voit que rien ne peut durer éternellement ; l'impermanence des choses est un fait. La possibilité de l'existence s'évase à jamais avec le temps et s'effondre en une impossibilité d'existence éternelle. Les montagnes, les rivières, les océans, les planètes, les étoiles et bien sûr toutes les inventions de la pensée ont le vide pour fondement et sont dépourvus d'origine phénoménale. Mais quand le vide est la négation absolue, y compris la négation de soi, où il n'y a plus rien à nier,



alors la négation du manque, de la négativité, du vide lui-même en tant que concept prend une dimension d'affirmation. C'est une négation absolue non seulement de la volonté qui est à la base de l'égoïsme, mais aussi du néant abyssal. Le néant est vidé de toutes ses représentations et ne s'oppose plus à l'être, contrairement à l'idée d'abîme. Le vide apparaît comme ne faisant qu'un avec l'être parce qu'il est la condition originelle de tous les êtres, un point commun à tous les phénomènes. En d'autres termes, le vide est tout comme tout ce qui existe est vide, et cela prend donc un tout autre sens. Le vide, c'est la chute des feuilles, l'éclosion d'une fleur, le lever du soleil, la pluie tombant des nuages, le vol d'un oiseau, le saut d'une grenouille, l'éruption d'un volcan, les vagues de la mer ou la brise du vent, plein d'enchantement, mais sans but inhérent, sans peur, sans évasion et sans recherche. C'est aussi le point culminant tragique des regrets et des remords de l'homme dans sa quête vouée à trouver un sens à travers ses idéaux ; tragique et regrettable à cause de son ignorance du vide. En fin de compte, tout idéal est voué à mourir dans le vaste océan du vide de sens.

Quand on regarde un objet, on reconnaît l'existence de l'espace. Il y a un arbre, et autour, il y a de l'espace ou il y a une maison, à l'intérieur, il y a de l'espace et à l'extérieur, il y a de l'espace aussi. Cela signifie qu'il ne peut y avoir de reconnaissance de l'espace sans la présence de l'objet. Ce ne serait qu'un espace vide, ici comme un vaste vide. Comme un vide dans l'esprit, il y a de la place pour qu'un objet existe. Si l'on considère l'observa-

teur comme son centre, toutes ses activités sont conditionnées par ce centre ; l'espace entre ce centre et ce qui est observé est la distance, c'est-à-dire le temps, la séparation dans l'espace entre eux. Le temps a ses limites et, en tant que tel, la connaissance réelle de ce qui est observé est toujours limitée par la pensée de l'observateur. L'esprit a toujours fonctionné dans les limites de ce centre ; c'est égocentrique, anthropocentrique, intéressé. Ce centre crée la distance ou l'espace environnant, ce qui suggère que si un centre existe, il y aura toujours du temps comme séparation avec ce qui est observé. On regarde à l'intérieur de la même façon qu'on regarde à l'extérieur, introduisant de nombreuses choses abstraites dans notre esprit, l'encombrant. Psychologiquement, le temps ne peut cesser que lorsque cesse le centre, ce qui indique le moment où l'observateur, le penseur, le juge, ou le soi ne doit plus exister. Ensuite, l'espace vide a une signification totalement différente ; un espace sans centre, un espace sans limitation, vide de choses, qui représente fondamentalement un état intemporel, sans aucune division. Il n'y a plus de distance puisque l'observateur qui est aussi le centre de référence n'est plus, alors il n'y a plus de séparation entre le *devrait être* et le *ce qui est*. Il faut de l'espace, il faut du vide, ce qui implique un cerveau tranquille pour observer. C'est seulement alors que l'on peut comprendre que non seulement le soi est vide, mais que le vide est notre être. La négation absolue devient une véritable incarnation, une affirmation. La perception de la vérité guide l'être ou plus exactement, c'est la perception de la vérité qui agit. La compréhension de la nature fondamentale du soi est la fin de toutes les actions en tant que résultat de nos réactions, ce

qui signifie tous les jugements, préjugés, goûts et aversions. C'est seulement alors qu'il peut y avoir une conscience qui n'est provoquée par aucun centre et, par conséquent, n'est limitée par aucune image projetée par ce centre. On peut véritablement examiner chacune de nos relations avec la vie sans les lunettes défectueuses de la pensée conditionnée. Cette objectivité illimitée est l'être subjectif réel d'une personne puisque le soi n'est plus. Tout comme l'essence réside dans le vide, l'être réel au-delà de la compréhension conventionnelle du soi émerge du non-soi. Il y a un caractère de transcendance dans la perception selon laquelle le non-soi est l'être, tout comme, en étant dénuée de sens, la vie a réellement un sens parce qu'elle est libre et au-delà de tout sens. Une chose réapparaît comme une substance, libre et englobant sa beauté infinie, en contraste avec la finalité limitée de la conscience de soi, centrée sur l'utilitarisme. Une chose est absolument unique lorsqu'elle a perdu tout point auquel elle peut être réduite, plus rien dont elle puisse dépendre, elle devient impossible à substituer à une autre. En pensée, on ne voit pas un poulet pour ce qu'il est, on voit un poulet avec une connaissance à son sujet, comme un aliment, comme un but ou comme un simple animal parmi d'autres avec des représentations limitées par la conscience. Avec la raison, le poulet est inconnaissable dans son intégralité ou dans sa complétude par soi-même. On ne peut pas voir toute la profondeur de ce poulet, de son voisin, de sa femme, de ses enfants ou de tout autre être ; Avec un but précis, on gênerait sa perception des choses. Une chose apparaît telle qu'elle est, en pure objectivité, sans préjugés et où l'inconnu se manifeste. Le vide balaie toute théorie illusoire de l'ori-

gine, et donc tous les idéaux également, libérant tout conditionnement de la pensée. La pensée ne peut pas atteindre là où il n'y a aucune cause. Il ne s'agit pas de la simple connaissance d'un objet par une connaissance rationnelle, mais d'une prise de conscience du vide de l'esprit qui ouvre la voie à l'attention et à la conscience, reflétant la liberté d'observation. Sans cette prise de conscience, il n'y aurait pas de perception de la beauté, car il n'y a pas de liberté de témoignage. C'est un être au-delà de l'existence, un état intemporel, ce qui le rend transcendantal. Et sans liberté, on serait à jamais fragmenté et il n'y aurait donc pas de bonté. L'être n'est *vrai* qu'en accord avec le vide, au-dessus de toutes les déterminations. Existe-t-on vraiment si l'on vit selon la détermination du but de la pensée? Et si l'on se comporte comme une machine programmée, que signifie faire le bien? La bonté n'est-elle qu'une préméditation? Peut-il y avoir du bien s'il n'y a pas de liberté?

Ainsi, plutôt que de choisir quoi faire inconsciemment, tout en étant constamment guidé par ses désirs, il faut d'abord s'interroger sur ce que l'on fait réellement. Si faire, qui implique l'actualisation constante de l'être, crée davantage de misère et rétablit toutes sortes de dettes envers la vie avec son devenir incessant, est-ce vraiment faire? En imposant davantage de restrictions et de limitations à la vie, ce faire devient un véritable non-faire parce que la vie devient plus chargée; le faire étant ici entendu de manière phénoménologique comme une étape nécessaire vers la liberté. Devenir par l'action incessante n'est en réalité pas vivre la vie, mais simplement exister parce que de cette façon, il n'y a pas de liberté

dans le faire. Même si l'on pourrait penser que l'expérience de l'action est ce qui définit la vie d'une personne. En devenant autre chose que la réalité de soi-même, on ne vit pas en réalité, mais on suit les traces autorisées des autres, qui ont probablement fait la même chose. Le cerveau devient systématique, ennuyeux, inactif; on peut être physiquement actif, mais psychologiquement, on est mort, enchaîné au passé. Qu'est-ce donc faire, donc être? Cela prend un tout autre sens lorsque la vie n'est plus un moyen pour quoi que ce soit. Dans l'ignorance, il semble y avoir une malédiction, une dette indépendante de notre volonté, car notre comportement est à la fois le fait de soi et non le fait de soi. Avec l'ignorance de la nature du vide du soi, nos actes sont toujours justifiés par une cause hors de notre portée. Il faut assumer la responsabilité de ses actes, mais ses actes sont liés à son conditionnement. Il faut s'élever au-dessus des circonstances et prospérer dans l'expansion, en thésaurisant la trompeuse liberté de choix. L'existence devient une continuation de quelque chose qui semble échapper à la détermination de l'individu et pourtant, l'individu est entraîné à maintenir cet objectif prédéterminé. Certains appellent cela le destin, le sort, les circonstances, etc. Pourtant, tout cela fait partie de la pensée. Contrairement à ce que l'on croit, la pensée d'une personne n'est pas fermée à elle-même. Le début de la pensée est le début du conditionnement de l'esprit. Comme le temps est toujours hors de portée, le soi est à jamais illusoire. Il est condamné à faire constamment mais rien n'est vraiment mené jusqu'à complétion. Au contraire, ce qui semble être l'inaction révèle plus sur la vie qu'on pourrait le penser, où l'on peut comprendre et être vé-

ritablement responsable de chacun de ses actes. L'inaction est la source de toute action sans effort, comme une source est la source du débit constant et naturel d'une rivière. L'inaction est l'action totale sans but et le non-action d'une action qui divise. Cette pratique réelle du non-faire n'est ni une pratique inconsciente sans conscience des conséquences, ni le résultat d'un esprit calculateur et rusé. Il a une qualité de cohérence par la négation absolue de tout faire dans un but. Comme un esprit complètement vide est dans un état d'inaction, où l'inaction est une action. Un esprit qui vit avec la beauté et ne s'y habitue pas, ne la déforme pas, ne l'emprisonne pas dans la cage ou dans le passé. Même une seule feuille ou un seul pétale de fleur exige notre attention. On peut connaître le nom d'une plante dans plusieurs langues, sans pour autant la connaître du tout. Tout comme une personne qui connaît tous les plats à base de poulet, mais qui ne sait rien du poulet, car cette personne n'a jamais vu de poulet sans aucun but. Ce n'est qu'avec l'attention, qui signifie soucier et est dissociée de tout objectif, que la beauté, l'unicité ou la liberté des choses s'ouvrent à l'esprit perspicace.

Dans l'unicité réside l'impossibilité de substituer une chose à une autre. Seulement dans le vide, quand une chose est dépourvue de toute finalité à laquelle se réduire, seulement quand elle n'a rien sur quoi s'appuyer, elle est unique, toute seule, avec sa complétude enfermée, c'est-à-dire en entier. Il n'y a pas deux choses identiques dans cet univers, tout comme chaque flocon de neige est vraiment différent l'un de l'autre. Physiquement, la position d'un

objet donné illustre ce caractère unique, comme n'importe quel point à la surface d'un morceau de papier. Dans un univers sans centre, chaque chose est le centre des autres. Toutes choses sont liées les unes aux autres, d'une manière ou d'une autre. Aucune chose ne peut naître sans une certaine relation avec toute autre chose. Ce n'est qu'avec un fond de vide qu'il peut y avoir une relativité absolue d'êtres absolument uniques. Avec l'*absolu* ici comme libre de toute limitation. Les relations d'une chose définissent sa dépendance, mais aussi son unicité. Autrement dit, ses relations avec toutes les autres choses englobent sa complétude. L'existence dans son ensemble est fondée sur le vide. Un peu comme l'histoire d'un carambolier un jour d'été. Le tronc et sa couronne peuvent atteindre plusieurs fois la taille d'une personne. De l'extérieur vers l'intérieur des rameaux, les couleurs des feuilles s'assombrissent en nuances, celles à maturité laissent la place aux jeunes feuilles pour obtenir plus de soleil. Comme un spectacle de couleurs dégradées, de la pointe légèrement rougeâtre des nouveaux bourgeons à une teinte jaunâtre pour finalement s'installer dans le fond vert persistant. Chaque feuille est différente par sa forme, sa structure et sa taille, tout en suivant un certain modèle d'autosimilarité. Les feuilles caduques tombent au sol, comme si leur fonction était terminée, piétinées, brossées pour brunir puis se dissoudre dans une partie du sol. Parmi les branches et les rameaux, des éperons fructifères roses ou des grappes de fleurs se mêlent à cette couronne de vert, telle une belle broche aux perles rose violacé de petites fleurs sur un manteau couleur jade. Gouttes d'eau saupoudrées de la dernière pluie, en équilibre au-dessus des folioles résistantes. De

douces brises d'air frais après les précipitations caressent toutes les parties de l'arbre, comme les vagues de l'océan lèchent le rivage. Des caramboles pendent sur les branches ligneuses, comme des pendentifs et de jolis ornements. Les oiseaux gazouillent sur les branches, les abeilles bourdonnent, les papillons flirtent avec les feuilles et les pétales. Des fruits petits ou gros, tous attendant de mûrir, d'être mangés par la souris, goûtant chaque fruit pour déterminer le plus juteux et le plus nutritif. Sans les abeilles et les papillons, il n'y aurait pas de pollinisation. Sans les fruits, il n'y aurait pas de souris. Sans la souris, il n'y aurait pas d'arbre, car les graines des fruits doivent être disséminées ailleurs pour trouver plus d'espace pour germer et pousser. Sans les papillons, il n'y aurait pas de chenilles et il n'y aurait pas d'oiseaux volant et gazouillant. Sans fruits, il n'y aurait ni insectes ni vers, ceux qui rendent le sol fertile pour le développement des racines. Sans les feuilles, il n'y aurait ni abri contre le soleil intense de l'été ni contre les fortes pluies de la mousson. On ne peut pas saisir pleinement toutes ces relations dans sa pensée; tout est infiniment complexe et évolue en harmonie dans l'immensité de l'interdépendance. Aucun mot ne peut englober pleinement cette diversité, cette complexité et cette infinité; une immensité d'abondance incorruptible. Un carambolier n'est pas seulement une entité unique que l'on peut conceptualiser; c'est ce qu'il n'est pas, ce qui signifie tout le reste. Pour que cela existe, il faut que cela soit en relation avec d'autres choses. Ses relations façonnent son être, sa beauté et sa liberté.

Et il n'y aurait pas d'existence si les choses n'étaient pas vides



d'une existence indépendante. Si un arbre peut exister seul, sans sol, sans eau ou autres choses, ce qui signifie qu'il a une nature inhérente, existerait-il de manière réaliste un arbre comme celui-là ? Cet *arbre* n'existerait certainement pas dans cet univers ; la chose la plus proche possible serait une peinture d'un arbre et même cela est lié à d'autres choses pour son origine. Toutes choses n'existent que par leur dépendance à l'égard d'autres choses. Ainsi, l'absence d'une existence essentielle sans dépendance, reflétée comme une interdépendance dans la nature, est la prémisse absolue de l'existence ; chaque chose qui surgit est nouvelle et unique en soi, s'affirmant avec ses particularités particulières. Il n'y aurait pas d'existence si les choses étaient par elles-mêmes, comme des choses fixes et statiques ; il n'y aurait pas de nouveautés dans un tel cas, il n'y aurait pas de vie. Les circonstances de la création ne sont possibles que lorsque les choses sont uniques, mais définies par toutes les autres. C'est-à-dire lorsque ses particularités distinctes sont enfermées dans ses relations avec les autres. C'est une négation absolue qui nie même la négation du néant, qui est une négation du non-sens et devient ainsi une affirmation absolue, une affirmation de toutes choses. En termes philosophiques, c'est la négation de la négativité ou, pour tout simplement comprendre, la négation de l'incomplétude intrinsèque de quelque chose. L'autonomie absolue se manifeste par une subordination complète à toutes les autres choses. En faisant de toutes les autres choses ce qu'elles sont, ou en d'autres termes en soutenant l'être des autres choses, comme une fleur l'est pour son arbre, l'abeille, le soleil ou l'oeil humain, une chose est unique et, en étant telle, est vidée

de son propre être. Ce n'est que lorsque l'être de toutes choses ne fait qu'un avec le vide qu'il est possible que toutes choses se rassemblent en une seule, même si chacune conserve son caractère unique, permettant la possibilité d'une création constante. Ce n'est qu'avec le vide qu'il est possible que toutes choses se rassemblent, quelle que soit leur distance dans l'espace ou dans le temps, et ne fassent qu'une. L'univers est l'ordre unificateur de tout ce qui existe. Cet ordre est à dissocier de l'ordre désordonné suscité par la pensée de contrôle, d'optimisation pour son propre intérêt ou pour toute autre raison. Ce genre d'ordre que l'on sait habituellement n'est pas absolument nécessaire, il pourrait être modifié, il pourrait dépendre d'autre chose, il dépend du groupe, de l'État, de quelque chose. L'ordre est-il quelque chose d'imposé? L'ordre est-il discipline, conformité de pensée? Non, c'est une interdépendance absolue d'êtres uniques unifiés dans le vide, non limités par les préférences et la conformité à un modèle de conscience de soi. Tout cela semble trop abstrait, pourrait-on dire. Serait-il plus utile de se demander : qu'est-ce alors que le désordre?

On pourrait penser que le désordre est le chaos, ce dernier étant communément compris comme un état de confusion désordonnée en opposition à l'ordre. Dans la métaphysique des religions monothéistes, le concept de *creatio ex nihilo*, qui signifie *création à partir de rien*, suggère que la matière n'est pas éternelle, mais a dû être créée par un acte créateur divin. Cela conduit à une double opposition entre *ordre* qui est la création de Dieu et *rien*

qui est le chaos. Encore une fois, c'est un écart entre l'existence et le néant. Dans ce schéma, Dieu est mentionné comme le créateur qui transcende ce dualisme, l'initiateur de la création, celui qui met de l'ordre dans un état de désordre. Ils ont dit que Dieu est ce sol. Cela semble être une tentative personnelle de mettre une telle immensité dans le concept de Dieu. L'émancipation illusoire du dualisme émane de l'idéal d'un dieu personnel, et pourtant, une telle immensité ne peut être personnelle et doit même dépasser l'universel. Alors, ce dieu n'est-il pas une projection de notre propre pensée? C'est peut-être pour cela que le néant est un tel tabou dans ces religions. Le chaos, dans son étymologie grecque, est ce qui est vide, et il n'a pas de réelle contradiction avec un ordre d'existence où les choses sont elles-mêmes vides; il n'y a pas de dualité ici. La fin du personnel, c'est le vide, et là, il n'y a pas de division, c'est l'universel, c'est l'ordre. Dans le fond du vide, même l'universel ou même le vide de l'espace y meurt, il n'y a même pas de séparation entre la vie et la mort, pas de séparation entre l'existence et le néant; cela n'a ni début ni fin. Alors, le chaos est-il vraiment désordonné parce qu'on ne saisit pas l'ordre inconnu qui se cache derrière? Parce qu'on ne connaît pas toutes les conditions initiales d'un système complexe, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'ordre. Une telle qualification de désordre n'est qu'une abstraction. Beaucoup pensent aussi que le désordre est la divergence avec l'ordre collectif d'une société bâtie sur la discipline et le conformisme. Il s'agit d'une dictature imposée aux masses et un tel ordre, aussi rationnel qu'il puisse paraître, est toujours limité par la pensée et, en tant que tel, ne peut être complet. S'il y a

conformité à quelque chose, il y a toujours obéissance et il n'y a pas de liberté. Peut-il y avoir de l'ordre sans liberté ? Si l'on se conforme à un certain ordre inventé par la pensée, on crée le désordre. Le désordre est perceptible parce que sa présence est ressentie existentiellement à travers le chagrin. La tristesse n'épargne pas certains cas, elle concerne l'humanité toute entière. En soi, le chagrin n'est pas simplement la conséquence de comportements s'écartant de l'ordre collectif ; c'est la conséquence de la recherche de sens elle-même. À mesure que des changements se produisent dans la nature, une évolution biologique se produit. Avec les connaissances pratiques et scientifiques, une évolution technologique se produit également. Ainsi, on accorde de l'importance aux idées, aux théories, aux philosophies, aux idéologies, etc. À côté de cette évolution biologique et technologique, il faut justifier l'importance du savoir par un sens auto-établi qui correspond à l'évolution de son psychisme. Mais a-t-on vraiment évolué psychologiquement ?

La présence continue de souffrance depuis les temps anciens jusqu'aujourd'hui est le fait que l'on n'a pas du tout évolué psychologiquement. Le trouble, c'est de penser qu'il y a une évolution psychologique, une continuité de pensée. Le désir de se réaliser, d'atteindre un but ou d'avoir un sens procure un sentiment de satisfaction, une sensation de sens à la vie, à soi-même, et pourtant, sa lutte sans fin pour l'accomplissement par le devenir est génératrice de chagrin. On a inventé l'idée qu'en fin de compte, à travers tous les efforts, on atteindra le but ultime, un sens à sa vie, qu'il s'agisse de l'illumination, du nirvana, de Dieu, du paradis, du suc-

cès ou de tout ce à quoi on aspire. On est tellement habitué à tout cela, et cela fait de cette recherche illusoire de sens une affaire accomplie dans la vie. C'est pourquoi la qualification de désordre est conventionnellement et socialement réservée aux seuls fous des asiles ou aux personnes les moins civilisées. Mais c'est justement à travers le propos évoqué par la pensée et le chagrin qu'elle génère que l'on peut discerner ce qu'est réellement le désordre. On veut un ordre personnalisé dans lequel on se sent à l'aise et en sécurité tout en évitant la douleur, qu'elle soit physique ou psychologique. Mais le cerveau est toujours en contradiction parce que le chagrin est toujours présent dans l'ordre qu'il s'impose. En fait, le désordre est un modèle d'incohérence dans le psychisme d'une personne ; c'est un esprit confus qui mène une vie confuse, inconscient de ses actions et de ses causes, tout en pensant qu'elle est ordonnée. L'ordre est de ne pas avoir de contradiction, et le désordre est là où il y a contradiction, comme lorsqu'on dit une chose et qu'on fait autre chose. C'est un fossé entre la pensée et la réalité, où il y a une division entre les idéaux et ce qui se passe réellement, qui est une division entre l'extérieur et l'intérieur. C'est la poursuite psychologique d'idéaux où l'on s'abandonne facilement à l'autorité des autres. La fragmentation intérieure affecte les actions extérieures. Il y a donc un mouvement de désordre, et il coïncide avec le mouvement de la pensée. C'est pour cela qu'une société corrompue et destructrice peut exister, elle a été créée et entretenue par chacun de ses membres qui y ont pris part et contribué, en la mesurant, en la comparant, en se conformant. Ce n'est pas un désordre qui meurt à mesure qu'on continue à donner une continuité au passé ; c'est

un désordre vivant, émouvant, corrompant, détruisant. Intérieurement, la construction des idéaux se traduit extérieurement par une tentative incessante de devenir autre chose que ce que l'on est. Devenir, c'est s'échapper de la réalité de soi, c'est le mouvement du désordre. L'un est la peur, et l'on veut s'éloigner de la peur pour devenir courageux. Le fait de suivre les idéaux inconsciemment sous la forme du devenir a établi un modèle d'attachement dans l'esprit. Le désordre est la fuite du chagrin qui est soi-même et une telle fuite provoque une confusion totale dans l'esprit. Toutes les larmes de douleur, les sueurs d'anxiété, les tremblements de peur ou le suspense d'espoir constituent le chagrin, et il semble bien exister chaque jour dans la vie consciente de chacun. Là où il y a attachement, que ce soit à un idéal ou à une personne, il y a peur, suspicion, possessivité, jalousie, anxiété, haine entre autres aspects qui constituent les symptômes du désordre ; c'est le reflet de l'égoïsme. Le désordre, c'est quand on s'oblige à vivre en conformisme avec la morale de la masse et en opposition avec sa singularité et qu'en étant tel, on est toujours susceptible de comparaison. La vie entière est devenue un continuum de mesures. Génération après génération, pendant des millénaires, voire plus, on a produit à plusieurs reprises le même schéma de désordre. Pourquoi a-t-on accepté ce modèle malgré toute la misère engendrée depuis si longtemps ? Pourquoi est-il si difficile de faire face au vide du soi ?

Peut-être s'agit-il de la construction de valeurs et de significations par la mesure, transmises de génération en génération, qui

est le processus de fragmentation de la pensée en cours. C'est devenu un aliment commun pour chaque être humain, chacun s'est conditionné aux schémas de pensée. La comparaison entre un esprit cultivé et un esprit primitif est un exemple d'une telle fragmentation ; cela conduit à la discrimination, au jugement et aux conflits. Le désordre a rendu le cerveau mécanique, répétitif, ennuyeux, sans acuité pour la perspicacité ou la percée radicale. Certains symptômes forts, comme la haine ou la violence, peuvent marquer le cerveau ; des traumatismes se forment et conditionnent à leur tour le cerveau à avoir peur. Bien sûr, c'est un gaspillage d'énergie totalement inutile et dénué de sens que d'être impliqué dans de telles activités. Un tel conditionnement ne fait que croître en force. On s'est conditionné à avoir peur et à rechercher l'assurance, quelque chose à laquelle on peut s'accrocher. Cependant, cela peut déclencher de la haine ou de la colère lorsqu'on le conteste. Le cerveau est devenu paresseux et il semble plus facile pour soi de chercher des exemples chez les autres et de reproduire ce que les autres ont fait. Il est facile pour le cerveau de se réfugier dans le passé, pourtant empreint de désordre. L'idée est que le passé, ramené au présent et projeté dans le futur, est la cause qui entretient le désordre. Le passé ici est le connu, avec toute la signification qu'il s'impose. Comment surmonter la fin du connu, du passé, du temps ? Parce que ce n'est qu'en mettant fin au connu que l'on peut briser ce schéma de désordre. C'est seulement dans la compréhension du désordre qu'il peut y avoir de l'ordre. Il ne s'agit pas de chercher aveuglément un ordre, pour ensuite l'imposer pour éradiquer le désordre. L'esprit peut-il réaliser qu'il est le

mouvement du désordre, non pas pour juger, non pour fixer, non pour se conformer, mais pour observer et comprendre?

Tout semble être en ordre, les arbres de la forêt, la baleine dans l'océan, le courant des rivières, les pluies qui usent les montagnes, le lever et le coucher du soleil, les phases de la lune, le mouvement des planètes et des étoiles, la germination au printemps et même quelque chose d'aussi destructeur que l'éruption des volcans. C'est l'ordre infini de la naissance et de la mort en tant qu'essence de l'univers. L'univers est en ordre, qu'il soit destructeur ou constructif, il est toujours l'ordre avec son caractère absolument nécessaire. La condition de l'existence de l'homme repose sur cet ordre. Seul l'homme vit dans la confusion, dans la contradiction, dans le désordre. L'ordre ne peut pas être créé par la pensée et ne peut être obtenu par aucun type d'effort, aucune sorte de lutte pour y parvenir, aucune sorte d'ambition. Ce n'est pas par la souffrance qu'on peut parvenir à un tel ordre. Les fleurs ne connaissent ni ordre ni désordre, elles sont simplement. Les arbres luttent pour exister, pour grandir, et pourtant ils ne connaissent ni chagrin ni peur. Et même le soleil brûlant ou la grosse tempête pourraient les détruire, leur mort est aussi leur ordre. Peu importe l'intensité et la prévalence du trouble, il n'a absolument aucun impact sur l'ordre englobant de la réalité. Même si de nombreuses choses sont apparues dans l'existence en raison d'une origine relative causée par le désordre, ces créations sont toujours soumises à l'ordre d'interdépendance de l'existence fondé sur le vide. Un char, même fait pour tuer en temps de guerre, est vide en lui-même, quel que soit



le but qu'on lui attribue et, en tant que tel, il ne connaît ni ordre ni désordre. Bien qu'il soit unique, lié aux matériaux et aux facteurs humains sous un certain ensemble d'origines dépendantes, même lorsqu'il est utilisé pour tuer, il n'a toujours pas d'essence inhérente. Le char, les tueries, la guerre font partie de la réalité alors que la paix, Dieu, le patriotisme sont des idéaux. Pourtant, leur existence n'est pas contraire à l'ordre ; le char est toujours vide, les massacres toujours dénués de sens, la guerre toujours inconfortable, source de division et tous sont soumis à certaines lois de la physique. Avec le temps, son existence plombera toujours, comme toute autre chose. L'ordre n'est en aucun cas perturbé et la nature se recalibrera. Ce qui est désordre, ce sont ici les idéaux ; de l'abstraction de l'intérieur, il s'est répandu vers l'extérieur, au point de s'entre-tuer. L'idéal de paix a donné naissance à d'innombrables guerres. Le désordre ne fait de mal qu'à soi, seul l'homme est triste. On souille la beauté, on pollue son environnement, on tue ses voisins et par là on se détruit soi-même. La dette est toujours plus lourde ; on rend toujours la vie plus chargée. Faut-il souffrir éternellement pour un idéal inaccessible ?

Tout cela pour les idéaux, et pourtant ces idéaux ne se réaliseront jamais à cause du désordre. Et les choses qui découlent du désordre, comme le char, sont encore essentiellement vides et, par conséquent, elles sont toujours sans conséquence pour l'ordre, minimales pour la diversité du cosmos. Ce n'est pas un désordre transcendantal qui peut perturber l'ordre en place ; c'est tellement limité, juste un simple trouble psychologique de la pensée. Le cha-

grin, aussi douloureux que l'on puisse ressentir, n'a pas d'impact sur la réalité sous-jacente des choses. C'est un ordre au-delà de la conception de chacun, sans rapport avec le modèle de pensée de chacun. Cela semble-t-il soudain inutile de demander à Dieu de l'aide, par la prière, pour soulager ses souffrances? Le désordre, c'est quand on fuit sa réalité, qui est le chagrin, et comme ça, on ne peut jamais résoudre le chagrin. Ce n'est pas une opposition, une dualité avec l'ordre unificateur de tout ce qui existe. Cela n'est possible qu'en tant qu'état psychologique qui consiste à nier la réalité et par là, le chagrin vient avec la pensée. Car si le désordre s'oppose à un certain ordre, alors cet ordre n'est pas complet. Tout ce qui naît de son contraire contient son propre contraire. Ainsi, l'ordre de la réalité n'a aucun rapport avec le désordre de chacun. Seul l'idéal d'ordre sort du désordre et s'y oppose. De la même manière, le bien n'est pas le contraire du mal, l'amour n'est pas le contraire de la haine et la liberté n'est pas le contraire du conditionnement. Ainsi, le désir de faire le bien n'est rien d'autre que la poursuite d'une illusion. Et le désordre, c'est qu'on vit constamment avec ruse, pour son propre intérêt, tout en prétendant faire le bien. Cela dure depuis d'innombrables années parce que l'on continue à vivre avec des idées et des connaissances, sans se confronter aux faits de la réalité. Il y a un isolement total dans le mode d'être de l'égoïsme, où les ambitions égoïstes sont déguisées en idéaux. La nature du désordre est qu'il amène la solitude dans un monde plein de choses parce qu'on s'est isolé et qu'il n'y a pas de relation, mais seulement des attachements. C'est comme aller à l'encontre du caractère unique inné de chaque existence, et

pourtant on ne peut y échapper. Quand on voit la tromperie de toutes les illusions de notre psychisme, on peut comprendre le désordre de soi-même. Avoir conscience du désordre, c'est-à-dire avoir conscience de sa propre inattention, c'est d'être attentif, c'est attendre. Les relations avec les autres s'imposent alors naturellement à l'attention au travers des rencontres les plus intimes.

La compréhension du désordre, c'est l'illumination sur le chagrin, c'est ne faire qu'un avec lui, voir à travers, en regarder la fin. En vivre la beauté et la laideur dans toutes ses profondeurs sans aucune attente, aucun jugement, aucune réaction. On peut se laisser emporter par ses engouements, être attiré selon ses désirs, faire preuve d'une intense ténacité envers ses ambitions, mais dans tout cela il y a un effort pour se détourner de son chagrin. Il n'y a aucune motivation à faire le travail sans objectif. On a peur d'affronter son chagrin, son vide, donc on est constamment à la recherche d'autre chose. Lorsqu'on se laisse emporter, il semble y avoir une sensation d'extase, qui est un sentiment d'être hors de soi, mais cette sortie de soi se fonde sur une volonté, toujours en soi, d'être autre chose que l'on n'est pas. C'est un devenir psychologique avec une cause, un but, un idéal fondé sur une exigence psychologique de sécurité. Par pitié, certains recherchent même l'immortalité. Mais, essentiellement, cette extase n'est qu'une auto-illusion, une auto-aliénation à l'idéal, intense et pourtant, d'une manière ou d'une autre, le but visé n'existe pas. On n'est pas vraiment sorti du soi conditionné, c'est juste sa continuation, son désir de trouver un sens. On désire l'extase parce qu'on veut s'échapper de soi-

même, mais on n'y parvient pas. Dans un tel cas, le mot *extase* reflète simplement le désir d'être hors de soi pour une expérience plus grande. Si le prophète de la montagne, qui est désordonné, obstiné, plein de désir de dominer, à la recherche de Dieu, est submergé de révélations de Dieu, alors ce Dieu n'est que désordre. Comme l'ordre n'est pas l'opposé du désordre, l'ordre ne peut pas venir du désordre et il n'y a ni perspicacité ni révélation, ni salut ni délivrance du chagrin. La drogue de l'auto-hypnose est-elle vraiment une perspicacité et une compréhension? On ne veut pas se pencher sur ses insécurités, mais on veut la sécurité. En échappant au chagrin, qui est notre réalité, peut-on trouver une fin au chagrin? Le besoin constant de sécurité, actualisé par un devenir incessant qui est l'évasion de sa réalité, renouvelle ses insécurités, car chaque étape de l'être qui concerne l'atteinte d'un objectif implique également l'angoisse, la peur ou le doute. On se sent coincé parce qu'il n'y a aucune valeur à voir ou à faire quelque chose sans but, on se méfie de la vie et cela devient un fardeau. Il n'y a aucune passion à faire quoi que ce soit, tout est pour autre chose, quelque chose à gagner. Le rapport aux choses est intéressé. Et si l'on n'obtient pas ce que l'on désire, on devient cynique et misanthrope tout en étant ambitieux. Rien est enduré, il n'y a aucune patience. On consacre son énergie à un idéal pour détourner son chagrin tout en passant outre la beauté de la vie. La beauté ici ne signifie pas les préférences conditionnées de ses désirs, mais la liberté sans but, sans condition. Ce n'est qu'avec la liberté d'observation qu'il existe une vie libre d'être témoin de la beauté des choses, où tout est passion.

Il ne s'agit pas seulement de liberté de volonté, qui est la liberté subjective fondée sur des choix contraints et conditionnés, et même la liberté de l'existentialisme athée entre dans cette catégorie. Au-delà des choix personnels, lorsqu'il n'y a rien sur quoi s'appuyer, on est libre de percevoir les choses et les actions qui découlent de cette perception ne sont subordonnées à aucun but. Étymologiquement, le mot *passion* signifie endurer. La vie avec toute la gloire, la renommée ou la richesse serait solitaire et vide s'il n'y avait pas de passion. La liberté ne se trouve pas à la fin, comme un trésor à la fin d'une quête, c'est la liberté de la passion en toutes choses, sans aucun préjugé de pensée, comme une conscience passive. De cette façon, le mot *passif* retrouve sa signification étymologique en tant qu'état d'être affecté par quelque chose ou capable de faire l'objet d'une action. Ce n'est qu'avec passion que l'amour inconditionné est et peut être la gentillesse. La passion n'est donc pas la projection de soi dans la fleur, mais l'éclosion de la fleur en soi. Il n'y a plus de désordre, plus de dépendance à l'égard de la connaissance psychologique, qui en elle-même n'est que la pensée de la réalité et non la réalité elle-même. C'est par la compréhension du chagrin et de ses causes comme nature du désordre, qu'il prend fin, et seulement avec sa fin, il y a la passion. Il y a un dépassement de la pensée avec son égocentrisme, son égoïsme et son anthropocentrisme, parfois déguisés en humanisme ou en théocentrisme, et quand la pensée voit la fin d'elle-même, l'esprit permet à *ce qui est* de se manifester dans toute sa plénitude. Alors seulement, on commence à voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, dans leur nature. Pas seule-

ment pour se tourner vers les choses immédiates par nécessité ou pour son plaisir, comme on en a l'habitude. Il s'agit de regarder sans choisir, sans espoir ni attente, au-delà des frontières conceptuelles des idées humaines, des idéaux et des valeurs attribuées, dont aucune ne peut englober l'incommensurabilité de la réalité. C'est la perception immédiate de la nature du désordre, ce qui signifie sa fin, sans plus le porter continuellement ni le construire de jour en jour, mettant même en lumière la couche inconsciente de la conscience de soi. Par la perception du désordre, c'est le vide de la connaissance conditionnée du soi par soi et par conséquent la négation de toute prétendue vérité de connaissance. C'est la *catharsis* absolue, le nettoyage de son propre désordre. Dans cette perception, on ne voit pas seulement la nature du désordre, mais avec sa compréhension, on s'ouvre à l'état d'ordre, du naturel des choses. C'est une qualité d'être tel qu'il est en soi, un trait de nature. La lumière du soleil, les vagues de l'océan, le brin d'herbe, le bruit de la mer sont d'un tel naturel; chaque chose est simplement, là où aucune pensée n'est impliquée. Le naturel de chaque chose est sa vérité d'être, qui est l'ordre. Dans cet ordre, dans cette liberté absolue, il y a une immersion totale de l'être dans sa plénitude, hors du temps, pas comme une extase temporaire, une transe ou un envoûtement provoqué par une drogue auto-induite pour une sensation plus grande, ces choses tant habituées. C'est la compréhension de la finitude de soi qui ouvre l'esprit à la vision de l'infini, de l'incommensurable, de la réalité. Tout comme une joie de vivre pour admirer au-delà de toute mesure un seul matin, ce qui ne peut se répéter, ce qui n'a jamais été et ne pourra plus

jamais être, quelque chose d'intemporel.

Là où la pensée voit la fin d'elle-même dans le vide, c'est-à-dire lorsque l'esprit touche le fondement du vide, on réalise qu'il y a une non-conscience aux racines de toute conscience. La conscience est ce qu'elle n'est pas, ce qui signifie que la non-conscience constitue le potentiel existentiel fondamental de toute forme de conscience. On peut voir clairement qu'avec un enfant qui prend vie, sa propre conscience est vide, où les souvenirs doivent encore être enregistrés, les idées doivent encore être formées, les habitudes doivent encore être façonnées, où il n'est pas possible de se regarder soi-même de manière réflexive. Le conditionnement de soi est la conscience de soi qui se construit à partir d'un fondement de non-conscience, tout en niant son vide, comme écrire sur une feuille de papier vierge ce qu'est censée être la vie, où l'on enregistre ses aspirations ou ses peurs et s'y tient. Mais cette non-conscience transcende à la fois les parties conscientes et inconscientes de la conscience de soi ; elle est libre et sans charge. Il existe un état d'incorruptibilité qui ne fait qu'un avec le vide, il est donc sans limites et qu'aucune pensée ne peut atteindre. Pourtant, toute essence existe par rapport à lui et de ce fait, il est complet, entier, c'est-à-dire saint, éternel, au-delà de tout phénomène transitoire. Dans cet état, il n'y a aucune peur de vivre ou de mourir. Avec peur, on fait de la mort la cause de la corruption et par là la vie doit être aussi une corruption. En tant que telle, la mort n'est que la fin d'une vie misérable et dénuée de sens ; la peur de l'idée de la mort conditionne la vie. Si l'on vit constamment avec le passé, vit-on

vraiment ? Il n'y a pas de vitalité là-dedans, car on préfère s'occuper des choses mortes plutôt que de regarder la vie au présent, de regarder son chagrin. La peur est à l'origine du fossé entre la mort et la vie ; il crée l'idée de la mort et par là crée sa propre idée de la vie. La mort n'est pas la fin de la vie comme on pourrait le penser, elle ne fait qu'un avec la vie. C'est seulement quand on meurt aux choses auxquelles on s'accroche qu'on meurt à son désordre, et alors seulement il peut y avoir la vie. Vivre signifie vivre avec la mort, mourir constamment au contenu de sa conscience et se libérer du connu. C'est l'anéantissement de toute illusion. La mort est devenue l'un des problèmes les plus redoutés de l'homme, car elle est devenue une idée. Mais ce qui est mort appartient au passé et ce n'est pas la mort, car la mort est une chose vivante. Seulement libre, on peut voir que la mort et la vie sont incorruptibles. Étant libre, on vit la vie et la mort et parce que l'on ne fait qu'un avec le vide, sans fondement et sans rien sur quoi s'appuyer, l'unicité pure et incorruptible de son être se manifeste alors comme une réalité dans la nature. Et cette subjectivité implique d'être le sujet subordonné à toutes choses, et non le sujet personnel conventionnel. C'est sans chagrin, car là où est la liberté, toutes ces relations offrent un abri au sujet. Et la force de la propre capacité du sujet à être, en tant que lumière venant de toutes choses, qui est son caractère naturel, est la même force qui fait que la nature ou l'univers soit ce qu'il est ; une existence réciproque les uns dans les autres. Seulement vide et libre, l'ordre est en soi. La fin de la pensée ici n'est pas la cessation de toutes les activités cognitives, mais la fin de l'influence de toute pensée en tant que réaction du passé, qui



sont des souvenirs et des croyances. Là où le cerveau est allégé et aiguisé, là où la pensée se voit dans le vide, elle devient un simple outil, un moyen de perception de la vérité à utiliser et à agir sur le champ de l'existence. Un esprit doté d'une telle conscience est un esprit sensible et intelligent dans lequel la pensée est immobile, n'agissant que lorsqu'elle le doit ; un esprit doté d'une qualité d'attention extraordinaire. Seulement avec un tel esprit, la passion est englobante, la beauté peut être perçue n'importe où et donc l'art est partout.

Lorsqu'on est vidé de significations et de préconceptions prédéfinies, on est confronté uniquement au domaine de la création ; un monde épargné par l'intervention de la pensée. C'est la liberté où la perception des choses n'est plus soumise aux théories personnelles et culturelles de l'homme, ce qui signifie l'abandon de toutes les vues, de toutes les théories. Alors, on ne s'occupe plus que de ce qui est, on accepte tout ce qui peut arriver. Même si l'on connaît quelque chose, chaque chose reste fondamentalement inconnue et nouvelle pour soi. On se réveille encore au jour le jour, avec le soleil qui se lève puis disparaît à l'horizon, sans se méfier de sa beauté diversifiée. Sans illusion, sans tromperie, sans désir d'une certaine expérience, on ne demande rien. C'est une conscience passive qui rend l'action sans effort. Seulement avec passion, tous les travaux deviennent un jeu et sans cause ni raison, la vie n'est pas un moyen pour autre chose. Il ne s'agit pas seulement d'un jeu pour distraire le fardeau de la vie, ni d'une pièce pour la satisfaction du divertissement. C'est totalement différent

du faire constant et incessant dans lequel rien n'arrive vraiment à son terme. Celui qui a une continuité désire la permanence et veut donc que l'expérience dure, se répète. Et parce qu'il attend une certaine conclusion, un certain résultat, il cesse d'endurer, d'éprouver. Pourtant, sans continuité, chaque coup de pinceau, chaque note jouée, chaque mot écrit, chaque rang biné, chaque fruit récolté, chaque repas cuisiné, chaque action a une honnêteté qui se manifeste comme une certitude sans la moindre prétention. Parce qu'il a une fin en soi, il n'y a ni jugement ni attente. Sans continuité, il existe quelque chose où le temps, c'est-à-dire le passé, le présent ou le futur, n'a aucun sens. Ayant une fin en soi, c'est-à-dire étant fini et complet, il n'y a ni hier ni demain. C'est au-delà de l'effort et sans chagrin, le corps peut être fatigué, mais il n'y a aucun dommage à l'esprit, plus de désordre. Il n'y a pas besoin d'expression, l'action est déjà l'expression où est la passion et donc l'amour. Une telle démarche est complète et parfaite en soi. Lorsqu'il y a de l'honnêteté et de la passion, leur exhaustivité réside dans l'action sans effort et non dans le résultat. Quand, vide d'une existence utile, l'action réside dans l'expérience et l'endurance même plutôt que dans le résultat de l'expérience. Là où l'action a sa fin, sans idéaux, sans attachements, sans attentes, quel que soit le résultat, il y a l'intelligence de la passion, de l'amour en jeu. Comme une oie des neiges vagabonde migrant, suivant le soleil, volant sans effort à travers les océans et les continents, sans crainte, traversant d'innombrables paysages, mais ne laissant aucune trace derrière son passage.

La légèreté d'être et de faire s'exprime avec des traits humoristiques. L'autodérision et l'humour ont un caractère de pardon qui n'est possible qu'avec le vide. Par clémence envers soi-même, elle relativise tous les poids sur les choses. Pourtant, rien n'est acquis, le microbe, la feuille, la fourmi, le son ou l'atome réclament toute notre attention avec une vraie spontanéité et sans but. Avec passion, le jeu supprime l'identification de soi à un but, il y a de la liberté dans l'enquête sur la vie elle-même. Une enquête sans angoisse, sans direction, sans objectif personnel en tête, sans égo-centrisme. Ce n'est pas que le fardeau ait disparu, mais le fait de le porter est devenu fluide. Lorsque chaque action a sa propre fin, sans aucune attente ni exigence, on est véritablement responsable de son action à travers sa persistance. Endurer sans réaction devient un loisir, avec un temps infini pour observer, apprendre, voir la réalité se révéler. Chaque action est véritablement nouvelle et créative, il n'y a aucun obstacle causé par le lourd bagage du passé. Dans une société où le passé domine, on peut jouer parfaitement un morceau de musique au regard de la technicité de la composition, mais il n'y a pas de création là-dedans ; c'est juste une machine d'enregistrement très habile qui reproduit la technique d'un morceau. La composition considérée comme un savoir figé ou une norme, ne donne aucune liberté et quand il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de joie musicale et l'obsession de la technicité et de l'originalité devient une torture. Mais la joie est essentielle et étant vide, elle est le fondement de la création et lorsqu'elle est là, la technique peut être surmontée avec la créativité de la passion et l'ingéniosité de la compréhension. Dans cette création, dans cette passion

se trouve la cessation de toute recherche et demande, et le fait de jouer uniquement pour le plaisir de la musique. Quand la joie de la musique est la joie de vivre, quand le soi n'est plus, il n'y a que la musique de la vie avec sa beauté unique. Une telle joie ne s'achète pas, aucun entraînement, sacrifice, prière ou argent ne peut apporter ce délice. S'il y a une ambition, la musique devient de secondes mains, ce qui en sort sont des sons reproduits, vains et ennuyants, toujours une simple et inférieure copie de quelque chose de mort. L'envie de répéter une expérience, aussi belle soit-elle, est toujours sous l'ombre du chagrin, avec la peur constante que ses idéaux ne soient jamais réalisables. En cela, l'attraction pour le chagrin ou pour le pouvoir est toujours superficielle parce qu'il n'y a ni sérieux, ni amour. À partir de cette souffrance, le christianisme vénère la douleur et non la passion, et il a donné au mot *passion* le sens du martyr de Dieu, et autour de lui se construit le pouvoir. Parce qu'on ne peut pas voir la joie, l'amour et la beauté, on ressent plutôt le chagrin et on l'idéalise. C'est tellement pitoyable, même sous la forme sublimée de la passion idéalisée comme la souffrance de Dieu pour l'humanité. Il n'y a pas de véritable souci de l'autre, mais seulement le désir de soumettre l'autre à la volonté de Dieu. Il n'y a pas de passion là où se trouvent le chagrin ou le pouvoir. La passion ne vient qu'avec la fin du chagrin. Il en va de même pour toute autre forme d'expression artistique ou tout autre acte de la vie. Au-delà et inspiré de tous les efforts artistiques, la plus grande source de l'art est la vie et l'art ultime est de vivre, là où les choses doivent s'emboîter.

## LA COMPASSION ET L'INTELLIGENCE DE L'AMOUR

Qu'est-ce que vivre ?

Quelle que soit la composition, l'invention, le livre ou l'édifice, aussi grandioses soient-ils, aucun d'entre eux ne touche à la véritable créativité, fondement de la création. La fleur de la joie qui s'épanouit de la passion lorsque le chagrin cesse ; elle n'a pas besoin de s'exprimer, son expression est dans son être. Il ne s'agit pas du tout d'expressions culturelles, car celles-ci restent toujours du domaine de la pensée avec ses préférences, alors que la passion est brute. L'exigence d'expression n'arrive qu'à l'état de contradiction. Certains peuvent aimer la musique classique occidentale, d'autres la musique folklorique orientale, tout est encore une question de conditionnement et les préférences sont les réactions de ce conditionnement. En outre, la luxure est souvent confondue avec la passion, la première étant souvent comprise comme une passion physique accompagnée d'un sentiment de désir irrésistible. Mais alors que la passion est vide, sans cause ni but et sans contradiction, la luxure est un désir que l'expérience se répète, continue, dure pour toujours. Il y a de l'intensité lorsque le désir s'identifie à l'idéal. À mesure qu'il devient durable dans l'esprit, la convoitise d'un idéal peut être extrêmement intense. Par conséquent, Dieu est souvent considéré comme le désir ultime où la soif de

quelque chose de plus grand et d'éternel veut supprimer tous les désirs temporels et éphémères. Pourtant, vouloir mettre fin au désir reste une contradiction, un désordre et, par refoulement, on se méfie des petites joies de la vie. D'un autre côté, approfondir le désir n'est pas un autre désir, car il n'a aucun motif; c'est comme comprendre la beauté d'une fleur, s'asseoir à côté d'elle et la regarder. Pour ne pas se méfier de la vie, c'est-à-dire ne pas s'habituer à sa beauté et ne pas déformer la réalité par peur de sa laideur, il faut de la passion. C'est une passion sans aucune ambition, sans aucun sens et pourtant infiniment intense. On ne peut pas percevoir la vérité sans passion. Ce n'est que lorsque le soi est vidé de tout son contenu, de toutes illusions, de tous mensonges, lorsque cesse sa centralité, que la compassion, qui est la passion pour toutes choses, puisse exister.

Contrairement à une idée reçue, le trouble psychologique n'est pas un cas particulier d'individus marginaux ou une spécificité d'une culture, mais l'état de l'humanité tout entière. Tout le monde finira par se rappeler de la néantité de tous les idéaux par l'appel éveillé de la réalité de la vie quotidienne. Comme un migrant égyptien de deuxième génération de foi musulmane tiraillé entre son idée de la bonté comme une épreuve constante de Dieu et la réalité de ses autres désirs mondains. Plus il essaie de faire du bien, plus il fait de malheur, plus il est perdu. Comme un pasteur protestant déchiré entre l'enseignement de la Bible qui dit que Dieu détruira le destructeur de la terre et sa propre église qui accepte les dons de riches industriels dont les activités entraînent une pol-

lution conséquente de l'environnement. Il abrite une intense volonté de punir le destructeur de la nature. Comme un homme politique partagé entre ses idéaux de progrès et la réalité de la façon dont les couloirs du pouvoir fonctionnent. Autant de tentations et de compromis auxquels il doit se soumettre tout en proclamant l'idéal du changement. Il n'arrête pas de dire une chose tout en faisant autre chose, s'embrouillant avec des mots qui n'ont plus aucun sens pour lui. Comme un juge de la Haute Cour qui condamne les criminels corrompus tout en réalisant son ignorance de la justice. Il ne peut plus continuer son travail et s'enfuit. Il part errer à la recherche de la vérité, mais il n'en trouve aucune, même après vingt ans. Comme un enseignant détaché et touché par le suicide tragique de sa mère et la mort imminente de son grand-père atteint de démence. Il est déchiré par sa propre lutte avec une vie sans réponses, mais il doit toujours enseigner à des étudiants désorientés et fragiles dans une zone défavorisée. Avec le suicide d'un de ses élèves comme mystère insoluble, l'école devient pour lui un effroyable terrain de désolation. Comme un immigrant coréen autrefois plein d'espoir, brisé par la lutte constante pour sa survie dans un pays étranger tout en aspirant toujours à l'idéal du rêve américain. Lui et sa femme doivent occuper de nombreux emplois pour couvrir les dépenses de la vie. La famille, y compris les enfants, doit dormir par terre, s'effondrant souvent sous la fatigue de la vie quotidienne. Par ses actions, il laisse entendre que la réussite dans ce nouveau pays est plus importante que la stabilité de leur famille. Et pourtant, il dit qu'il fait tout cela pour le bien de sa famille. Chaque fois qu'il tente une nouvelle aventure, elle semble

toujours échouer d'une manière ou d'une autre. Comme une Norvégienne troublée par l'image d'un père indifférent, négligent et divorcé. Alors qu'elle est mariée avec un homme, elle ressent toujours le besoin d'une quête d'amour et de sens et s'embarque dans une aventure romantique avec quelqu'un d'autre. Elle tombe alors enceinte et l'amant secret la quitte. Son mari reçoit un diagnostic de cancer et en meurt plus tard. Elle se retrouve sans personne à ses côtés. Comme un talentueux batteur de heavy metal coupé par sa perte auditive qui perturbe son but dans la vie. Mettre autant d'efforts pour devenir un expert dans quelque chose comme la batterie, pour ensuite tout perdre. Des sommes considérables sont consacrées à la restauration de son audition grâce à la chirurgie, mais il est incapable de retrouver les sons auxquels il est si habitué. Comme un voleur issu d'une famille de voleurs multigénérationnelle, qui entend un sermon sur le fait de ne pas voler, puis se retrouve fragmenté entre son gagne-pain et son sens de la moralité. Il garde les mots en tête, mais continue sa vie de voleur. Et il vit dans la douleur et les conflits intérieurs pour le reste de sa vie. Comme un père hanté par la mort de ses enfants dans un incendie accidentel causé par la négligence. Il se souvient constamment de son erreur, perd toute passion pour la vie et décide de se suicider pour se soulager de l'agonie intérieure et insupportable d'une vie pleine de regrets et de culpabilité.

On navigue dans les eaux troubles de la vie et on a du mal à trouver un chemin clair ; c'est la lutte pour trouver un sens à la folie et à l'absurde. S'accrochant à l'espoir au milieu d'une vie turbu-



lente, on essaie de trouver la paix dans le désordre. Lorsqu'on est confronté à l'absurdité de la vie qui écrase tout espoir et qu'on doit faire face au néant de ses idéaux, il n'y a pas de retour en arrière possible. Soit on s'échappe aveuglément vers d'autres idéaux pour oublier la réalité, soit on continue à poursuivre l'idéal perdu dans le désespoir. Quoi qu'il en soit, on sera éternellement en conflit, ce qui est complètement malhonnête envers soi-même. Et cet état de conflit éternel est souffrance. Cela s'exprime à travers le type d'émotions qui pèsent sur la conscience et façonnent les relations avec le monde qui nous entoure, comme si l'on devait porter tout le fardeau de l'existence. C'est au-delà de la tristesse, de la déception, de l'excitation ou du désir, c'est le désespoir où tout espoir est démoli. On sent que certaines choses ne sont pas résolues et pourtant ça se termine et c'est tout ; la fin semble vide. C'est une désillusion totale, un désenchantement. C'est un portrait douloureux et effrayant de la crise existentielle de l'homme, une crise de but. Le déni et l'auto-tromperie coûtent cher face à de dures vérités, et c'est le chagrin. Et en cultivant constamment le chagrin, pendant des jours et des jours, on perd la passion de la vie. La vie n'est-elle qu'une série d'événements douloureux ? La vie est-elle juste ça ? Né pour vivre dans le chagrin et ensuite mourir ? Est-ce tout ? Quand il n'y a pas de passion, la vie est vide, sans joie. Quand il n'y a pas de passion, on devient insensible à tout. Tout semble dénué de sens, et pourtant on ne peut s'empêcher de penser à sa misérable existence. Pourquoi ? Sans cause, on semble plongé dans le désespoir. Quand on est vulnérable, on peut être blessé. Pourtant, à cause de la réaction à la souffrance, on construit un mur

autour de soi, ce qui nous rend insensible. La vie semble dure et en y réagissant, elle nous rend cruel, méchant envers les autres, insensible aux choses et sans coeur envers la beauté. Le chagrin ne s'en va jamais, il est devenu désespoir ; une existence misérable d'un martyr pour une cause perdue. On a tellement été habitué à vivre pour une cause. Même quand on perd la passion, on a toujours envie de s'accrocher à une cause, car on ne peut pas lâcher ce qu'on s'est construit intérieurement. On a peur de n'être rien. Parfois, lorsque l'agonie est trop douloureuse, beaucoup décident de se suicider, mourant désespérément pour une cause perdue. La vie est-elle aussi maigre que quelques idéaux voués à l'échec ? Qu'y a-t-il pour l'homme sans cause ?

Ce n'est qu'avec la fin du chagrin que la passion vient. Avec passion, la sensibilité est là sans regret, sans attente, sans cause, sans espoir, sans remords. Ce n'est pas une formation pour être sensible comme l'étude des arts dans le milieu universitaire. Lors de l'entraînement, il s'agit simplement de cultiver la discipline, qui consiste à se conformer. Tout en étant vulnérable et sensible, il n'y aurait pas de blessure mentale, car la blessure n'est pas enregistrée. On reste vulnérable au monde et par là ouvert à l'incommensurabilité de l'existence. C'est la qualité de l'innocence qui vient étymologiquement de *innocere*, et cela signifie *libre de chagrin*. Et ce qui est exempt de souffrance est exempt de peur. C'est un esprit impeccable, vide des corruptions du conditionnement. C'est un esprit dans lequel l'observation est sans centre, où le soi avec son contenu réalise sa fin, où la pensée prend conscience d'elle-même. C'est

seulement alors que la vérité peut être perçue au-delà des mots. Et cette perception s'accompagne d'une action complète, partie intégrante de tous les aspects de la vie. C'est l'aiguisation de tous les sens, sans exception. Il ne s'agit pas seulement de la perception fragmentée et causale de ceux qui se disent artistes, scientifiques, hommes politiques ou philosophes, chacun étant isolé dans son propre domaine. Il doit y avoir la liberté d'aimer, et si l'on considère l'amour comme un idéal, un concept abstrait, à l'opposé de la haine, alors on est pris au piège de cette dualité et on continue à tuer. Même avec la plus haute intention de ne pas tuer et de ne pas blesser autrui, ce que commandent certaines religions, l'amour ne serait qu'un autre désir ou un souvenir du passé, tout comme les idéaux de bonté ou de paix, et en ce sens la misère doit s'ensuivre également. Les ombres et les pas de l'homme et de ses machines sont redoutés par d'innombrables êtres vivants. L'homme, étant l'animal le plus dangereux, tue depuis des millénaires. L'homme ne tue pas seulement un autre homme, mais aussi d'autres formes de vie. Un homme tire sur un autre ou est abattu par un autre à cause de ses idéologies. Certains tuent par plaisir, pour se divertir ou comme sport, d'autres tuent par colère, par jalousie, par peur ou par haine, et parmi eux, la plupart tuent sans le savoir en déléguant leur propre autorité au meurtre organisé provoqué par les nations avec leurs idéologies, leurs frontières, leurs dirigeants et leurs armées. Peut-on voir cette laideur? La laideur qui est soi-même. Celui qui tue le cochon pour le bacon, le rhinocéros pour la corne, l'homme pour les idéaux et même les grands et majestueux animaux comme les éléphants et les baleines. C'est plu-

tôt primitif, pourrait-on dire. En effet, l'homme est toujours soucieux de ses moyens de subsistance et de sa survie, non seulement parce qu'ils lui apportent de la nourriture ou une certaine protection, mais aussi comme moyen d'évasion morale ou de justification de ses actions laides. L'homme se cache derrière le groupe, la nation parce qu'il a peur, et pour échapper à cette peur, il essaie de la justifier par des idéaux. L'homme a un idéal d'amour pour la famille, les enfants, les parents et la nation. Mais aime-t-on vraiment ou pense-t-on aimer? On pense qu'on se sacrifie pour ces idéaux. Pourtant, en amour, il n'y a pas de sacrifice, tout simplement parce que l'amour n'a pas de cause. L'amour n'est pas un idéal. Ainsi, pour l'homme, gagner sa vie est une chose, ce qui est laid et la vie en dehors du travail en est une autre. On a l'impression qu'il faut travailler de manière insensible pour survivre, pour avancer, pour prospérer, en accumulant les assurances d'une certaine sécurité illusoire. En tant que tel, la plupart des humains n'ont jamais semblé vraiment aimer ce qu'ils font. Leurs actions semblent contredire leurs idéaux. Et tôt ou tard, chaque homme sera confronté à son néant. Parce que sans passion, il ne peut y avoir de sensibilité et de joie, et le travail semblerait toujours vide et dénué de sens.

Si l'on vivait du travail qu'on aime, ce serait une tout autre histoire, on comprendrait peut-être la totalité de la vie. Ne pas séparer l'artiste, le scientifique, l'homme d'affaires et tout le reste. Mais même cela n'est qu'une imagination et non la réalité de l'humanité. La réalité est que l'homme est devenu hypocrite, faisant

quelque chose de laid, de corrompu dans le monde quotidien, puis rentrant chez lui pour faire semblant de vivre en paix avec sa famille ; cela engendre le conflit et l'hypocrisie, une vie double, toujours divisée. L'homme semble avoir perdu le contact avec l'amour. Malgré tout cela, l'amour est aussi réel que la vie, aussi fort que la mort. Cela n'a rien à voir avec l'imagination, le sentiment, la luxure ou le romantisme, et bien sûr cela n'a rien à voir avec la renommée, le pouvoir, la position et le prestige. L'amour est aussi silencieux qu'un grain de sable, aussi puissant que les tremblements de terre, aussi calme qu'un arbre, aussi vivant que la forêt, aussi clair que l'eau, aussi vibrant que la mer, sans fin, sans début ni fin. L'amour est la fleur qui s'épanouit, le soleil qui se lève, la lune qui brille. C'est la substance du sol dans laquelle pousse la graine du bien, pour que la vie puisse être vécue. Avec l'amour, il n'y a pas de préjugés, pas de jugement, pas de direction, pas de but, pas de lien, pas d'attachement. L'amour est ordre, il dissipe toutes les illusions. L'amour est une chose vivante, qui n'appartient pas au domaine d'un passé mort, qui n'est limité ni par le temps ni par l'espace. C'est la passion de la vie dans son ensemble, indivisible. En amour, il y a le souci sans ambition, cette liberté accordée de faire quelque chose, de se soucier. C'est la grâce de la vie. L'amour est le souci de toutes choses, même de celui qui souffre, de soi-même jusqu'au reste de l'humanité. C'est la perspicacité qui révèle la nature du chagrin et, par là, sa fin, dissipant les ténèbres de l'ignorance. L'amour est la *raison* de l'existence, la *cause* qui n'est pas une cause, la dette qui n'est pas une dette. Ce n'est qu'avec l'amour qu'il y a la liberté d'observer, la liberté d'être témoin de la beauté et la

liberté de vivre heureux. L'amour, c'est la mort gracieuse et alors seulement il y a la paix, le fondement de la création.

Un rossignol doit voler et pourtant l'homme le garde dans une cage et le nourrit. Rebondissant autour de la cage à oiseaux où les ailes ne peuvent pas vraiment battre, il veut tellement voler, mais il ne peut que s'accrocher aux barres en bois et ensuite retourner au bâton debout. Des allers-retours, encore et encore, répétant ce mouvement, luttant contre ses ailes. Il n'a pas le calme d'un oiseau libre sur une branche d'arbre, même sous les gros nuages gris quand la pluie est sur le point de tomber. Il y a ce désir intense de liberté, pas le désir d'idéologies, mais la manifestation de ce qui est. Deux oiseaux qui s'appellent depuis deux cages séparées, ils ont besoin d'espace, ils ont besoin de liberté pour se rejoindre, d'espace pour le vol, un vol sans faille où aucune trace ne reste, allant avec le vent, migrant vers des terres invisibles et sans frontières. Chaque cri est un appel à la liberté, aigüe, faible, mais perçant, pas comme le son et le chant des oiseaux libres ; il est piégé dans l'isolation et toute la joie en a disparu. La mise en cage de l'oiseau est une réalité ; on se piège en emprisonnant l'oiseau. L'oiseau sait à quel point l'homme est cruel et il ne veut pas attendre. Il veut être le plus loin possible. Il finira par perdre sa force et mourra gracieusement, même dans une prison le séparant du paradis. L'amour est pour l'oiseau et, dans cette perception, l'amour est pour l'humanité. Dans cette observation, les pensées surgissent puis disparaissent et la pensée prend conscience d'elle-même, où le penseur n'est plus, seulement pensée. En regardant

sans attendre que quelque chose se produise ou sans attente, il n'y a pas de fin, seulement l'apprentissage. Il ne s'agit pas d'une accumulation mécanique de connaissances qui est toujours limitée et superficielle parce qu'il s'agit simplement de se souvenir et cela ne peut jamais percevoir l'incommensurable. Il a la qualité de vigilance et la sensibilité de la vitalité. Voir les choses sans mot ni nom, sans aucune réaction ; dans cette observation, il y a une grande passion pour la vie. En observant ainsi, on prend conscience de ses activités intérieures, où la pensée est observée jusqu'au bout. C'est voir ce qui est faux, c'est l'éveil de l'intelligence. Quand on est attentif à tout, à l'intérieur comme à l'extérieur, sans choix, mais alerte, alors naît la perspicacité.

Alors que les souvenirs sont généralement décrits en termes de concepts mentaux, exprimés par la façon dont les choses se présentent à soi-même, ils sont matérialistement réductibles au fonctionnement et aux caractéristiques des cellules cérébrales en constante activité. En tant que processus de la matière, le cerveau a été façonné pendant des millénaires, passant par d'innombrables vagues de mutations dans une seule direction. C'est la direction des schémas de mémoire, d'expérience et de connaissance qui est la répétition d'une expérience satisfaisante et l'évasion d'une expérience triste ; en d'autres termes, c'est le mécanisme du plaisir et de la peur. Et il fonctionne dans ce domaine depuis si longtemps que la plupart pensent que c'est la seule façon dont cela fonctionne. En tant que telle, la connaissance est devenue d'une importance suprême et la culture de la pensée est de-

venue la norme dans les sociétés modernes. Ce processus matériel dans le cerveau peut-il provoquer un changement radical en lui-même ? Si ce matériau en lui-même peut changer, ce sera toujours un processus matériel. C'est ce que l'humanité essaie de faire avec l'incrémentale idée du progrès. Un tel changement ne constitue pas un changement radical dans la nature du contenu ; c'est toujours dirigé, intéressé et, en fin de compte, fait toujours partie de la mémoire. La perspicacité ne fait pas partie de la pensée, ni de la mémoire. Le processus matériel, comme la pensée, a une cause parce que c'est un processus de la matière, un mouvement. À moins qu'une mutation vers une direction totalement différente se produise, à l'intérieur du cerveau, on peut penser que l'on a changé, d'un modèle à un autre. Pourtant, il ne s'agit pas d'un changement en profondeur, mais d'un changement superficiel, d'une modification. L'ensemble du mouvement est orienté dans une certaine direction et selon ce modèle, on fait des réformes et on pense qu'il y a une possibilité de changement progressif. C'est un mouvement qui implique non seulement le cerveau, le corps, mais aussi l'ensemble de la société, c'est-à-dire le reste de l'humanité, et dans une certaine mesure l'environnement. Et alors, on se rend compte que si le changement vient du processus matériel qu'est la pensée, alors c'est la même chose qui continue. Plus on s'interroge sur soi-même, plus l'enquête reste la même sans transformation radicale. Et s'il y a un changement, c'est un changement forcé qui n'est pas du tout un changement fondamental. Inventer puis poursuivre l'idéal de non-violence, alors que la réalité est que l'homme est violent, constitue un tel changement. Existe-t-il une



activité totalement indépendante du contenu du cerveau? Existe-t-il une activité qui ne soit pas le résultat d'une connaissance progressive, du progrès du temps, d'un souvenir du passé? Cet aperçu peut être le résultat de l'activité réelle du cerveau, et non d'un quelconque exercice de volonté. Existe-t-il dans le cerveau une activité qui n'est pas touchée par la conscience?

Donc, tant que l'esprit est dans le cadre de la pensée, il doit s'agir d'un mouvement de matière. La pensée est un processus matériel comme tout autre mouvement de la matière, avec action et réaction. On s'énerve, c'est la première réaction. Ensuite, la réaction à cela, la deuxième réaction est de nier la colère. Ensuite, la troisième réaction est d'essayer de la contrôler ou de la justifier. Et comme on ne peut pas contrôler, on redevient irrité. Et cela persiste, prenant différentes formes; une pensée n'est pas terminée, mais de nombreuses autres tourmentent l'esprit. Il continue à s'accumuler jusqu'à exploser, ou jusqu'à ce qu'on perde toute vivacité à cause de l'épuisement. Il s'agit donc constamment d'action et de réaction, tout comme la loi physique d'action et de réaction. L'oppression d'un tyran ou la révolte des opprimés sont également de telles actions et réactions. Peut-on voir qu'il s'agit d'un mouvement continu qui s'éternise? Quand quelque chose semble s'être terminé de manière trompeuse, une autre chose apparaît comme un nouveau mouvement. Alors, est-il possible pour l'esprit d'aller au-delà de la réaction? Si, encore dans l'ombre de la pensée, on pense qu'il y a une partie du cerveau qui n'est pas touchée par le contenu, alors on pourrait penser qu'il y a un dieu à l'intérieur,

quelque chose de surhumain qui opère malgré le contenu. Dans un tel cas, Dieu est une imagination du contenu, un idéal reflétant le désir de quelqu'un de quelque chose au-delà du contenu. Il ne s'agit pas non plus d'annihiler le mouvement de la matière ; l'idée selon laquelle la pensée voudrait se terminer par la suppression est plutôt insensée et, naturellement, elle ne peut pas réussir. Tout cela appartient encore au processus d'action et de réaction. Peut-on se révolter contre la pensée ? Le contenu se trompe lui-même et cela est similaire à de nombreuses vieilles astuces inventées par la pensée, sans rien de réellement nouveau. En termes de raison, elle est consciente de tous les tours qu'elle a joués, mais sinon, il y a évidemment un immense danger si elle est prise dans ces illusions, en pensant que l'imagination de Dieu est une révélation ou que cette pensée même doit être exterminée. Elle ne fait rien d'autre que révéler le même contenu alors que la perspicacité ne dépend pas du processus matériel de la pensée. Alors, une telle révolte contre la pensée est toujours soumise à la pensée, tout comme la réaction. La perspicacité est un éclair bien plus englobant que le mouvement de la pensée, et donc ce qui est ordonné peut agir sur la pensée, mais le désordre n'a aucune conséquence significative sur un ordre sans cause. De la même manière, l'amour ne répond pas à la haine et la haine n'a aucune action sur l'amour ; ils sont indépendants. Là où il y a de la haine, l'autre ne peut pas être. Alors quand ce processus matériel est en action, puisant sa force dans le contenu sans s'en rendre compte, l'autre ne peut exister. La perspicacité, qui révèle que le penseur est la pensée, peut-elle déclencher un changement fondamental ? La perspicacité, qui n'a aucune

cause, peut-elle agir, influencer et opérer sur le contenu même du cerveau?

Ce qui n'a pas de cause ou ce qui est vide peut opérer sur ce qui a une cause, mais l'inverse n'est pas possible. Ce qui a une cause ne peut pas agir sur ce qui n'a pas de cause, car s'il en était ainsi, il aurait une cause, ce qui invaliderait ce qui n'a pas de cause. Ce qui n'a pas de cause est incorruptible et ce qui a une cause est toujours limité et ne peut toucher l'autre. Apparemment, l'action de la perspicacité a un effet extraordinaire sur le processus matériel. C'est un flash qui modifie tout le schéma, l'utilise, dans le sens où il utilise les composantes de son langage comme la logique ou la raison pour fonctionner. Elle utilise les mêmes outils sans fragmentation, sans direction, sans réaction. Il s'agit de l'activité humaine totale et complète, et non seulement de la vision partielle de l'artiste, du scientifique ou du philosophe. La perspicacité n'est jamais partielle. Cela illumine le cerveau et il y a un changement complet dans son activité matérielle; le cerveau lui-même commence à agir différemment. La perspicacité qui est la source de cette illumination ne se situe pas dans le processus matériel; elle n'a aucune cause. C'est une énergie sans cause, et par là, c'est une énergie pure, non limitée par le temps, car la cause implique le temps. Le processus matériel qu'est la pensée agit dans l'ignorance, dans l'obscurité, ce qui implique du temps et de la connaissance. Le contenu lui-même est sombre, toujours limité. Néanmoins, l'existence même de la lumière va changer le processus d'obscurité. Ce flash n'est pas une lumière qui s'allume ou

s'éteint, car cela prendrait du temps. La perspicacité dissipe les ténèbres ; l'intelligence efface l'ignorance. Et la pensée, qui est le processus matériel, ne fonctionne plus dans l'obscurité. Par conséquent, cette lumière a mis fin à l'ignorance. Elle a dissipé le centre de l'ignorance, le penseur derrière la pensée, la source de fragmentation, le créateur des ténèbres, qu'est le moi. Ce serait une mauvaise question de se demander comment obtenir cette perspicacité, cela impliquerait une cause et deviendrait l'idéal de l'illumination et dès l'instant où l'on dit qu'elle est là, elle ne l'est pas. Ce centre, ce contenu qui est une certaine disposition du réseau des cellules cérébrales et qui se modifie d'une manière ou d'une autre. L'organisme psychosomatique est attentif, c'est-à-dire à la fois l'esprit et le corps. Par conséquent, les cellules cérébrales sont extrêmement silencieuses, vivantes, alertes et ne réagissent pas avec l'ancien. Autrement, on ne pourrait pas être attentif. Et grâce à cette attention, le cerveau n'est pas encombré et peut fonctionner sainement. Cette attention est silence, vide, et non une focalisation sur quelque chose de particulier, ni une préférence. De ce silence naît l'innocence et le cerveau peut fonctionner sans centre ; le penseur qui cherche son modèle n'est plus. Alors qu'arrive-t-il aux cellules du cerveau ? Ils enregistrent, mais il n'y a pas de soi, pas de *moi* ; la partie qui est *moi* des cellules cérébrales est anéantie. Ce n'est pas le produit du temps, comme le souvenir ou la connaissance, cette perspicacité est complète, totale. À partir de cette complétude, il peut y avoir une perception sans l'ombre d'un doute, et c'est donc la raison, l'intelligence en action. C'est seulement alors qu'il pourra y avoir l'éveil du cerveau, alors seulement

que l'on pourra avoir une relation complète avec l'ordre, et alors seulement que les graines de la bonté pourront pousser. L'amour est-il cette perspicacité?

C'est l'éclair de la perspicacité, l'étymologie signifie la vue perçante, la vue claire, en autres, la vue du coeur. Pourquoi n'est-il pas naturel que tout le monde ait cette perspicacité? Pourquoi l'amour n'est-il pas naturel pour tout le monde? Pourquoi l'homme n'a-t-il aucune perspicacité? Pourquoi cela ne commence-t-il pas dès l'enfance? Pourquoi n'est-ce pas possible pour tout le monde? Beaucoup de gens diraient que c'est à cause de l'instinct animal que l'homme riposte. Toutes les découvertes scientifiques, historiques et tous les archéologues ont exploré, et ils ont dit que biologiquement, l'homme a commencé à partir du singe. Certains disent qu'avant le singe, il y avait d'autres animaux et avant cela, la cellule, et avant la cellule, l'atome, et plus loin, peu importe. L'animal répond avec gentillesse si on le traite avec gentillesse, mais si on le traite avec haine, il va riposter. Si le commencement de l'homme est l'animal, alors l'homme a cet instinct hautement cultivé. L'instinct animal se manifeste clairement chez les jeunes enfants, et il semble tout à fait naturel qu'ils réagissent avec l'instinct animal. Mais le comportement de l'homme est aussi compliqué par la pensée. L'instinct animal est désormais mêlé à la pensée et la situation s'aggrave à certains égards. L'enfant dépend à la fois de ses parents et de la société, qui sont eux-mêmes dans l'obscurité. L'enfant est donc né pour être élevé dans l'obscurité. La culture de la pensée qui tente de dissimuler cet instinct animal a, de manière

contre-intuitive, accéléré l'intensité des mécanismes de réaction. Un homme en tue un autre à cause de ses idéaux, en utilisant ou en menaçant avec des armes qui peuvent probablement détruire une ville entière ou même une planète, et c'est bien pire qu'un loup tuant un lièvre. Comme l'animal répond à l'amour et à la haine, en tant qu'homme, on répond instantanément à la haine par la haine, tout comme une réaction naturelle semblable à la réaction de la matière. Cette réaction semble si naturelle, mais l'est-elle vraiment? On se demande encore pourquoi il n'y a pas d'amour dans la culture de cet instinct. Et c'est à partir de là qu'on a inventé l'idéal de l'amour. Un exemple est la pratique de la philanthropie, qui a été créée à partir de l'idée de l'amour de l'humanité jusqu'à la vertu chrétienne de charité. De nos jours, la philanthropie redonne aux exploités une infime partie de ce que le philanthrope a impitoyablement exploité sur les autres. On utilise l'idéal de l'amour comme une réponse, une réaction à la haine. Alors, la haine et l'idée de l'amour ne font-elles qu'un? Il ne peut en être autrement, car là où est la haine, il ne peut y avoir d'amour. Cet instinct de réaction est cause et effet alors que l'amour n'a pas de cause. Et dans cette réaction, aussi cultivée soit-elle, il n'y a que de l'hypocrisie et de la division. Pourquoi toute la société a-t-elle cultivé cette idée de l'amour? Cette idée s'exprime comme le redonner à la famille, à la communauté, au pays, à l'humanité et même aux autres êtres vivants. On avance dans la vie par la volonté, en fournissant beaucoup d'efforts pour accumuler, pour exploiter, puis on partage quelques miettes de pain avec les pauvres, les victimes. Peut-être que l'homme pensait que, comme les êtres

humains cultivent pour répondre à la haine par la haine, pourquoi l'autre ne peut-il pas également être cultivé, n'est-ce pas ? Comme autre exemple, la non-violence est cette cultivation, cette pratique personnelle consistant à ne causer aucun mal à autrui sous aucune condition, cette réaction systématique à la violence. On répond à la violence par une idée cultivée de paix, et cela reste une réaction. C'est comme l'homme qui cultive son humilité, un tel homme n'est sûrement pas humble. Par conséquent, l'amour peut-il être cultivé ? Il n'est pas cultivable de répondre à la haine par l'amour. On ne peut rien faire, l'amour n'est pas une réaction, ni une causalité. Ce n'est pas possible parce que tout le processus de cultivation dépend d'une cause. L'amour cultivé n'est qu'un idéalisme en tant qu'abstraction de l'amour, non réel. C'est comme un désir de paix alors que la violence existe. Et cultiver cette non-violence est la violence elle-même parce que c'est un défi soit de se laisser imposer par cet idéal, soit de réagir par la violence. Comme pour tout autre produit de la pensée, il tient jusqu'à ce qu'il se brise.

Bien sûr, la perspicacité n'a rien à voir avec toutes ces superstitions, cette piété religieuse, cette stupidité. Parce que la sagesse n'a aucune ambition, même si c'est ce qui anime les gens en matière spirituelle. Tout le monde court après l'image d'un moine vêtu d'une robe, mais c'est un esprit ennuyeux, car il se perd dans la connaissance du Bouddha et de l'illumination. Mais ce n'est que de l'ignorance, une idéalisation de la perspicacité, de la sagesse. Être moine est déjà quelque chose, mais faire carrière comme moine est encore pire, cela conduit à l'établissement de religions.

Frapper sur des gongs, chanter des sutras, prêcher le mensonge, aveugle à la beauté, un esprit ennuyeux qui ne s'accroche qu'aux images, aux connaissances, aux mots ou aux chants. Les moines occidentaux ou orientaux, même s'ils suivent Dieu ou Bouddha, n'en restent pas moins des adeptes. Suivre un sentier, une route goudronnée qui mène au gouffre. Tandis que la vérité ne peut pas être un chemin, elle est vivante, et non une connaissance, ni un chemin connu. Le chemin qui mène au coeur n'est pas extérieur, ce n'est pas quelque chose qu'on peut indiquer. Se regarder soi-même, c'est se retourner sur quelque chose qui n'a aucune forme. La perspicacité, une vue venant de l'intérieur ne peut pas provenir de la cultivation, de la pratique ou de la discipline ; ces choses font simplement partie d'un processus de conditionnement. Cela ne peut être qu'une carrière, une ambition, une volonté de puissance dans la spiritualité, un prétexte pour gagner de l'argent, se bâtir une réputation en promettant quelque chose de spirituel. La vérité absolue est le vide, qui ne peut pas être vraiment perçu lorsque la mort et la vie sont encore séparées, et ce n'est encore qu'une théorie, véhiculée par les mots des écritures, à laquelle les gens s'accrochent aveuglément. Nous devons comprendre que les choses existent, mais qu'elles n'ont pas de nature propre, elles se rassemblent toutes en raison des conditions. Il est impossible d'utiliser la pensée pour l'aborder à rebours. Car ainsi, l'approche du vide devient le contenu des techniques d'apprentissage et de cultivation, mais le contenu ne peut pas s'approcher du vide, du néant absolu. On ne peut pas utiliser un langage ou des concepts pour parler du vide. Ce n'est pas un seau vide. La perspicacité, c'est



voir la vie dans le néant, et non vivre dans l'absurdité et le désespoir. L'existence et le vide ne sont pas différents, l'existence est vide. Comme la lumière et les ténèbres, le vide est là lorsque la lumière est présente, les ténèbres ne le sont pas. Ou vice versa, si l'obscurité est là, alors la lumière n'est pas, mais le vide ne change pas. Toutes les choses sont vides, elles ne dépendent que les unes des autres, et c'est là leur origine dépendante.

Le chien est probablement l'un des rares amis restants de l'homme. La plupart des animaux sont terrifiés à la vue ou au bruit des humains. Le chien a été mangé, maltraité, soumis, chassé, utilisé, négligé, attaché, mis en cage et considéré comme une possession de l'homme. Pourtant, le chien ne semble jamais répondre à son maître avec haine, il peut se défendre lorsqu'il est acculé, et c'est naturel, mais il a toujours la plus profonde loyauté envers son soigneur, son soi-disant maître. Cette appréciation n'a aucun jugement. Est-il si stupide qu'il oublie tous les mauvais traitements? Est-ce parce qu'il ne dispose pas d'une conscience supérieure qui peut planifier et faire les choses pour une cause? Est-ce parce que le chien est à la merci de son maître? Même lorsque son maître n'a plus rien, pas même de nourriture ni aucune autorité et qu'il est rejeté par la société, le chien lui reste fidèle, toujours sans jugement. Un vrai ami. Cette amitié qui a la même racine étymologique que la liberté et cette racine est l'amour. Et l'amour est libre et indivisible. On a beaucoup à apprendre de cet ami qu'on a tant l'habitude de maltraiter. L'esprit de l'humanité a répondu à la violence par la violence, à la connaissance par la connaissance, etc.

Cet instinct semble si naturel. Pourtant, *quelqu'un* arrive et dit : est-ce vraiment comme ça ? Que quelqu'un ne réagit pas à la haine, que quelqu'un ne réagit pas à l'action, et donc qu'il en est indépendant. Et que quelqu'un dit qu'il n'est pas différent des autres tandis que les autres, qui répondent à la haine par la haine, disent qu'il est différent d'eux. Les faits montrent qu'ils sont différents et la présence de conflits et de fragmentations va de soi. Mais cette personne fait partie de l'humanité au même titre que les autres et donc les autres font également partie de la conscience de cette personne. Comment se fait-il qu'une partie de l'esprit dise que nous sommes différents les uns des autres ? Pourquoi cette division a-t-elle eu lieu ? Si cela est naturel, c'est-à-dire la haine, contre quoi lutter ? Parmi ceux qui répondent à la haine par la haine, certains voient néanmoins que cela n'a pas de sens ; ils voient que c'est faux. Il est tellement évident que les conflits et les divisions sont si peu pratiques pour la survie d'une personne. Ainsi, ils disent que l'instinct est à la fois naturel et non naturel, et qu'il devrait être différent. Tout comme la réaction de non-violence ou celle du pacifisme, la conviction que les différends entre nations peuvent et doivent être réglés de manière pacifique. Peut-on voir la division ? En effet, ils se battent encore avec des idées, avec des réflexions. Si les nations sont la cause de conflits, comment peut-il y avoir une paix dans leur existence ? C'est comme un homme politique, en compétition toute la journée, rentrant chez lui le soir, épuisé, prenant un verre pour se taire, pour calmer ses nerfs. Le conflit n'apportera ni la tranquillité ni la paix. Le conflit entraînera l'épuisement, et l'épuisement peut se traduire par silence ou paix, mais ce n'est pas et

n'est qu'un sursis. Ou bien, quand on est épuisé, en regardant la plage et la mer, il y a une grande beauté, et cela absorbe l'esprit pendant un instant limité. On pense que c'est du silence, mais c'est quand même artificiel. Le silence n'est pas quelque chose d'extérieur. Toute forme d'incitation au silence est artificielle et donc momentanée. Ce silence ou cette immobilité n'est que la fin temporaire du bavardage d'un esprit désordonné; c'est encore un silence touché par le temps. Le temps est mémoire et si l'on donne une continuité à ce sursis, par désir de le faire durer, alors, il devient simplement un autre jouet, un autre truc de la pensée. La tranquillité n'est pas l'acceptation du chagrin, mais la fin du chagrin.

Pourquoi la perspicacité n'est-elle pas présente pour tout le monde dès le début? Premièrement, il semble naturel à la plupart des gens que les instincts animaux prennent le dessus. Parce qu'ils ne voient rien d'autre que leur propre obscurité. Et le soleil ne choisit pas où briller. Dans le noir, pointer du doigt le chemin n'a pas d'importance, car on ne peut même pas voir. Alors, veulent-ils s'en sortir? Sont-ils réellement conscients de l'état dans lequel ils se trouvent et veulent-ils délibérément en sortir? Ils n'y peuvent rien, ils ne peuvent pas échapper à ce schéma. La vérité n'intéresse pas grand monde. La plupart des gens refusent de voir plus loin que l'expérience des sens. Ils ne peuvent déduire que ce que leur conscience leur permet. Ainsi, ils tirent des conclusions sur leurs expériences et ce qu'ils veulent, c'est se divertir. Toute la vie, ce mouvement est une accumulation constante de connaissances

ou autre, et cette accumulation est l'obscurité. Cela signifie qu'ils prennent constamment le mauvais chemin, encore et encore, tout le temps. Ainsi, en vivant dans l'obscurité, on a créé une division dans sa pensée. Et le mouvement qui veut vivre constamment dans un état sans division est toujours le mouvement des ténèbres. Peut-il mettre de côté la division tant qu'il est divisé? Non, bien sûr, ce n'est pas possible. Alors, que faire? Cela revient à quelque chose qui est : peut-on écouter avec ses ténèbres? Dans l'obscurité, qui est constante, peut-on écouter ce *quelqu'un*? Si l'on n'y parvient pas, on est condamné. On vit perpétuellement dans l'obscurité, et il y a une voix dans le désert et écouter cette voix a un effet extraordinaire, même dans l'obscurité. La voix qui s'apparente au murmure d'un grain de sable. L'écoute atteint la source du mouvement. On a joué à toutes sortes de choses dans sa vie, on a fait tout ce que les êtres humains ont inventé ou sont en train d'inventer. En s'observant et en s'écoutant sans réaction, on voit qu'il n'y a qu'une seule chose, qu'il y a cette obscurité constante et que l'on agit dedans, dont le centre est le soi. On l'a vu logiquement, intellectuellement, scientifiquement, philosophiquement. Tout au long de la vie, le mouvement d'une personne est une accumulation constante dans l'obscurité. Ce qui est drôle, c'est que certains pensent que grâce à l'accumulation, ils peuvent arriver aux plus hauts endroits et ensuite sortir de l'obscurité. Bien sûr, c'est toujours le mouvement des ténèbres et un tel mouvement ne peut jamais sortir de lui-même. Et ainsi, on a vu la rationalité de cette déclaration, de cette voix, à tel point qu'on ne peut même plus argumenter contre elle. Et, dans ce désert sans espoir, une voix dit qu'il

y a de l'eau. Il faut réaliser que ce mouvement constant dans l'obscurité est notre vie. Ce n'est pas de l'espoir parce qu'il ne reste que cette énorme obscurité et que l'on est là et cette prise de conscience a une action immédiate, un effet immédiat. Ce n'est pas de l'espoir ; il n'y a plus rien à quoi s'accrocher. Pourtant, personne ne semble l'admettre. Parce que cela signifie que l'on a atteint la fin de tout espoir, même son espoir est après tout dans l'obscurité. Cela signifie que la réalisation de cela est la fin du devenir. Et que quelqu'un dit : c'est naturel. Est-ce qu'on écoute la voix silencieuse ou est-ce qu'on s'accroche encore à cette voix, aux mots ?

Le silence n'est pas l'absence de son mais le début de l'écoute. L'écoute non seulement des bruits extérieurs, mais aussi l'écoute du centre de la production sonore, de sa subjectivité. Dans ce silence, l'écoute révèle ses propres sons ; les bruits du coeur, de la respiration, de la pensée. Ces sons passent constamment, mourant à mesure qu'ils vivent. Ils ne restent pas parce que rester n'est pas quelque chose qu'ils semblent faire, ils ne le peuvent tout simplement pas. Pourquoi lui donne-t-on une continuité ? Qu'est-ce qui a fait le bruit ? Tout son vient du silence et part en silence. Un son a besoin de mourir, il a besoin de silence. Et toute répétition artificielle de ce son n'est pas cela, il est déjà parti, c'est seulement une coquille vide de ce son. Dans cette écoute, il n'y a pas de son, car après tout, l'écoute ne s'entend pas. Peut-on écouter la fin de ces sons ? Pour l'esprit désordonné, le silence devient un moyen de rétablir l'ordre ou d'échapper au désordre ; un silence artificiel est alors imposé au désordre. Le silence qui se trouve entre deux

bruits n'est pas un silence, juste un simple répit. On est tellement préoccupé par l'idéal du silence plutôt que par le véritable problème qu'est l'esprit agité. Si la base du silence est l'harmonie ou l'ordre, alors lorsqu'il y a la compréhension de la disharmonie ou du désordre, le silence peut en découler naturellement. Peut-on gérer ce qui est et non ce qui pourrait être ? La pensée elle-même doit être immobile, ses sons doivent avoir une fin pour que le silence existe. Ensuite, tout le reste suivra avec le temps. Peut-on écouter les sons de sa pensée sans s'en éloigner ? Peut-on regarder le conflit ? Parce que le conflit est un désordre. Le conflit, ce sont les contradictions de la pensée, les jugements, les meurtres, les guerres et tout le reste. L'esprit, sachant ce qu'est un conflit et ce qu'il produit, peut-il mettre fin au conflit ? Être avec cela et le regarder sans attente, écouter avec attention ces sons, car le conflit ne peut se terminer qu'avec sa compréhension. En fin de compte, tout est sonore et on a ses sons. Le silence donne l'espace pour écouter tous les sons. Si l'esprit d'une personne dispose d'un espace, alors dans cet espace, il y a le silence, et de ce silence tout le reste vient. On peut écouter et prêter attention sans résistance. Dans cette écoute, il y a une vision à travers les faits et perçant les préjugés, il y a de l'exhaustivité. C'est le silence d'où toute pensée peut surgir parce qu'elle n'est pas censurée, jugée, supprimée, évitée ; il a un espace pour la compréhension. Le silence est toujours présent et la pensée ne l'est pas. La pensée appartient toujours au passé et ne peut en aucun cas entrer dans ce silence. Le nouveau ne devient ancien que lorsque la pensée le touche. Toutes les religions disent que cette division existe : *dieu et fils de dieu*. Et ils disent que cela

peut être surmonté. Ils essaient de mettre cette voix silencieuse dans un temple. Mais s'agit-il simplement du même schéma qui se répète encore et encore? Cette idée ancienne, probablement présente dans les religions juive et indienne, suggère que la manifestation du plus haut se produit occasionnellement. Est-ce le privilège de quelques-uns, de l'élite? Si c'est une exception, alors c'est complètement idiot, c'est un jeu enfantin, comme grimper sur une échelle. Pris dans une pièce pleine de noirceur, on peut inventer quantité d'images et de jeux idiots. On peut voir des images, mais on ne peut pas voir la beauté sans perspicacité, sans compassion, sans amour. Ceux qui poursuivent la carrière de la spiritualité ne sont pas humbles. Il n'y a pas d'autre humilité que le véritable anonymat, hors du silence. Ce n'est pas un acte pour cacher le nom, mais que le nom n'ait plus aucune importance. Les vaniteux sont toujours vaniteux, même s'ils revêtent le vêtement de l'humilité à travers la cultivation. Le soi-disant humble serviteur de Dieu, le pape avec ses vêtements blancs, étant à la tête de toute une structure de pouvoir et de culte, est d'une telle tromperie ingénieuse. Le dieu qui accompagne tout cela est le désordre, le souvenir d'une idée ancienne, et non l'être vivant.

En fin de compte, peu importe qui l'a dit. Soit ce *quelqu'un*, soit quelqu'un d'autre. Quand il y a perspicacité, il n'y a pas de division. Il ne s'agit pas de « votre » perspicacité ou de « ma » perspicacité, c'est la perspicacité. En cela, il n'y a pas de division. Il a une perception selon laquelle il existe un mouvement différent, qui n'est pas dualiste, dans lequel il n'y a pas de division. Dans ce mouvement,

la lumière et les ténèbres ne sont pas divisées, pas de ténèbres comme ténèbres, pas de lumière comme lumière, ce qui n'est ni l'une ni l'autre. Ce mouvement qui n'est pas du temps, ce mouvement n'engendre pas la division, ce mouvement sans fin depuis le *sol du vide* qui n'est ni dieu ni fils de dieu. Ce mouvement englobe l'homme, la matière et tout ; seul ce mouvement l'est. L'esprit peut-il être de ce mouvement ? Parce que c'est intemporel, donc immortel. En cela, la mort physique n'a aucun sens, car il n'y a pas de division. S'il n'y avait pas de mort, il n'y aurait pas de vie car la vie serait statique. Vivre c'est mourir et mourir c'est vivre. Mourir avec grâce, c'est vivre avec grâce. Mourir en division est-il gracieux ? Vivre dans la division est-il gracieux ? Dans l'état actuel des choses, pour l'homme ordinaire, la vie semble pleine de douleur, de chagrin, de perte et trop courte. Et la mort est devenue difficile de nos jours, l'homme veut emporter avec lui des responsabilités et des idéaux lorsqu'il meurt ; la mort est désormais un problème. Pourtant, la grâce de la mort est la grâce de la vie. Dans ce mouvement immortel, qui n'a aucune cause, est abolie la plus grande peur de la vie qui est l'idée de la mort, comme est abolie la division entre la vie et la mort. On a effacé toute la sensation de se déplacer dans l'obscurité. Il y a ce mouvement, tout en émerge et y meurt. Quelle est alors la signification de l'homme avec toutes ses luttes, toutes ses souffrances ? C'est naturellement insignifiant, rien. Il est dans les ténèbres et la signification ne peut surgir que lorsque les ténèbres sont dissipées. L'esprit de celui qui possède cette perspicacité a dissipé les ténèbres et a acquis une compréhension du fondement d'où émerge un mouvement sans temps. Ainsi, cet esprit



lui-même incarne ce mouvement. Cela mettrait de l'ordre dans le cerveau, physiquement et mentalement. Cette perception même doit avoir un effet extraordinaire sur le cerveau. On a vécu dans la peur, puis soudain, on voit qu'il n'y a pas de division et on comprend tout cela. On a touché le sol, et on voit tout cela non seulement verbalement ou intellectuellement, on le voit comme une formidable réalité, celle de la vérité. Comment cela affecte-t-il la vie quotidienne?

Quand on endure dans le chagrin jusqu'à sa fin, l'action a eu lieu. Une action totale a eu lieu, qui met fin à cette tristesse. La tranquillité ou le silence n'est pas quelque chose là-bas, ailleurs, très loin, mais c'est là où n'est pas le bruit du soi. En vivant sur cette terre, notre vie quotidienne est une agression constante, ce devenir éternel, et tout ça a disparu. Quelle chose extraordinaire s'est produite. Cet esprit doit être complètement différent. Or, que fait ou ne fait pas un tel esprit dans un monde plongé dans les ténèbres? Assurément, cet esprit ne fait rien; il n'entre pas dans le mouvement de ce monde, qui est le mouvement des ténèbres. Et pourtant, il existe une constance qui n'est pas simplement statique, comme l'est une vague sans fin. Le mouvement du sol est totalement libre, et ce n'est pas un mouvement du devenir. L'ordre de la pensée, lorsqu'il est rationnel, est en ordre. Mais en contradiction, l'ordre de la pensée s'effondre, il a atteint sa limite, qui est aussi la limite de la connaissance. La pensée travaille jusqu'à atteindre une contradiction, et c'est la limite. L'esprit n'étant rien, n'étant pas une chose, et donc vide de connaissance, est constam-

ment imprégné par la qualité de la perspicacité, qui ne peut être limitée par la pensée. Alors, si dans la vie quotidienne d'une personne règne un ordre complet, dans lequel il n'y a aucune perturbation, quel est le rapport entre cet ordre et le désordre de l'homme ? Ce mouvement silencieux d'ordre, de ce quelque chose d'extraordinaire, peut-il affecter la vie quotidienne du reste de l'humanité, quand on a un ordre psychologique intérieur ? La vraie question est alors de savoir si un être humain dans sa vie ordinaire peut être semblable. Parce que si ce n'est pas le cas, l'universel ne sert à rien. Pour l'homme ordinaire vivant dans ce monde, quelle est sa relation avec cet esprit ? Absolument rien, car lui vit dans les ténèbres et dans la division et l'autre non. La relation ne peut donc exister que lorsqu'il n'est plus dans l'obscurité. Et donc il n'y a pas de relation. Mais maintenant, il y a une division entre l'homme ordinaire et ce *quelqu'un* qui n'a pas l'air si différent des autres. L'homme ordinaire demande à ce quelqu'un de la compassion, la compassion dans l'obscurité à laquelle il est habitué ; l'homme demande un contact, une relation, même superficielle, même légère. Pourtant, depuis l'obscurité, il ne peut pas juger ce qu'est la compassion. La question est donc : que fait cet homme à l'autre, à ce quelqu'un ? L'homme dans les ténèbres réagira probablement et répondra soit par la haine, soit par son idée de l'amour, qui est fondamentalement la même, qui divise. Et donc, l'homme l'adorerait, le tuerait ou le négligerait probablement. Tout cela est tellement stupide. L'esprit qui a la perspicacité, l'amour et cette passion pour toutes choses pourrait se manifester, que ce quelqu'un ne le qualifierait même pas de compatissant et probablement l'homme ne le

percevrait pas. Ce mouvement qui n'est pas celui de la pensée est au-delà de la compassion et pourtant la compassion pourrait en émerger. L'homme, sérieux au sujet de sa vie, écouterait-il?

Parce qu'à part ça, il n'y a pas d'autre relation. Il ne peut y avoir de relation que lorsqu'il n'y a pas de division. Et alors, la simple fonction de ce quelqu'un est-elle d'essayer d'éveiller les autres en prêchant? Parce que l'homme ordinaire prend peut-être son temps, mais il finira par s'éloigner. Que quelqu'un n'ait pas pour fonction de simplement écrire, parler ou prêcher et ces activités sont une si petite affaire après tout. Cette immensité qu'il est, doit avoir un effet. L'homme a réduit ce quelqu'un à sa mesquinerie et dit : *vous devez faire quelque chose ; vous devez prêcher, écrire, guérir, faire quelque chose pour m'aider à sortir des ténèbres, c'est de votre responsabilité.* Est-ce que ce quelqu'un a quelque chose de bien plus que cela, quelque chose d'immense? Ce mouvement du sol a-t-il un effet totalement différent sur la conscience de l'homme? Puisque la conscience émerge du mouvement du sol, cette activité affecte toute l'humanité depuis le sol, ce qui inclut l'univers tout entier. Et réduire tout cela à ces petites activités est bien trop bête. Parce qu'il est aveugle dans les ténèbres, l'homme a réduit à une petite chose cette immensité qui inclut toute vie. Si c'est un drame, cela ne peut être qu'un drame limité joué par l'homme, il ne peut pas englober cette vie infinie surgie du sol. Le sol n'a pas besoin de l'homme ordinaire ni même de ce quelqu'un. Mais à mesure que quelqu'un ait touché le sol, le sol l'emploie ; il fait partie du mouvement. Pourquoi ce quelqu'un devrait-il faire quelque chose? Ce

rien faire, c'est peut-être faire. Ne rien faire dans un but précis. Ne rien faire rend possible l'action du sol. Il est extrêmement actif à ne rien faire, il est cette action qui dépasse le temps. On ne peut lui demander aucun résultat, et il ne demande aucun résultat. Il n'est pas intéressé à prouver quoi que ce soit, ce n'est pas un problème mathématique ou technique à montrer et à prouver.

Pour l'homme qui évolue constamment dans l'obscurité, cela n'a bien sûr aucune signification. Ainsi, l'opinion générale est que l'univers n'a aucun sens, que les choses se produisent simplement et qu'aucune d'entre elles n'a de sens. Aucune d'entre elles n'a de sens pour l'homme qui est dans les ténèbres, mais celui qui a la perspicacité dit que c'est plein de sens, non inventé par la pensée. Il dit qu'il existe quelque chose de si immense, plein de sens, qui dépasse l'imagination de l'homme. Mais l'homme ordinaire le traduit toujours en voulant une démonstration, une preuve ou une récompense. Ce quelqu'un apporte la lumière et c'est tout ce qu'il peut faire. N'est-ce pas suffisant ? L'humanité ne voit l'immensité que comme une toute petite chose et cette immensité représente l'univers tout entier. Sa perception doit probablement avoir un effet considérable sur l'homme ordinaire, et donc sur la société. Parce que l'humanité est sur la voie de sa propre destruction et que si l'homme n'écoute pas cet appel de l'immensité, alors tout cela n'a absolument aucun sens et est totalement sans espoir pour lui. Cette immensité peut donc détourner le cours de l'homme. Ce quelqu'un, qui est censé être un individu et une seule personne qui ne peut à lui seul détourner le cours de l'homme, dit-il : *écou-*

tez. Mais l'homme ne semble pas écouter. Si l'homme est sérieux, il se rendra compte que quoi qu'il fasse, c'est-à-dire se sacrifier, pratiquer, prier, renoncer, même à travers la famine et la torture, il opère toujours dans l'obscurité. Alors, ce quelqu'un dit : *n'agissez pas; vous n'avez rien à faire*. Mais cela doit probablement aussi être mal interprété par l'homme, qui fait tout sauf cesser de faire et attendre de voir ce qui se passe. La tradition des différentes religions et ses pratiques spirituelles n'ont rien changé, le problème est toujours présent et devient de plus en plus urgent. C'est tellement mécanique de simplement transmettre le savoir ou la pratique d'une idée ancienne. Elle est également sujette à un jeu dangereux du vieil esprit, à une volonté de pouvoir, déguisée sous le couvert de la religion. Vouloir imposer une croyance aveugle aux autres est quelque chose d'assez horrible. On doute de la véracité et par conséquent de l'efficacité de ce savoir alambiqué et archaïque ainsi que de ses pratiques. Comment quelqu'un, s'il a cette intelligence, cette compassion, cet amour, qui n'est pas celui d'un pays, d'une personne, d'une religion, d'un sauveur ou d'un idéal, peut-il transmettre cette pureté, cette énergie pure à un autre? Cette question n'a jamais été résolue car l'amour ne se cultive pas. Alors, cette question est-elle vraiment pertinente?

L'amour n'est pas quelque chose d'extérieur, comme le nirvana ou le paradis, ce que quelqu'un apporte à l'homme, ce qui est éveillé en l'homme, comme un cadeau. L'amour n'est pas « le vôtre » ou « le mien ». Ce n'est pas personnel et cela n'appartient à personne. En se dirigeant vers cette direction, pensant qu'il y a

un comment, l'homme semble être entré dans une ruelle où il n'y a pas d'échappatoire. Et ce qui est ironique, c'est qu'il existe une possibilité d'un réel changement dans la nature humaine. Pourtant, cette faculté de changement radical est attribuée à une agence extérieure ; l'homme regarde cela et s'y perd. Si l'on ne suit personne, alors la solitude est commune à tous. Ce n'est pas le sentiment d'isolement total, on est naturellement tout seul quand on voit la bêtise et l'irréalité de la fragmentation et de la division. L'intelligence dit que ce sont là les faits, et peut-être que certains sauront les saisir. Ce sentiment de solitude n'est pas personnel. Il semble alors raisonnable de passer du particulier ou du personnel au général et du général à l'universel, puis à l'absolu, c'est-à-dire sans restriction, libre de toute limitation. Pourtant, comme les gens, avec un "comment" en tête, veulent toujours des preuves, des récompenses ou tout effet immédiat sur leur vie quotidienne, ils pensent que l'universel est si loin, qu'il s'agit des généralisations les plus abstraites, les plus banales et les plus triviales. En réalité, c'est le particulier qui est l'abstraction. Dans l'esprit d'un homme en particulier, il ne sait pas ce qu'est l'amour, alors il tente de le définir dans le cadre de ses connaissances limitées, dérivées de ses expériences personnelles, et c'est de l'abstraction. Et aussi, l'homme généralise généralement son expérience particulière, qui n'est en fait que la conséquence de son conditionnement. Il s'agit de la généralisation de fragments, et non d'un véritable point commun sans fragmentation ni limitation. L'homme peut être marié, avoir des enfants, avoir une carrière, porter avec vantardise une certaine tenue vestimentaire, prétendre fièrement être d'une cer-

taine nationalité, prier superstitieusement à un certain dieu et tout cela n'est qu'une affaire de soi. Ce type de préoccupation implique une activité fragmentée, qui entraîne alors une division sociale. Ainsi, le général est façonné par le particulier. Lorsqu'un homme se préoccupe de lui-même, cela devient une force de division dans le monde, qui est le nationalisme ou toute division de classe, raciale, linguistique et religieuse. Cette société qui divise conditionne l'homme en retour. Il faut voir que la pensée a créé à la fois le particulier et le général et évolue entre les deux et dans le même domaine de l'existence quotidienne. Les problèmes de la vie quotidienne, à la fois particuliers et généraux, ne peuvent être résolus dans ce domaine. Il s'agit donc de découvrir que le général et le particulier ne sont pas du tout divisés : l'un est le reste de l'humanité. Alors seulement, on pourra peut-être passer du général à la perception de quelque chose de plus profond, c'est-à-dire tout seul, avec tout son esprit, son coeur et son être, toucher la base avec intelligence, amour et compassion.

C'est voir que la compassion et l'amour sont universels, qu'il n'y a pas de division entre « ma » compassion et « votre » compassion, rien de personnel. Et la perception de cela est l'intelligence et sans elle, il n'y aurait pas de compassion, ce qui signifie que l'intelligence est également universelle, pas « mon » intelligence et « votre » intelligence. L'intelligence montre les faits et par là elle révèle l'absolu, le fondement où il n'y a pas de division. Le particulier meurt, le général meurt et l'universel, l'univers meurt aussi. Le vide, qui est universel, meurt aussi au sol. Tout meurt

sauf l'absolu. Tout surgit et meurt au sol, qui n'a ni début ni fin. Le vide est donc un mouvement qui émerge du calme, de l'absolu. Ce n'est pas une pensée qui essaie de provoquer le vide, ce n'est pas une pensée qui dit que l'esprit doit être vide alors qu'il est assis dans un coin et lutte pour réprimer son propre mouvement. C'est seulement avec l'intelligence, seulement avec la compréhension, seulement quand il n'y a pas de division, qu'il peut y avoir le calme. Ce vide n'a pas de centre, pas de moi et toutes ses réactions. Cela n'a ni cause ni effet, ce n'est pas un mouvement de pensée, de temps. Ce qui veut dire, l'esprit est-il capable de cette immobilité extraordinaire sans aucun mouvement? Lorsque l'esprit est si complètement immobile, il y a un mouvement qui en sort. Dans ce vide, il y a un mouvement d'énergie intemporelle. Ce mouvement a une énergie énorme et il ne peut donc jamais s'arrêter. Mais, dans cette énergie, il y a le calme et c'est la qualité d'un tel esprit. Est-on prêt à aller aussi loin? Si l'on s'intéresse sérieusement à la vie, à toutes les choses terribles qui surviennent à cause de la division, alors il est nécessaire de se poser des questions fondamentales, de ne pas se contenter de questions et réponses superficielles de la vie quotidienne. Il faut toujours être sceptique sur ces questions. En liberté, il doit y avoir une étincelle de doute. Dans l'obscurité, le doute, c'est l'écoute de soi, il apporte une grande clarté. Ce doute est une abomination pour toutes les autorités, tous les dieux imposés. Peut-on vivre dans ce monde moderne sans appartenir à aucun groupe, à aucune nationalité, à aucune religion? Cela signifie qu'il faut être libre de toute réaction, libre de toute limitation de la pensée, libre de tout mouve-



ment du temps, avant de pouvoir réellement comprendre l'esprit vide et l'ordre de l'univers, qui est alors l'ordre de l'esprit. L'univers et l'esprit qui s'est vidé de toute idiotie ne font-ils qu'un? Est-ce l'esprit de l'univers? Cet esprit est l'esprit universel et absolu. La plupart des religions ont promis que l'esprit universel serait toujours là. C'est le désir de sécurité et l'idée que Dieu est toujours là et qu'avec le temps, il faut se purifier pour y arriver. Penser que l'éternel est dans l'homme n'est qu'une simple projection du mouvement de la pensée et du temps. À l'heure actuelle, il n'existe aucune sécurité dans le monde physique. L'homme se bat toute sa vie, luttant économiquement, socialement, philosophiquement, religieusement, et tant qu'il y aura des divisions, il ne pourra y avoir de sécurité. Et ce désir de sécurité divise parce que la sécurité psychologique n'est pas réelle. Ce n'est que lorsqu'il y a de la liberté, lorsque la division est menée jusqu'à son terme, que l'esprit humain peut appartenir à cet esprit universel. Il n'y a de sécurité complète que dans le néant, donc absence de peur. Lorsque la pensée est silencieuse, elle devient un outil efficace permettant à l'esprit de fonctionner. La pensée est nécessaire, mais triviale. Lorsqu'elle prend conscience de ses propres limites, de sa propre fin en matière de continuité, lorsque la pensée est immobile, il y a de l'observation, là où aucune continuité ne peut être réalisée. Lorsque la pensée n'est plus en conflit avec elle-même, il n'y a plus de pensées conflictuelles et chaque pensée voit sa propre fin. Il n'y a de sécurité que dans le vide. Dans cette sécurité totale d'un esprit silencieux et vide, alors notre activité dans le monde de la réalité naît d'une intelligence complète. Cette intelligence agit, donc cet

esprit crée la sécurité dans le monde de la réalité. Cela change la nature de la pensée et, en fin de compte, de l'action.

C'est-à-dire voir le faux comme faux, le vrai dans le faux et le vrai comme vrai. Une telle perception est cette qualité de l'intelligence qui agit. Cette action n'a aucune distorsion, aucun remords, aucun jugement. Voir ce qui ne peut pas être vu, entendre ce qui ne peut pas être entendu, faire ce qui ne peut pas être fait. Et cette intelligence, à travers la perception subtile de l'ensemble du processus du désir, agira toujours de manière sensée et rationnelle face au désir. Cela ne laisse aucune trace, aucune empreinte sur le sable du temps. Cette intelligence ne peut exister sans une grande compassion, un grand amour. Il ne peut y avoir de compassion si les activités de la pensée sont ancrées dans une idéologie ou une foi particulière, ou attachées à un symbole, un objet ou une personne. Il doit y avoir la liberté d'être compatissant, de se soucier. Et là où il y a cette passion, cette passion même est le mouvement de l'intelligence. C'est cette perception qui est toujours fraîche, car elle n'a ni passé, ni souvenir ; c'est une intelligence née de la compassion. Et il n'y a pas de liberté sans intelligence. La liberté, la compassion, l'intelligence, tout cela s'associe à l'amour. C'est l'éclair de perspicacité qui éclaire la nature des ténèbres et, par là, la dissipe. C'est prendre conscience qu'il n'y a pas de division, voir la nature du désordre et y mettre fin ; la fin est la perception immédiate, qui est l'intelligence. L'intelligence est inhérente à la compassion et à l'amour. Tout cela n'est pas cultivable, et pourtant ils sont réels. Seule l'intelligence de l'amour et de la compassion

peut résoudre les problèmes de la vie. Cette intelligence ne peut jamais être ennuyeuse, elle est toujours nouvelle, car il y a une fin au connu. L'amour ne peut rien faire, il n'apporte ni pouvoir ni satisfaction d'aucune sorte, mais sans lui, rien ne peut être fait. La vie serait vide, tout comme un char dans un musée ou une statue dans un temple, comme des coquilles vides. L'amour est toujours frais, nouveau, jeune, innocent, incorruptible, non contaminé par le passé. Il doit donc mourir à la mémoire de l'expérience quotidienne, du passé. L'amour et la mort doivent donc exister dans cette formidable énergie qu'est la vie. Ensuite, il y a la création, cette énergie qui n'a jamais été contaminée, elle n'est pas le résultat d'un effort. L'amour et la mort doivent exister pour que la création existe. L'intelligence de l'amour est une force aussi réelle que celle qui nous maintient au sol. C'est la force qui donne naissance à la matière, aux conditions nécessaires à la vie. On ne peut l'acheter sur le marché, dans aucune école ou église, et ce sont les derniers endroits où l'homme pourrait la trouver. La vie dans le brin d'herbe, la vie dans la feuille, la vie dans l'arbre, la vie dans l'oiseau, la vie dans l'homme, la vie dans la mer, la vie dans la montagne, la vie dans l'étoile, etc. La vie, la chose qui vit, l'homme peut la tuer, mais elle est toujours là dans l'autre. Cette création a très peu de signification pour l'homme dans les ténèbres. Cela ne se développe que lorsque l'esprit est libre et c'est pourquoi il doit y avoir la liberté d'aimer et de prendre soin. Si l'amour n'est qu'une simple abstraction, pris et enfermé dans un idéal, alors l'homme mourra comme un être humain misérable, ignorant cette immensité qu'est la vie. C'est la chose la plus sacrée de la vie, l'incommen-

surable. La plénitude de la vie est dans l'inconnu, dans le présent et seul l'esprit qui a vu la signification du temps, de la mort et de l'amour peut l'explorer. Ce n'est que lorsque le vide est l'esprit, qu'il est complètement ouvert, sécurisé et hautement sensible, alors seulement qu'il peut y avoir de la création, alors seulement qu'il peut y avoir la joie de vivre. La créativité est un état d'être dans lequel il n'y a pas de chagrin, où le soi est absent. Il s'agit d'être dans cet état dans lequel la vérité peut naître, et non le simple acte d'efforts artistiques ou inventifs ou même au-delà de celui de la procréation. La vérité n'existe que lorsqu'il y a un arrêt complet du mouvement de la pensée. Si tout cela n'est pas réalisé et profondément compris, l'homme ne peut pas entrer dans ce monde, dans le monde de la création.

L'amour fournit un abri et cet abri est le bonheur. Si l'on recherche le bonheur, la vie devient très superficielle. Après tout, le bonheur est une chose qui vient fortuitement, c'est un sous-produit ; quand on court après le bonheur, il se dérobe. Si l'on est conscient d'être heureux, on ne l'est plus. Plus on le veut, plus on le cherche, plus on reste malheureux. Quand on est conscient qu'on est joyeux, c'est sûrement à ce moment-là qu'on a cessé de l'être. Ainsi, le bonheur est quelque chose qu'on ne peut pas rechercher, pas plus qu'on ne peut rechercher la paix. Si l'on recherche la paix, l'esprit stagne, la vie devient statique dans son sens. Car la paix est un état vivant, et comprendre ce qu'est la paix nécessite beaucoup d'intelligence, d'investigation et de travail acharné. Il ne s'agit pas simplement de s'asseoir et de souhaiter ou de prier pour la paix.

Faire ainsi n'est pas différent du souhait de paix d'un écolier, d'une reine de beauté ou de celui d'un dirigeant ou d'un pape. De même, le bonheur nécessite une immense compréhension, une perspicacité et un travail acharné. C'est bien plus important que le travail acharné que l'on consacre pour gagner sa vie, bien plus. Mais si l'on recherche simplement le bonheur, autant prendre une drogue, il serait plus facile d'oublier momentanément le chagrin. L'homme veut des méthodes, des systèmes, des pilules qui le rendent immédiatement heureux ; c'est l'immédiateté que l'homme recherche. Comme dans la non-violence, un esprit qui recherche la paix et s'établit dans la routine de l'idée de paix n'est pas un esprit paisible. Il s'est simplement discipliné, contraint de se conformer à un modèle, et un tel esprit n'est pas un esprit vivant, il n'est pas innocent, frais et libre, il agit comme ce qu'une machine est censée faire. Seul l'esprit innocent et libre de découvrir est créatif. C'est un esprit qui apprend et donc au-delà du temps. Comme un enfant, curieux et enthousiaste, pas encore conditionné ni distrait, voulant découvrir de quoi parle l'histoire, y prêtant attention. Ce n'est pas l'esprit qui va aux temples, ni l'esprit qui lit des livres et cite éternellement ou qui donne des leçons de morale, ni l'esprit qui murmure des prières qui se répètent sans fin ; cet esprit a le coeur effrayé et est aveugle par la connaissance. C'est l'esprit qui doit être complètement seul, car c'est seulement alors qu'il peut se dépasser. Dans cette solitude, il écoute toutes choses, les murmures du monde, les chants des oiseaux, la chanson de la mer, les airs des vents. Il faut avoir une sensibilité aiguë pour découvrir. En cela, l'écoute est le plus grand miracle parce que l'acte même

d'écouter est en soi une action, et on n'a rien à faire. On voit sans l'ombre d'un doute combien c'est extraordinaire de vivre, avec la réalité, et non avec des mots et des symboles, de vivre avec la mort et donc de vivre chaque minute dans un monde où il y a toujours la liberté du connu. Seul un tel esprit peut voir ce qu'est la vérité, ce qu'est la beauté et ce qui est éternel.

Un après-midi d'été, le ciel semble sur le point de s'effondrer. Peut-être que le sol a besoin d'eau après la sécheresse. Les gouttes de pluie et la brise caressent la peau. Parfois, il y a un éclair de lumière, puis un gong venant d'en haut. Est-ce que tout cela est un appel à écouter? Écouter les bruits des arbres en mouvement, écouter ses feuilles demander de l'humidité, écouter toute sa gloire fourmillante, mais apaisante. Tout semble avoir un son. Ce saule pleureur près du lac, dans sa solitude, face à la pluie qui tombe. Il a dû connaître de nombreuses tempêtes au cours de ses années, se tenant là seul dans la dignité. Les lourdes gouttes ont aussi un son, une qualité de silence, de pulsation. Et puis la pluie se calme, comme un spectacle qui touche à sa fin. Laissant un goût d'abondance et de plénitude, pour que tous les vivants acclament le grand air. On entend les oiseaux se mettre à siffler. Puis le ciel gris devient jaunâtre, comme si le soleil voulait briller à nouveau, couvrant le lac de sa lumière, pour que les fleurs refleurissent, comme s'il n'y avait pas d'hier. Aucune image, aucune raison, aucune vertu ne pourrait jamais l'atteindre. C'est un après-midi qui n'a jamais été. Peut-être que seul un esprit silencieux peut écouter, suivre la mélodie de ces sons. Il y a ce calme extraordinaire.

Une telle distinction parmi tous les bruits émis par les hommes. Bizarrement, l'appel de la nature semble plus doux. Les bruits des gens qui se disputent, les chamailleries reprennent, amplifiés par leurs machines. Demander quoi faire avec la graine de leur âme. Babiller avec la connaissance comme si c'était la vie. Parler de manière abstraite de choses qui sont simplement. On se demande pourquoi tant de gens sont désaccordés. Vivre aveuglément face à la beauté, jusqu'à la réduire à un bruit morne, tout en perturbant l'harmonie sacrée de la vie. Et que se passe-t-il si la graine a besoin d'eau pour germer ? Peut-être que l'âme a besoin de la tranquillité. Afin de voir le reflet du son de soi, en soi. Car la vérité est une terre où les gens libres errent dans le vide. Ce vide qui doit venir et qui n'est pas atteint. Ce sol du vide est au-delà de l'amour et de l'existence et la pensée ne pourra jamais l'englober. Même la bonté émane de là et le dieu personnel n'y a pas sa place. C'est au-delà de vivre et de mourir. C'est le début et la fin de tout et il n'y a rien au-delà. Pourtant, l'homme fait tout à l'encontre du sol. Cela dépasse la volonté de l'homme et béni est celui à qui il est offert. Dans le néant, tout est. L'univers est rempli de sons. Ce son a son propre silence. Tous les êtres vivants sont impliqués dans ce son de silence. Être attentif, c'est entendre ce silence et évoluer avec lui. Si on comprend le son, dans cette écoute, il y a le silence et si on écoute ce silence, en cela, il y a le son. Il n'y a pas de séparation, pas de division, les deux vont de pair. Seul cet esprit peut voir le sens de l'existence et comprendre que s'il n'y avait pas de silence, il n'y aurait pas de son.

## ÉPILOGUE

L'homme pourra-t-il vivre heureux?

Comme un grain de sable, l'homme a eu des vies. Conquérir les mers, atteindre les sommets des montagnes, plonger dans les océans les plus profonds, voler dans le ciel, explorer l'espace, passer par d'innombrables levers et couchers de soleil. Dérivant à travers la vie, porté par le vent et emporté par les vagues, finissant comme une partie de la terre, pour devenir un rocher, puis se dissoudre à nouveau en grains de sable. Des siècles de souffrance et d'innombrables années d'efforts, soi-disant pour devenir plus sage. En chaque homme se cache une histoire de milliards d'années, tout comme le conte des étoiles. Même les plus grands mythes, les plus grandes légendes ou les architectures les plus grandioses finissent par retomber dans le néant. Avec le temps, tout ce qui a été inventé par l'homme va retomber dans les abysses. Ramenant tout le passé en chemin. Et pourtant, pourquoi l'homme souffre-t-il encore pour ces idéaux? Qu'est-ce qui fera changer l'homme? L'homme a souffert pendant des milliers et des milliers d'années et n'a pas changé. Plus de souffrance ne résoudra pas ce problème de la vie. Qu'est-ce qui vous fera prendre conscience de la situation épouvantable que nous avons provoquée?



Aucun système, aucune organisation, aucune loi, aucune sorte d'imposition extérieure ne peut arrêter la division. Aucune conviction intellectuelle, scientifique ou romantique ne peut arrêter les guerres et le massacre des humains. Qu'est-ce qui vous fera vous retourner contre toute division? La division ne prend fin que lorsque le reste de l'humanité comprend la vérité selon laquelle tant qu'il y a de la division sous quelque forme que ce soit, il doit y avoir lutte, conflit et souffrance. Ainsi, vous êtes responsable, non seulement envers vos enfants, mais envers le reste de l'humanité. Et comment pouvons-nous aider les enfants à être alertes et sensibles si nous sommes nous-mêmes insensibles et ignorants? Parce qu'en étant insensible, vous obligerez ces créatures innocentes que vous avez mises au monde à se conformer à vos mesquines croyances, et une fois que leur tour viendra, elles feront les mêmes choses que vous, ce qui signifie répéter encore et encore les mêmes erreurs, souffrant sans fin jusqu'à la fin de l'humanité. S'il doit y avoir un quelconque changement social, il doit y avoir un autre type d'éducation afin que les enfants ne soient pas élevés pour se conformer. Mais en fin de compte, à moins que vous ne compreniez profondément la nature du conflit, non pas comme un concept intellectuel ou un idéal, mais que vous ressentiez cette réalité comme les battements de votre coeur, dans votre façon de voir la vie, dans vos actions, vous soutenez le meurtre organisé, ce qu'on appelle la guerre.

Le monde est malade et il n'y a personne en dehors de vous pour vous aider à part vous-même. L'homme glisse à notre époque

par la perversion de son rapport à la nature. En créant des structures mentales et technologiques pour nous aider à faire face aux lois de la nature, nous nous sommes éloignés de la nature à laquelle nous appartenons. L'homme est entraîné par les machines, construisant des armes capables de détruire une planète entière, détruisant son propre environnement de vie. Tout cela à cause des ténèbres de notre propre ignorance. Et aujourd'hui, le complexe des machines, doté d'une énorme capacité de calcul, d'une réactivité supérieure et empreint de préjugés humains, créerait son propre dieu et nous pourrions en devenir les esclaves à moins d'une transformation radicale de la conscience humaine. Tant que vous serez dans le désordre, vous créerez le prophète extérieur, et il vous induira toujours en erreur. Votre esprit est en désordre et personne sur cette terre ou au ciel ne peut y mettre de l'ordre. Si vous ne comprenez pas la nature du désordre, la nature du conflit, la nature de la division, vous resterez toujours dans le désordre, en guerre. Vous ne pouvez trouver aucune solution à l'extérieur. Toutes les pratiques, comme aller à l'église, chez le saint, chez le gourou, chez le psy, qui offrent un sursis temporaire, ne le sont pas. C'est tout à fait superficiel. L'atmosphère, la structure, le paysage peuvent vous faire sentir calme pendant un moment, mais ce n'est que de l'encens et l'encens s'évapore. Cette envie, cette exigence, ce désir d'être totalement en sécurité dans notre relation avec tout, ce désir d'être certain. La plupart d'entre nous commencent avec certitude et, à mesure que nous vieillissons, la certitude se transforme en incertitude, et nous mourons dans l'incertitude. Mais si l'on commence par l'incertitude, le doute, l'interro-

gation, la demande, l'exigence, par un doute réel sur le comportement de l'homme, sur tous les rituels religieux, leurs images et leurs symboles, alors de ce doute naît la clarté de la certitude.

Un livre n'est que des mots et les mots ne sont pas la réalité. La parole n'est pas la réalité et aucun livre ne peut contenir la vérité parce que la vérité est une chose vivante. Ce que nous ne connaissons pas, nous essayons de le comprendre, de lui donner des mots et d'en faire un bruit continu. Ainsi, les gens disent et prient en utilisant des mots qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, une simple répétition. Lorsque la religion est basée sur un livre, vous avez des gens ennuyeux, partiels, intolérants et bornés. Le livre le dit et c'est tout, ils se contentent de coller les mots dans leur esprit, comme un programme à installer sur une machine. Ils croient que le livre et les mots contiennent la vérité inaltérable et fixe. Les religions nous maintiennent dans l'esclavage de l'ignorance, et si elles autorisent le doute, alors tout s'effondre. Et donc nous obstruons notre cerveau, avec le passé, quelque chose de mort. Nous pensons que le mot ou la connaissance a une grande importance psychologique, mais ce n'est pas le cas. Vous ne pouvez pas ascensionner à travers la connaissance, car il doit y avoir une fin à la connaissance pour que le nouveau existe. Le problème de créer quelque chose de nouveau, mais cohérent avec tout ce qui a été vu auparavant, est contradictoire et extrêmement difficile. Ne vous laissez pas prendre par les mots, ne faites qu'un avec le vide. Parce que nouveau est un mot pour quelque chose qui n'a jamais existé auparavant. Et cette zone ne peut pas être comprise ou appréhendée par

des mots ou des symboles, elle est là au-delà de tous les souvenirs. Les mots ne peuvent mesurer le ciel nocturne incommensurable et clair, plein d'étoiles au-dessus des montagnes. Loin des bruits et des lumières aveuglantes, mais faibles des villes. C'est comme si l'homme avait volé la lumière des étoiles pour satisfaire son désir de lumière dans les ténèbres. L'homme vivant dans les villes a perdu ce paysage majestueux. Nous avons perdu la vue de cet immense ciel scintillant, une vue comme si chaque nuit vous emmenait aux confins de l'univers. Pourtant, au loin, il y a ces montagnes vertigineuses et, au-dessus, la Voie Lactée, parmi d'autres galaxies, se déplaçant de manière ordonnée dans le ciel céleste. L'immense ciel nocturne nous rappelle toujours à quel point nous sommes petits ici sur terre. Ce silence ne peut jamais être mesuré par des mots. Nous devons nous-mêmes être sensibles à la beauté et à la laideur, non seulement à la beauté créée par l'homme, mais aussi à la beauté de la nature.

Un bon livre, comme un bon morceau de musique, peut avoir ses vibrations sonores particulières parce qu'il peut résonner dans l'esprit de quelqu'un et ne pas lui mettre de nouvelles entraves ; il n'a pas d'autre prétexte. Relisez-le si vous le souhaitez, mais comprenez-le, pas pour l'analyser, pas pour le mémoriser. Après tout, que signifie la philosophie ? C'est l'amour de la sagesse, la sagesse de la vie à percevoir, l'amour de la perspicacité, la perspicacité de la vérité, l'amour de la vérité, la vérité vivante, l'amour de la vie. Il ne s'agit pas d'un culte des livres, des mots, des idées, des théories, du savoir, du monde universitaire ou du débat. C'est un

être vivant et la philosophie est l'apprentissage de la vie. Alors, posez le livre et ses mots, oubliez-le et commencez à observer, à vivre honnêtement avec vous-même. Allez-vous passer au-delà du mot et y travailler? Comme une étoile, de la taille d'un grain de sable dans le ciel, seule, brillant de tous ses angles, vous, dans l'obscurité, devez être une lumière pour vous-même, et c'est l'une des choses les plus difficiles de la vie. Peut-être que la sagesse d'un grain de sable résonne à travers les yeux compatissants du chien, un ami cher. C'est le compagnon qui partage, le contentement désintéressé suffit. C'est peut-être le chat, qui va et vient, comme une brise d'air frais, libre de ses attachements. Peut-être est-ce l'arbre, seul, digne, supportant les tempêtes de la vie, avec une telle immobilité. Le monde de la création, de la vie est l'inconnu, libre de toute connaissance et plein de sagesse. Les yeux n'ont pas encore vu, les oreilles n'ont pas encore entendu toutes les merveilles de la vie sur terre et l'esprit n'est pas encore entré dans le coeur de l'homme. Serez-vous sérieux au sujet de votre vie? Ou bien, n'êtes-vous qu'un rêve? Le crépuscule des idéaux s'effacera-t-il comme un nuage sombre qui passe?

Peut-il y avoir une floraison de l'humanité?  
Allez-vous vous épanouir hors de cette obscurité aride?  
Voulez-vous vous réveiller?

*Que celui qui s'en soucie soit heureux.  
De tout coeur, de tout esprit, ce cadeau est pour vous.*